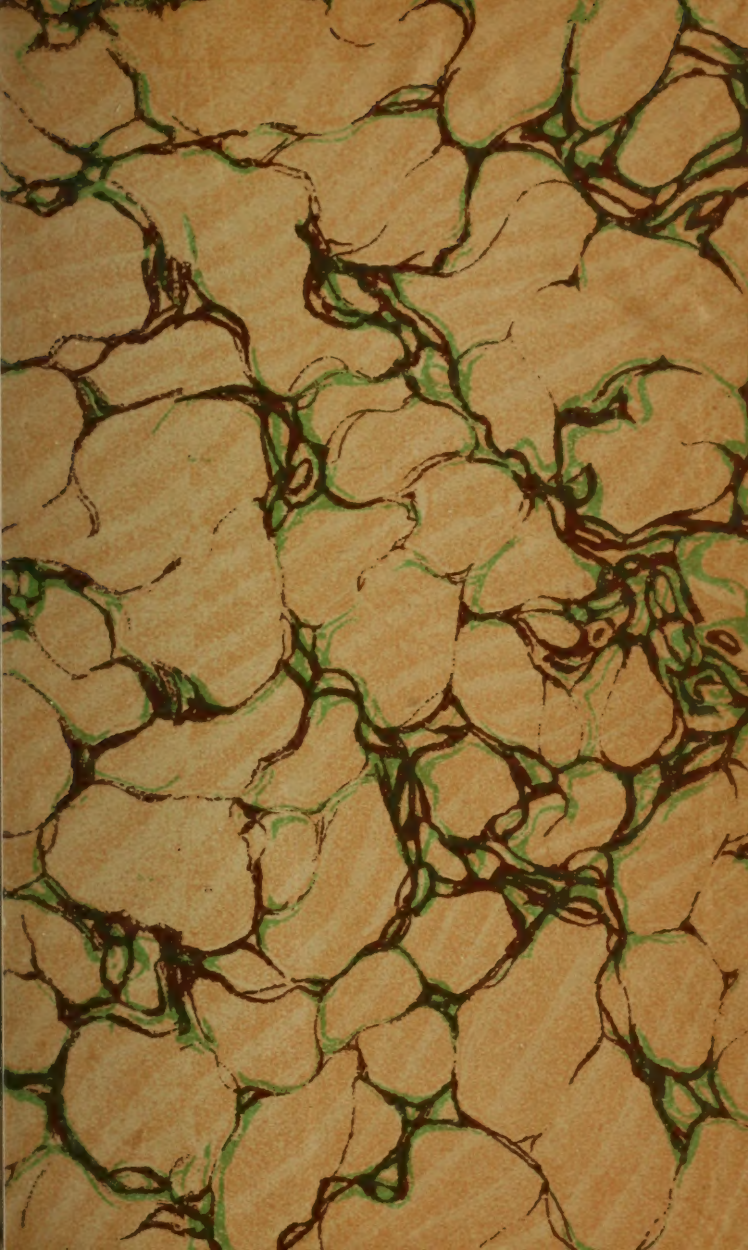
U d'/of OTTAWA
39003002891199



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lasavoie00vail

LA SAVOIE

Copyright by Perrin et Cie, 1912.

DU MÊME AUTEUR

Études d'art. . . . . . 1 vol.

J.-B. Perronneau, peintre-pastelliste, 1715-1783 (*en collaboration avec M. Raïouis de Limay*). . . . . 1 vol.

La Société du dix-huitième siècle et ses peintres. . . . . . 1 vol.

Pour paraître :

Les Marches de Savoie (*Maurienne et Tarentaise*) . . . . . 1 vol.

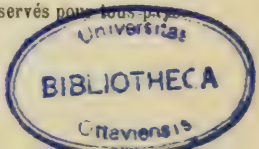
LÉANDRE VAILLAT

LA SAVOIE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1912

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



DC
611
.S363V3
1912

A ma chère femme,

L. V.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

5 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon

15 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder

LIVRE PREMIER

LA TAPISSERIE AUX VERDURES BLEUES

LA SAVOIE

I

Chaque fois que ma pensée se reporte au souvenir de cette province de Savoie, je me rappelle avec ravissement une vieille tapisserie de haute lisse, dont les verdures bleues enchantèrent les années de mon enfance. Mon père, qui était instituteur au village de Publier, habitait suivant la coutume la maison d'école et il aimait à y rassembler tous ces objets simples et naïfs que l'on trouvait encore autrefois dans les campagnes de France. Ils résumaient pour lui la vie intime du pays et avaient à ses yeux toute l'éloquence des chansons et des légendes locales qu'il collectionnait, en les transcrivant d'une écriture élégante et régulière. Le soin minu-

tieux qu'il apportait en ces sortes de choses marquait le respect qu'il observait envers les traditions, et c'est ainsi que j'appris, sans jamais recevoir de leçons ni entendre de principes, la valeur du passé. C'était à l'époque où la brocante, ne s'étant pas élevée jusqu'à la hauteur d'un trafic mondain, nous réservait de magnifiques surprises : les belles tapisseries enroulées dans les galetas constituaient le stock inépuisable des carpettes, des bourrelets, des portières et, chaque jour, il nous arrivait de voir morceler les scènes rustiques d'une tenture : une bergère, par delà le tombeau, restait veuve de son berger et le bras de Tircis, à jamais détaché de son épaule, entourait encore Amaranthe, dont les yeux se perdaient dans la contemplation d'un amant chimérique. Comment notre verdure ne fut-elle pas coupassée ? Mon père, qui la tenait d'un paysan, en échange d'une table de sapin, l'avait fixée au mur de la chambre commune, du « pèle » comme on dit ici, avec de grands anneaux de cuivre. Et vraiment elle faisait bonne figure, déroulant son paysage aux tons bleus assoupis, entre l'horloge qui jacassait pendant des heures et le bahut à coulisse où s'alignaient les faïences claires.

Grâce à elle, après les journées passées dans les champs, — le plus harmonieux des jardins, — ma vie bocagère n'était pas interrompue. Juché sur un grand tabouret, je promenais mon doigt sur la laine; je retrouvais simplifiées les formes diverses et confuses de mon pays; je réunissais dans mon esprit les détails de l'univers, et la grande nature semblait venir à moi pour que j'aille à elle. Comme pour m'initier à sa vie complexe et fugitive, l'artisan, dédaigneux des transitions, avait juxtaposé avec un art puéril et charmant les vallées riantes, les ruisseaux et les fontaines, un bouquet d'arbres d'où s'élançait la flèche d'une église, la tourelle d'un château coiffé en éteignoir, des canards au bord d'un étang, un moulin qui ne tournait plus, des fleurettes blanches piquant les prés, un berger et sa bergère, des rochers dramatiques aux flancs desquels naviguaient lentement les nuages, et ces choses si différentes se mêlaient harmonieusement, comme les symboles des saisons s'unissaient dans les quatre bordures.

C'est qu'elles se fondaient insensiblement dans une tonalité douce comme en donne une atmosphère un peu humide aux campagnes de Savoie. Colorations tendres, allant des bleus

sombres de saphir aux verts mousse rompus d'or, en passant par toutes les variations des bleus, des verts, des mauves et des gris. La lumière de chaque heure, arrivant par le vitrage d'une large fenêtre, faisait subir à cette pastorale fanée les mêmes métamorphoses qu'au paysage. C'était, à l'éveil de l'aube, le travail argentin du brouillard ; puis à midi, lorsque le pays fait sa sieste, vautré sur l'herbe, les coulées magnifiques du soleil sur les voûtes verdoyantes ; puis, quand le soir versait une ombre bleue dans le creux des vallons, la traînée rose du jour déclinant ; et enfin, la nuit venue, le bois, dans la cheminée, jetant une vive lueur, embrasait le paysage, ou un rayon de lune filtrant à travers les persiennes closes l'éclairait doucement.

Ainsi cette tapisserie, reprisée en ses marges et qui avait sans doute longtemps vécu, était pour moi un inépuisable sujet de joie silencieuse et comme une image de souvenirs. A l'heure où les rêves flottent autour des demeures, avec les fumées et les vapeurs du crépuscule, les dernières sonorités de l'angélus paraissaient se perdre dans la trame laineuse à la manière des pas qui cheminent sur la mousse. Mystère des hameaux, des bois et des

vallons, c'est là que je vous ai compris pour la première fois. J'ai pris conscience de la nature dans la gaieté un peu démodée d'une fiction ; elle m'a donné le sentiment ardent des arbres, des villages et des eaux. Tout concourut à faire de la contemplation de la Savoie par un portique de verdure, un lever de rideau splendide et comme le préambule du voyage sentimental que j'entreprends aujourd'hui.

*
* *

Je voudrais, pour l'accomplir, suivre ces vieux chemins qui s'effacent peu à peu. L'herbe les envahit, éteint l'éclat de leur ruban, les confond avec les prés, et n'étaient les arbres qui les jalonnent et qui, se penchant sur eux, mêlent en caresses l'immobile et éternel enlacement de leurs branches, on ne distinguerait plus leurs sillons capricieux. Vous les retrouverez, à gauche ou à droite de la grande route, dissimulés comme les toits des hameaux qu'ils réunissent et qui étaient les villages d'autrefois. Ici, l'aveuglante blancheur de la craie, les murs qui sont l'expression la plus coûteuse et la plus inélégante du droit de propriété, le fossé endigué et pavé, les arbres malingres, alignés et pous-

siéreux. Ailleurs, l'amusement varié du vagabond, les haies taillées ou poussées à l'aventure, la course vive de l'eau qui glisse en lames de cristal sur l'or des galets moussus, raconte son voyage aux pierres immobiles et leur jette en passant les nouvelles de la montagne. Encaissés entre des buissons, bordés de clématites sauvages l'été, et de mûres en automne, les petits chemins au printemps recouvrent leurs taillis d'un œil de poudre blanche et rose, telle une aurore sur des neiges fondantes ; et toujours ils vous font croire que vous êtes seul à les suivre, et les jardins maraîchers que l'on rencontre vous donnent l'idée que vous êtes chez vous, dans un grand parc taillé à même la forêt, les vallons et les prairies.

S'il est vrai que les paysages, comme les livres, demandent à être feuilletés lentement et qu'un voyage ne soit pas une irruption distante dans l'inconnu, mais une révélation progressive de la nature, on ne sait plus voyager. Autrefois la lenteur de la diligence, la compagnie obligée du postillon, du guide ou du muletier, les relais, tout inclinait le voyageur à une familiarité plus grande, à une réalité plus humble ; et s'arrêtant pour regarder la coiffe d'une paysanne, jeter de gros sous aux enfants mal

débarbouillés, entendre un proverbe, une chanson, coucher à l'auberge, gravir un calvaire, il ne recueillait pas seulement la fastidieuse litanie de ce qu'on est convenu d'appeler des « renseignements », mais un peu d'âme, de légende et de vie, et complétait la frise que déroulait la diligence par une série de plans en relief et d'illustrations naïves.

Comme lui, je me hâterai lentement en un pays que je connais pour l'avoir parcouru dans mes promenades de collégien, mes étapes de soldat, mes vacances d'étudiant. J'irai aux paysages familiers, comme en un musée dont les tableaux vous sont connus, on va instinctivement à ceux que l'on préfère. J'aimerais que mon lecteur, s'imprégnant à mon exemple de cette physionomie particulière qu'un pays abandonne avec discrétion, rencontrât cette minute d'intimité que laisse échapper, après des mois d'assiduité, une femme un peu mystérieuse qui jusque-là cachait son passé. J'aimerais que débarrassé du souci de connaître, il connût la joie de regarder; qu'en flâneries laborieuses, revenant, sans se lasser, aux mêmes endroits, il éprouvât ce que l'heure, la saison ajoutent de charme à une campagne, un village, une ruine et qu'enfin, sans être obsédé par une douce

manie d'histoire ou d'archéologie, allant aux meilleures places, au meilleur moment pour contempler ce que les ingénieurs et les architectes n'ont pas encore détruit, il me fit crédit d'un peu de science en échange de mon recueillement ému.

II

Négligeant la frontière conventionnelle qui sépare la France et la Suisse, l'horizon des montagnes crée à sa manière, qui est la bonne, une province où les maisons, les clochers, les coutumes, les cultures se ressemblent et se reflètent dans le même miroir, où les habitants parlent le même langage, discutent les mêmes intérêts et témoignent, en dépit d'une différence rituelle et d'une nationalité récemment acquise, du même esprit pratique, de la même ironie familière. Je n'ai pas le loisir d'entrer dans le détail d'une histoire compliquée, mais ce que j'en sais m'incline à penser qu'aujourd'hui comme autrefois le sentiment de la patrie s'y réduit à une question de douane. Cependant, sur les bords du Léman, il n'y a pas que les

échanges des jardiniers et des banques, et suivant l'expression de M. de Maistre, « d'un grenier et d'un coffre-fort », mais les allées et venues mystérieuses des souvenirs, qui traînent sur l'eau comme des accords et des clartés : l'abbaye cistercienne de Bonmont, sœur de Saint-Jean-d'Aulps; Calvin, venu de Noyon; l'évêque François de Sales, que le roi Henri IV appelait Monsieur de Genève; le comte de Savoie dans ses châteaux de Ripaille et de Chillon; les Blonay, échangeant leurs feux de joie, de Vevey à Tourronde, à Maxilly et à Saint-Paul; Blondel, construisant les villas de la campagne genevoise; Voltaire, à Ferney; Jean-Jacques Rousseau conduisant Saint-Preux aux rochers de Meillerie; Mme de Staël, Chateaubriand et Mme Récamier, à Coppet; Byron et Shelley se liant d'amitié où Milton avait composé un chant du *Paradis perdu;* Lamartine, exilé volontaire, dédiant à Mlle de Vincy une de ses premières odes; la Renommée aux ailes d'or entre-croise son vol de l'une à l'autre rive, et semble présider à une ronde d'évocations, à une aide mutuelle de bons esprits et tisser un écheveau d'héroïsme et de belles pensées...

Il en est de ces rives comme des montagnes.

La lumière, qui divinise toutes choses, confond les méandres, de même qu'elle dissimule l'âpreté des ravins et des pics. Elle les unit en lignes harmonieuses et molles qui forment, en un lointain élyséen et bleuâtre, tel qu'en montrent les tableaux de Breughel, une faucille d'argent; mais l'eau diversifie et sculpte la côte et, par un travail incessant, crée avec la complicité lente des matières qu'elle roule et des essences qu'entraîne le vent, de nouveaux paysages. Elle creuse les inflexions douces des baies tranquilles; elle égalise au pied des taillis couleur de bronze une grève de galets blancs; elle effile des pointes, aiguës comme la proue d'un navire, au-dessus desquelles se balancent les peupliers aux disques trembleurs, et suivant qu'elle rencontre le granit ou la terre substantielle et profonde, se brise en lames heurtées ou en ondulations caressantes.

Je voudrais contourner une à une les criques et les moindres becques, et vivre de cette vie errante que les Anglais mènent l'été au fil de la Tamise paresseuse. Tantôt je choisirais pour y planter ma tente une clairière à l'abri de la bise; tantôt, fatigué de coucher à la belle étoile, je demanderais l'hospitalité à quelqu'une de ces auberges savoyardes qui s'encadrent entre deux

arbres, avec leurs galeries enlacées de jasmins et de roses, comme une miniature persane. Je dirais, comme Araminthe : « Ce climat jette dans une douce langueur. » Ne rien faire, laisser couler le sable fin entre ses doigts, mordiller une baguette de saule, sentir passer sur soi je ne sais quelles musiques confuses, quelles brises aériennes, entendre le clapotis de l'eau, un chant flûté d'oiseau dans les taillis, l'adieu passionné d'une cloche, et regarder surtout, regarder éperdument l'eau bleue et blanche, fanée comme une soie du temps de Louis XV, les terrasses du Jura drapées de velours pastel, cependant qu'un bateau d'acajou, ancré sur le fond bas, grince et semble redemander les vagues et l'espace infini.

Les formes naturelles ont une mesure qui fait songer aux sites apaisés de l'Ile-de-France ; les montagnes elles-mêmes dissimulent leurs rehauts et leurs angles sous la verdure des sapins et de la mousse, et ce n'est qu'en s'éloignant au large qu'on les découvre rangées, comme une assemblée de prélats, au-dessus des coteaux qui leur servent de soubassement. Ainsi les yeux éblouis par le miroir des eaux se reposent avec une sécurité délicieuse sur un premier plan paisible et s'élèvent par degrés

jusqu'à une nature exceptionnelle et presque monstrueuse; la chaîne des monts et des collines, s'abaissant jusqu'aux petits golfes, dont les pentes sont couvertes d'un trésor céréal, semble vraiment déposer son offrande. D'espace en espace, des rangées presque parallèles de bouleaux et de platanes, tantôt redressées horizontalement, tantôt brusquement abaissées, indiquent, avec les ondulations du terrain, le lit des ruisseaux dont l'embouchure jalonne la rive en toupets d'écume blanche. Il y a des sentiers tortueux qui dévalent vers le lac entre des vignobles; d'autres sont des charmilles, et le dernier portique s'ouvre sur l'eau comme une paupière décèle un regard infini. Un bois sombre alterne avec un champ de lin en fleurs : sa nuance azurée rejoint le lac, qui retrouve le ciel.

En contre-bas, les villages, un pied dans l'eau, un pied sur terre, assaillant la colline, baignant leurs murailles, ne montrent que leurs toits pressés autour d'une église. Comme ils vivent de la pêche et pour la pêche, c'est du large qu'il faut les regarder, soit que midi, en faisant l'eau plus bleue et les crépis des maisons

plus ardents, les rende semblables à quelque village du lac de Garde, soit que le soleil, se couchant derrière la montagne, les abandonne au crépuscule et laisse traîner sur l'eau des reflets de rose fanée, de cendre verte et de lilas pâle.

C'est à Nernier que Lamartine, exilé volontaire, sentit monter de son âme blessée, comme un chant s'elève d'une ruine, les premières méditations poétiques. Il fuyait la France aux Cent-Jours, et ne voulant pas servir dans l'armée de Bonaparte, « ce grand et héroïque suborneur de la Révolution », il était passé en Franche-Comté, et de là, empruntant la blouse d'un paysan, il avait gagné, par les pentes gazonnées du col de la Faucille, le château de Vincy d'où l'on apercevait les arbres du parc et les pavillons du château de Coppet. Embusqué au bord de la route, sous un buisson, il attend une journée entière que passe, emportée au galop de deux magnifiques chevaux, la calèche de Mme de Staël et de Mme Récamier, indifférentes au jeune inconnu qui élevait jusqu'à elles une admiration passionnée. Vision rapide, dont il ne retient que deux traits : une femme qui parle en gesticulant, une autre dont *la beauté charme et entraîne ;* vision brève, mais qui suffit pour accorder ses

secrètes préférences à ses souvenirs. Dans la suite, cherchant un nouveau refuge sur la rive opposée, et croyant le trouver à Nernier, dans une cabane de pêcheurs, il retrouvait, j'imagine, un souvenir de Baïa et du golfe de Naples. Il lui suffisait pour préciser l'évocation de regarder, dans les ruelles tortueuses et sales qui descendent jusqu'à la grève, les balcons de bois envahis par les capucines, les liserons et les pois de senteur, les filets suspendus d'un pieu à l'autre en un mouvement souple de nacelle, les estacades où l'eau d'un bleu intense clapote joyeusement sous les coques bariolées des petits bateaux, et quelque chiffon rouge accroché à une perche... L'esprit occupé de Corinne, et le cœur tout plein de Graziella, il écoutait les murmures, les plaintes et les colères des flots qui bruissaient contre les murs de sa chambre. L'appui de la fenêtre lui servait de table à écrire; mais, levant les yeux et les fermant à demi, il revoyait en son rêve la jeune fille de Procida et Mme Récamier; et déjà, de traits estompés dans le passé, se formait l'image languissante et mélancolique d'Elvire, avec ses bandeaux noirs et ses beaux yeux battus...

Yvoire est une bourgade fortifiée qui, ayant ouvert ses portes aux villageois d'alentour, les

a refermées sur eux. Campée à la pointe extrême d'une presqu'île, à l'endroit où, les deux rivages s'éloignant l'un de l'autre, le lac jusque-là pareil à un beau fleuve s'élargit en forme de conque, elle surveillait à la fois les abords de la terre et de l'eau. Pas un cavalier ne se présentait qu'on ne le reçût des remparts qui, en suivant exactement les mondres plis du sol, prévenaient les surprises et les embuscades. Pas une galère ne passait qu'on ne la vît du donjon, cette énorme bâtisse carrée, accroupie sur une terrasse étayée de blocs de granit. Quand on voit du dehors cet appareil continu de défenses, on ne se doute pas un instant que la place d'armes est devenue un village, et les souvenirs qui viennent tout naturellement à l'esprit sont des souvenirs de sang.

L'âge héroïque de la citadelle fut le quatorzième siècle, ce temps de la haine, où les comtes de Genevois, de Faucigny, de Savoie faisaient de leurs querelles personnelles des affaires d'État, où la chronique de la province se confondait avec la chronique de ces trois familles. L'horizon qu'on fouillait d'un regard inquiet offrait si peu de sécurité, que pour traverser le lac l'évêque de Lausanne avait besoin d'une escorte de deux cents barques amenées d'Yvoire.

Deux siècles plus tard, le 5 mai 1589, les cinquante hommes de la garnison devaient capituler, après deux heures de résistance, devant les douze mille Suisses, mille lansquenets, mille reîtres, et les trois mille Français qui, envoyés par les cantons de Berne, de Bâle, de Schaffhouse, de Saint-Gall, avaient envahi le Chablais pour le mieux convertir à la religion réformée et, maîtres des châteaux de Ballayson, d'Yvoire et de Thonon, se préparaient au siège de Ripaille.

Maintenant, tout apparaît soumis, dépendant, accordé. Le lierre, en fixant ses griffes, masque les brèches; des demeures se sont creusées dans l'épaisseur des bastions; les fenêtres ont remplacé les meurtrières; le hameau est emprisonné comme un oiseau dans une cage et le clocher élève, au-dessus des arbres, son bulbe argenté, brillant au soleil, tel un phare de plein jour; des ruelles dégringolent, entrevues dans l'ouverture béante d'une tour, et les toits, juchés les uns sur les autres, se succèdent au hasard. Le tronc noueux d'une glycine grimpe jusqu'aux fenêtres d'un cabaret, s'épanouit en grappes mauves, encadre une enseigne et lance, d'un support de ferronnerie au faîte d'un mur ecroulé, une arche de verdure. Près d'une place, qu'anime le frisson des feuilles et le bruit de l'eau

tombant dans une auge de pierre, une bonne petite maison, enlacée d'aristoloches, se blottit à l'ombre de l'église, et le jardin potager côtoie le jardin mystique : un vrai jardin de curé, approprié à un petit espace, enfermant les saisons dans ses étroites plates-bandes et résumant la vie champêtre, ainsi qu'en un verset de la Bible se trouve contenue beaucoup de signification morale. Je me rappelais en y pénétrant par un escalier de pierre, pareil à un escalier de roman, que toute cette vérité humble avait suggéré aux artisans du moyen âge de nouveaux motifs de beauté et que les poireaux, les choux, le haricot d'Espagne, le lierre et les petits lézards, que leur tête turquoise a fait surnommer des célestes, taillés à même la pierre, s'épanouissent en vivante floraison aux portails, aux gargouilles, aux colonnes des cathédrales. Il me ressouvenait, en voyant les chicorées frisées, entourées de rafia, afin de garder leur cœur intact, de cette vieille femme qui avait pris comme emblème un plant de salade et comme devise : *J'ai blanchi sous les liens.* Une allée s'engageait entre des fleurs qui croisaient leurs ombres légères sur le chemin sablé, et les grandes roses trémières, montées sur leurs six noms, balançaient leur hampe aux cocardes fri-

pées. Le lis, seigneur de ces parterres, maintenant rentré dans la vie privée et dédaignant les partis politiques qui le confondirent grossièrement avec un fer de lance, inclinait sa tête majestueuse, pareil aux lis que l'on voit à côté de la Vierge de l'Annonciation dans les tableaux italiens et là-bas, entre les branches, on devinait la baie de Coudrée, doucement infléchie, où le sombre Alfieri avait abrité ses amours fanées avec la comtesse d'Albany.

*
* *

L'isolement de ce lieu désert et la mélancolie romantique du domaine, qu'il tenait des marquis d'Allinges, convenaient parfaitement à son cœur enthousiaste, en même temps qu'ils apaisaient un peu cette jalousie que la comtesse d'Albany se plut à exciter chez ses divers amants. Elle avait oublié pour lui le dernier des Stuarts; elle devait l'oublier pour un peintre médiocre de Montpellier, Fabre, admis à Florence dans leur intimité. Et Chateaubriand lui-même, avec une éloquente inconscience, regrettait que ce cœur, fortifié et soutenu par Alfieri, ait eu besoin d'un autre appui. La Guiccioli de-

vait bien se consoler de lord Byron avec Léon Bruys d'Ouilly !

Il est presque impossible de préciser l'évocation des êtres disparus. Ils s'effacent lentement, invinciblement dans notre souvenir ; les témoignages qui nous restent de leur existence, en pâlissant de jour en jour, se contredisent les uns les autres, et c'est ainsi que nos admirations posthumes risquent parfois de s'égarer. Stendhal considérant le portrait du Musée des Offices, Lamartine et Chateaubriand, qui connurent la comtesse d'Albany, s'accordent cependant à lui trouver une taille affaissée sous son poids, un visage sans expression et l'air commun. Stendhal la compare à une cuisinière qui a de jolies mains : chaque jour, en toute saison, on la voyait aux Cascines, à Florence, avec son costume invariable, son grand chapeau et son châle, sa marche résolue, un peu lourde et ses mains souvent appuyées sur les hanches. Aucun des traits qui composent cette effigie ne mérite ou n'explique tant de passion. Cependant Chateaubriand ajoute qu'elle ressemblait à un *Rubens vieillissant*, et ces deux mots suffisent à peupler un lieu désert d'une richesse automnale : la comtesse d'Albany me semble être dès lors la seule créature capable d'animer cette solitude.

Les roseaux affleurant la rive incertaine, les taillis de noisetiers que domine çà et là un grand peuplier d'Italie, les saules au feuillage d'argent, la terre basse et l'eau peu profonde s'unissent en rythmes indéfinis et, se mêlant en tonalités gris perle, font au château de Coudrée comme une barrière de recueillement et de tristesse; mais septembre, en versant une lumière blonde, transforme les coudriers en lustres de Venise et nous rappelle que Phyllis aime les coudriers et que, tant qu'elle les aimera, ils l'emporteront sur les myrtes de Vénus et les lauriers d'Apollon. La forêt qui entoure le manoir et qui, par le caprice d'un ancien marquis d'Allinges, dessine avec ses allées et ses carrefours le plan de la ville de Turin, recèle en sa grande palette verte tous les arbres chers aux divinités. Sous les futaies de trembles, de chênes, d'aulnes, de tilleuls, de bouleaux, de frênes, de sycomores dont la cime reste invisible, se prosterne le peuple des arbustes, des ifs, des houx et des buis, et de l'un à l'autre les plantes grimpantes, le houblon, la morelle, la ronce s'élancent, se perdent, se rattrapent en festons plus pâles.

Jadis, les buis, ces buis qui, nous assure Olivier de Serres, résistent aux injures du

temps, avaient peut-être des formes; on les taillait sans doute, suivant l'usage italien, en devises parlantes, en chiffres, en faucons, en galères; ici on voyait un pasteur gardant son troupeau de brebis, là un abbé entouré de gendarmes, plus loin une chasse au cerf, ailleurs des instruments de musique groupés en labyrinthe, une vieille dame d'honneur en bois vermoulu. Aujourd'hui les arbres, oubliant les lignes où la serpe enfermait leur verdure et la forme imposée par la fantaisie du jardinier, ondulent, s'écartent, et la nature corrige en sa nonchalance ce que les allées trop taillées pourraient avoir de guindé; les portiques ont une grâce plus heureuse, les angles s'arrondissent, la charmille s'élargit, la tonnelle devient une volière et le soleil en fait un treillage fauve, tandis que la mousse a mis sur les vieux troncs son velours vert éclairé d'or. Un jour d'émeraude coule sur les bancs de pierre et les métamorphose en tablettes de jade, il s'enroule, étreignant un arbre noueux, tordu comme un athlète, se laisse glisser, puis à travers les colonnades tourmentées, on voit une pente de gazon qui semble attendre la sieste d'une bacchante, enfin, au delà de cette clarté glauque, en perspectives lumineuses, un vertugadin d

vignobles, la riche draperie attachée aux formes gracieuses du Chablais et toute la langueur et la robustesse d'un arrière-pays montagneux, meublé de troupeaux, d'églises, d'oratoires, de hameaux, de quarante, cinquante villages qu'on reconnaît à la forme de leurs campaniles, au son de leurs cloches.

*
* *

Sans nous dissimuler ce qu'il y a d'irrévérencieux dans le rapprochement de ces noms, nous mêlons intimement le souvenir de saint François de Sales à l'histoire du Chablais, comme celui de Voltaire à Ferney, de Mme de Staël à Coppet, de lord Byron au château de Chillon, de Milton à la villa Diodati. Je ne veux pas conter par le menu les miracles de sa vie, les motifs de sa canonisation ; ceux qui sont insensibles au charme des légendes tourneraient la page, et je n'apprendrais rien de nouveau à ceux qui leur accordent créance. Et d'ailleurs il convient, dans cette biographie qui s'illumine de reflets surnaturels, de faire la part du bras séculier. Saint François de Sales lui-même, sans douter un instant de son courage, ne se faisait pas illusion sur le prestige de sa parole, et l'on

conserve telle lettre où il demande précisément à Charles-Emmanuel, duc de Savoie, d'obliger les habitants du Chablais « par une douce violence... à considérer de près les raisons que les prêcheurs leur proposent pour l'Église catholique ». Le duc de Savoie, considérant avec infiniment de bon sens que toute conquête doit se parer de beaux sentiments et que les prédications apporteraient à son œuvre temporelle l'aide efficace que les Bernois avaient réclamée de leurs pasteurs, n'hésita pas à rétablir officiellement le culte catholique, dans cette région que lui avaient rendue les traités de Lyon et de Saint-Julien et que les arquebusiers de Sancy avaient ravagée pour la mieux convertir. Par un manifeste du 12 novembre 1598, il reprenait en sens contraire les mesures que justifie une bonne armée et que les Bernois avaient prises dans leur édit de réformation. Peut-on reprocher aux habitants du pays d'avoir changé d'opinion plusieurs fois en l'espace d'un demi-siècle ? Tantôt grevés de lourds impôts par le duc de Savoie, tantôt rudoyés par la justice de Berne, un peu étonnés seulement qu'on menât si grand tapage sur des mots qui restaient pour eux une énigme, se méfiant des grands rôles qu'on voulait leur faire jouer, plus préoccupés

d'un intérêt moyen que d'un bonheur mystique, ils allèrent du catholicisme à la Réforme, et de la Réforme à la religion de leurs pères, avec un sens averti de ce qui est agréable aux grands de ce monde.

Plus volontiers que les préoccupations politiques des guerres religieuses, je considère sous le chapeau de feutre et la robe du jeune apôtre le gentilhomme qu'il n'avait jamais dépouillé complètement et qui transparaît dans ses actes, dans ses réparties et dans le style de ses traités de dévotion. Il me fait penser à ce portrait d'un condottiere qui tient précieusement entre deux doigts un œillet. Il y a en lui le courage de l'homme de guerre et l'élégance d'un habitué de la Chambre Bleue. On raconte mille traits de cette volonté qu'il aime sans cesse, sous une aménité fleurie, et à laquelle il donne tout pour lui tout demander. Rappelez-vous la fermeté qu'il oppose aux répugnances de son père pour l'état ecclésiastique, la promptitude avec laquelle il s'offre pour la mission du Chablais, la souplesse d'une doctrine qu'il sait adapter aux âmes qu'il dirige, l'esprit de mesure qu'il apporte en ses conseils spirituels, les chevauchées quotidiennes, en toute saison, par des chemins difficiles : tou-

jours, en poursuivant à travers les paroisses et les communautés de son diocèse son œuvre de régénération catholique, il se prodigue avec une énergie dont vous trouveriez difficilement l'exemple dans les romans de cape et d'épée.

S'il revient, lui aussi, au Christ des Galiléens et si, à l'exemple de Calvin, il ne fait plus de la théologie une affaire de scolastique, mais une manière de littérature essentiellement humaine, c'est par le canal d'une éloquence familière, presque cordiale, en tout cas dépourvue de morgue et de rudesse, qu'il ramène à lui les âmes que le parler du pasteur de Genève n'avait qu'effleurées. Sa prose aimable, fluide, diffuse abonde en descriptions, en images, en ornements et ressemble à celle du romancier Honoré d'Urfé. qui fut son ami ; il y a dans l'*Introduction à la Vie dévote* un peu de *l'Astrée*,et si les deux livres, qui parurent la même année, eurent le même succès, c'est qu'ils venaient à leur heure et réalisaient la pensée contemporaine sous une forme harmonieuse ; c'est aussi que l'humanité en général se laisse plus volontiers séduire par ce qui la charme et l'émeut que par ce qui la convainc. Ils enveloppaient l'un et l'autre leurs ingénieuses mignardises d'une légère émotion, il y avait en eux ce

mélange savoureux de pudeur et de gaillardise qui avait ravi les lecteurs de Boccace, puis ceux de *l'Heptaméron*, et qui enchantait les Français comme un reflet de culture italienne. Il était question de ces tendresses délicates qu'on n'ose avouer, de ces paroles amoureuses qu'on prête à un héros de légende ou de comédie et les auteurs, en les écrivant, songeaient tous deux à une dame de leurs pensées et poursuivaient un rêve de sentimentalité spirituelle; mais ils savaient combien les arbres et les fleurs nous inclinent à rêver et que les détours des sentiers sont aussi les détours du cœur. En vivant l'un et l'autre dans un paysage de montagnes, de ruisseaux et de forêts, ils recueillaient les images persuasives et le décor champêtre qui convenait à leurs pastorales.

Ce fut comme une double révélation. La gerbe de fleurs présentée par la bouquetière Glycera étonna, ravit et conquit les gens du monde, et le libraire Rigaud, à qui cette vente avait procuré de beaux bénéfices, apporta au saint une bourse pleine d'or. Habitué à traiter ces questions cavalièrement, il ne se rendait pas compte que les saints ne peuvent être abordés qu'avec certaines nuances. Il fut bien surpris de voir son offrande déclinée; c'était la

première fois, de mémoire d'éditeur, qu'un écrivain refusait des honoraires, et Monsieur de Genève, pour mettre en ce commerce des grâces d'idylle, employa la somme à doter une fille pauvre, désireuse d'entrer au couvent de la Visitation.

De même, dans les châteaux, dans les gentilhommières où l'on menait une existence de villégiature, on se régla sur les modèles de *l'Astrée*. En 1624, trente dames et gentilshommes d'une cour d'Allemagne écrivirent à Honoré d'Urfé qu'ils s'étaient distribué les noms de ses héros et qu'ils lui réservaient le rôle de Céladon. Sur les tapisseries de haute lisse, Sylvandre et Euric, Alcidon et Daphnide, et toutes les dames frêles, et tous les jeunes seigneurs du temps de Louis XIII échangèrent des sourires un peu mièvres, et leurs noms furent brodés dans l'herbe sous leurs pieds, et de leurs bouches s'échappèrent les belles paroles se croisant avec les réponses de leurs partenaires. Tout le monde s'empara de *l'Astrée*, tous les ruisseaux furent des Lignon avant d'être des Gardon, tous les bergers, avec leurs fleurs, leurs panetières et leurs houlettes, furent des Céladons et des Dianes avant d'être Rose et Colas, Estelle et Némorin; et, par une coïn-

cidence profane, il se trouva que Honoré d'Urfé et saint François de Sales, en révélant à leurs contemporains le sentiment de la nature et ce qu'il y a d'aimable, de fin et de gracieux dans l'analyse des passions de l'amour, furent les précurseurs de Jean-Jacques Rousseau.

Cela n'apparaît pas seulement à leur style, mais à la décoration intérieure des églises de Savoie, qui la plupart ne remontent pas au delà des premières années du dix-septième siècle et qui, en reflétant le goût italien du temps, semblent porter l'empreinte du mystique pasteur. A Thonon, la nef de l'église paroissiale est une véritable tonnelle où les palmiers s'entremêlent de lis, de marguerites et de roses, une treille de guirlandes, où voltigent parmi les fleurs et les fruits de petits Cupidons d'albâtre, sur un fond doucement bleuté qui simule un ciel pâle et tendre ; elle fait penser au salon que Boucher devait peindre pour son ami le graveur Demarteau, à la volière de Pigalle ; elle annonce le cabinet de verdure que le dix-huitième siècle chérira aux heures d'appétit rustique, croyant le découvrir, alors qu'il existait déjà.

Et maintenant, quand il m'arrive de traverser

le Chablais, je reconnais un passage de l'*Introduction à la Vie dévote* suspendu aux jardins des villages, comme les festons de vigne aux coteaux. Je vois les paysages se dessiner au fond des rêveries salésiennes, comme je vois les personnages s'animer sur les tapisseries de *l'Astrée*. Malgré les bouleversements politiques et les guerres religieuses, le visage du sol est encore tout pareil, ce visage qui, suivant une parole mélancolique, ne change pas si vite que le cœur humain. Il y a encore des avettes qui bourdonnent et de petits enfants qui de l'une des mains se tiennent à leur père et de l'autre cueillent des fraises ou des mûres le long des haies. A chaque pas j'éprouve le charme que donne la fréquentation de ces lieux où vécut un homme que l'on aime, à chaque horizon de cette contrée à demi méridionale, à demi alpestre, les sensations qui ont suggéré à cet écrivain de prédilection son rêve de nature : tant il vrai que notre imagination s'appuie sur les sens et que nous avons besoin d'un contact physique pour nous figurer le passé, et de toucher pour ainsi dire les objets qu'a touchés un héros.

J'ai voulu suivre les routes qu'il avait suivies, visiter les chapelles où il avait prié, les châteaux où il avait abrité ses inquiétudes, ne fût-ce que l'espace de quelques heures pendant les quatre années de combat qu'il eut à soutenir dans la province.

La colline des Allinges restera toujours l'initiatrice sentimentale de cette histoire légendaire. Il faut y aller par un jour lumineux de septembre, alors que les choses de la campagne prennent ces couleurs délicates qui annoncent l'automne. Au sortir de l'église de Thonon, les regards encore pénétrés de cette décoration rococo qui ne déparerait point une salle de bal, on s'élève peu à peu par des sinuosités de verdure jusqu'à cette capitale de la vie spirituelle. Elle apparaît et disparaît au gré des ondulations du terrain et dresse dans l'atmosphère un peu laiteuse la silhouette de ses murs écroulés. Ce n'est pas une révélation soudaine comme il arrive au cœur de certaines villes, avec certaines cathédrales, mais on s'accoutume par degrés à cette vision, et elle finit par s'insinuer dans votre cœur, comme la vignette d'un vieux livre romantique. Rien ne vous distrait de cette contemplation, et ce que l'on rencontre en chemin s'harmonise par

avance avec le but du pèlerinage. A gauche, des montagnes boisées; à droite, par échappées, à travers les troncs des châtaigniers et des noyers, des horizons subitement élargis et cette lumière un peu surnaturelle qui trahit les espaces illimités. On dépasse un moulin dont la roue faisait tourner au dix-septième siècle les machines de la Sainte-Maison, cette imprimerie qui répandait dans tout le Chablais la bonne parole et complétait l'œuvre de contre-Réformation entreprise par saint François de Sales. On croise un chemineau, des paysans en blouse qui parlent de procès, une pauvre femme qui marche courbée sous le poids de la hotte, les bras croisés, et qui en passant tourne vers vous un visage encore jeune aux yeux étonnés. On traverse un ruisseau, des cours de fermes, des bois-taillis, des villages oubliés dans les bouquets d'arbres, on écrase sous le talon des bogues de châtaignier, des brous de noix, on sent monter à soi l'odeur âcre de la terre humide, et par un dernier raidillon on escalade à revers ce qui autrefois était une citadelle.

Je n'ai pas la moindre envie de faire ici de l'histoire féodale ou une évocation de costumes moyenâgeux à la Walter Scott. Des bruyants combats des barons du Faucigny, dauphins du

Viennois, avec les comtes de Savoie et ceux de Genève, de leurs postures de rodomonts, il ne reste qu'un souvenir confus; de leurs énormes châteaux, de leurs bourgs crénelés, il ne subsiste que des pans de murailles; mais dans la petite chapelle où saint François de Sales inaugura sa mission en célébrant sa première messe, une lampe brille toujours; elle répand une lueur subtile dans la pénombre de cette nef où des peintures évanescentes représentent encore les Vertus, les Chérubins et les Anges aux longues ailes repliées. Au dehors, le clocher improvisé dans une tour et si drôlement coiffé d'un bonnet de coton symbolise à mes yeux les durs commencements du jeune apôtre, ses aventures héroï-comiques, cette constance qu'il manifestait dans la mauvaise fortune. A côté du solitaire asile où l'on dit les mêmes prières qu'autrefois, les plantes poussées à l'aventure ont donné à un appareil de guerre l'aspect familier d'une ruine. Il en est des ruines comme des vieilles femmes : souvent elles ont l'air d'avoir été plus jolies qu'elles ne le furent en réalité, et j'avoue être plus sensible à la beauté de ces débris, si mélancolique et si grandiose dans un cadre de silence et de sauvagerie, qu'à l'inaltérable gaieté d'un édifice intact. Le dé-

roulement implacable des remparts, des bastions, des mâchicoulis, des échauguettes me semblerait un paradoxe de force dans une société qui a changé les formes de son courage. Ici tout est encore stupéfiant d'énormité, mais le voisinage des hautes montagnes, où les aspects démesurés n'étonnent plus, contribue à dissimuler ce qu'il y a d'orgueil et de fierté dans de tels écroulements. Le lierre atténue et recouvre les éperons de la forteresse, un créneau s'empanache d'un arbre, comme un casque d'une plume, les troncs des arbustes vivaces, tordus, rugueux, font éclater les pierres ou les retiennent dans un réseau serré; une végétation de hasard transforme une entrée que défendait une herse en un portique de verdure, et les herbes folles retombant en cascade font à l'ouverture aveuglante de clarté comme une gaze verte qui laisse filtrer le soleil. Dans l'ombre un peu humide d'un angle de rempart, un rosier, deux croix en bois, une inscription gravée sur une plaque de marbre blanc, quelques pieds de terre encore libres, entourés d'une bordure de buis, indiquent le petit jardin des tombes : c'est le cimetière des chapelains. En ce matin d'automne, un vieux prêtre arrosait les étroites plates-bandes du minus-

cule champ de repos, la pensée de ceux qui l'avaient précédé parlait à son front incliné, et l'on ne pouvait imaginer un plus vivant symbole des néants discrets.

C'est par une journée de septembre pareille à celle-ci que saint François de Sales arriva en ce même château des Allinges, que le baron d'Hermance occupait au nom du duc de Savoie avec une garnison de soldats catholiques. Alors comme aujourd'hui, un lointain de paysage bleuâtre et vaporeux se fondait dans la langueur du soir, le soleil déclinait sur les cimes du Jura, qu'il saupoudrait d'or ; tout s'estompait, se fondait et s'évanouissait dans le ciel ; et, cependant que des bandes de corbeaux décrivaient un vol majestueux et lent, il rêvait que, dans l'atmosphère diaphane, de chaque village monterait bientôt, pur, limpide et mêlé pour ainsi dire à la clarté vespérale, le son des cloches qui s'étaient tues.

On voyait mieux en effet « ce que les Bernois avaient détruit que ce qu'ils avaient réformé ». Il faut lire dans le procès-verbal que messire Claude d'Angeville, accompagné de Claude Marin, procureur fiscal, de Jacques Picot, secré-

taire et de Michel, charpentier, rédigèrent après leur visite des églises du Chablais, les ruines accumulées par nécessité de guerre sainte. Leur itinéraire ressemble à ces voies romaines bordées de tombeaux : cloches vendues par les syndics, cachées dans les écuries, engagées à des usuriers de Genève ou emportées par les vainqueurs pour sonner dans d'autres villages d'autres morts, murs sans portes ni fenêtres, voûtes écroulées, nefs encombrées par les tuiles, pierres d'autel abattues, dispersées et retrouvées à quelques lieues de distance, chœur séparé du vaisseau; anéantie l'abbaye de Petit-Lieu, où des religieuses de Cîteaux psalmodiaient leurs offices en une petite cathédrale de style flamboyant; anéantie la Chartreuse de Wallon, dont les Pères devaient trouver, grâce à l'évêque d'Annecy, un nouvel abri dans la Chartreuse de Ripaille; anéantie l'abbaye de Filly, chère aux chanoines augustins, anéantie à tel point qu'aujourd'hui le gazon en recouvre la place.

Quelques jours après son arrivée, il se rencontrait avec son meilleur ami, le sénateur Antoine Favre, au château de Marclaz, qui appartenait alors au père de Mme de Charmoisy, la Philothée pour qui fut écrite l'*Introduction à la*

Vie dévote, et il répondait avec une douce obstination aux conseils de réserve que son meilleur ami lui prodiguait au nom de son père. Il se heurtait, plutôt qu'à une résistance organisée, à cette indifférence prudente qui est une vertu de la race et qui use tous les enthousiasmes. On a dit que les Syonnaz étaient, avec les Blonay, les Menthon, les Viry, les quatre grands chevaux de Savoie. M. de Boisy, comme on appelait le père de saint François de Sales, avait épousé Françoise de Syonnaz. Et les seigneurs d'Avully, de Langin, Yvoire et autres lieux, qui d'ailleurs entretenaient avec lui des relations cordiales, craignaient les uns le retour offensif de Genève ou jalousaient le gouvernement du duc de Savoie, les autres ayant contracté des alliances avec des familles protestantes, sans rompre ouvertement avec le fils de leur ami, déclinaient ses prédications. « Je ne perds point d'occasion de les accoster, écrivait-il à un religieux. ... Mais ils fuient, tant qu'ils peuvent, ma conversation. »

J'ai frappé, moi aussi, à la porte de ces châteaux où il avait expérimenté la souffrance réservée à tous les passionnés, et connu l'accueil du scepticisme souriant. De même que la pavane majestueuse est devenue la gaillarde,

danse plus rustique, de même la plupart des châteaux de Savoie sont devenus des fermes. A Marclaz, comme en d'autres gentilhommières, ce sont des cours entrevues sous des arcades ruinées que Hubert Robert, en son goût champêtre, eût choisies, des hangars qui s'affaissent, un pigeonnier aux tuiles moussues, des lavoirs où les lessiveuses mirent dans l'eau courante un clair visage, de vieilles échelles, des brouettes, et puis des sorties de troupeaux, comme échappés de l'arche de Noé, tandis que la colombe du Paraclet rejoint son logis. Le long des fenêtres à meneaux, le cortège pimpant des géraniums aligne sa rouge et verte floraison en d'étroites jardinières. On gravit un escalier en vis, où la lumière décrit des spirales au gré de l'arbre de granit, on pousse une porte de bois massif, et la fermière, châtelaine du castel abandonné, vous montre la cheminée enfumée devant laquelle *il* s'est assis.

Sur un coteau, au pied duquel se rejoignent des ruisseaux, se groupent des sapins, près d'un petit ravin, où la cascade fait tourner la roue d'un moulin caché dans le feuillage, le château de la Rochette montre ses tours et ses murs ébréchés.

Un peu plus loin, le château d'Avully, qui

profile, derrière un rideau d'arbres verts, une ligne mouvementée de poivrières et de donjons à mâchicoulis, traduit moins des préoccupations de défense que des habitudes élégantes. François de Saint-Michel, seigneur d'Avully, Montfort, Vigny, commanda, en 1523, l'escorte de trois cents dames genevoises vêtues en amazones, qui accompagnaient Béatrice de Portugal. Il y a plus de sévérité dans la biographie d'Antoine, son descendant qui, apparenté par son premier mariage au seigneur de Saint-Jeoire, gouverneur des Allinges, hérita du château de la Chapelle-Marin et de la baronnie d'Hermance, et fut juge du Consistoire protestant.

Le château de Buffavent, avec son toit régulier, ses épis de faîtage, sa masse carrée flanquée de quatre tours coiffées en éteignoirs et surmontées de girouettes, est plutôt ce qu'on appelait autrefois une maison forte qu'un véritable château. Il appartenait à cette famille de Langin, qui, au dire de Louis-Auguste de Sales, « va de pair avec les plus anciennes et les plus illustres races », et qui possédait, en plus des demeures de Buffavent et de Veigy en Chablais, celles d'Oron et de Villarsel dans le pays de Vaud, de Boisy sur le coteau de Ballaison et enfin la forteresse seigneuriale de Langin, dont

il ne reste plus qu'une tour dressant sur la dernière courbe des Voirons ses murailles fauves de belle ruine. En cette atmosphère lumineuse, elles prennent l'aspect de ces fabriques que Claude Lorrain et Nicolas Poussin plaçaient dans leurs tableaux de la campagne romaine.

Il ne reste plus rien du château de Thonon, mais il prête son nom à une petite place silencieuse, ombragée de vieux tilleuls, qui est un des points les plus favorables pour embrasser la vue générale du Léman. Quand on s'approche du parapet, on aperçoit, à une profondeur presque vertigineuse, la cime arrondie des marronniers roses et les toits de la ville basse, recouverts de tuiles abaissées à l'italienne, chevauchant les uns sur les autres dans un entassement désordonné; et, par delà ce premier plan aux tons chauds, vigoureux et heurtés, que dépassent, effilant leurs pointes, des proues de barques, de grandes vergues carguées, le lac couleur de platine et, par delà le lac, les coteaux et les montagnes de Suisse se développant en forme de croissant dans un lointain vaporeux. Sur la droite du tableau, séparée par des vignobles disposés en hutins, lignes basses, sans fantaisie, tirées au cordeau, voici, accroupie dans sa carrure puissante comme pour marquer

son empreinte et sa prise de possession, une silhouette féodale : Ripaille. Elle découpe, presque à fleur de terre, un profil amusant de tours carrées, de cheminées à jour, de clochetons fragiles, d'épis de faîtage, groupés à l'aventure au-dessus des toits aux pentes rapides, posés comme des coiffes sur des corps robustes de paysannes, et enfin, un peu à l'écart de ces bâtiments qui ressemblent à une abbaye fortifiée, encore un bâtiment aux formes identiques, quoique plus allongées, dont quatre tours rondes, de hauteur différente, engagées dans le mur et le toit, coupant l'uniformité de la façade, dessinent sur la ligne des montagnes leurs bonnets de prêtres et précisent l'habitation seigneuriale.

Celle-ci, à vrai dire, n'est qu'une carcasse ancienne, dans laquelle, avec beaucoup de goût, on a transformé les échauguettes en confortables bow-window ; l'écrin seul est resté avec tout ce qu'il évoque de passé. Une villa gallo-romaine ; la maison de campagne d'une petite-fille de saint Louis, Bonne de Bourbon, qui apporte à la cour de Savoie les élégances de la cour française ; le berceau de l'ordre italien des Saints Maurice et Lazare ; l'ermitage d'un prince, Amédée VIII, que les Pères du concile de Bâle viendront

chercher dans sa solitude pour en faire un pape; la forteresse des ducs de Savoie, assaillie par les Bernois à la fin du seizième siècle ; un refuge pour les chartreux de l'abbaye de Wallon, dépossédés par les guerres religieuses ; un bien national acquis par un général de l'empire : Ripaille est tout cela, et dans le pêle-mêle des époques, l'ancienne Rome se trouve associée au quinzième siècle de la Savoie, des souvenirs de saint François de Sales et du comte Rouge se lèvent à travers les souvenirs de la Réforme, dominés et complétés par des légendes et des drames qui sont de tous les temps et de tous les hommes.

Je pourrais décrire la vie privée de la cour de Savoie, dans cette retraite de prédilection, les devises et les emblèmes, les tapisseries de haute lisse, les miniatures inspirées du *Roman de Lancelot* ou du livre de Saint-Graal, les étoffes, les fourrures et les bijoux précisant la hiérarchie des classes, les voyages des princesses en litière ou en chariot décoré de damasquin vert, la vaisselle d'argent où l'on remarquait une nef ayant la forme d'une galère, bref tous les motifs d'un luxe qui ressemble fort au luxe des ducs de Bourgogne et juxtapose des raffinements exquis et d'inutiles profusions. A

feuilleter cette chronique, je tourne sans m'y arrêter les pages où il est question d'un noyer qui sort d'une tour abandonnée et scintille les soirs de tempête, d'un trésor, d'un démon, d'un souterrain enchanté, d'un moine jeté dans un puits : on reconnaît les légendes d'un peuple dont l'imagination est pauvre. Je passe la mort mystérieure du comte Rouge, les insinuations contre sa mère, accusée de l'avoir empoisonné, l'extraordinaire confiance accordée en cette occasion à un charlatan, de préférence aux médecins éprouvés : on m'a raconté la crédulité que les gens du pays conservent encore aux rebouteurs et à ceux qu'ils appellent les « barreurs de sang ». Je ne veux considérer dans Ripaille, sans aller jusqu'aux jeux de mots faciles et aux petits vers de Voltaire, que la séduction tranquille d'une demeure de plaisance, et l'élégante exception d'une cour d'amour au sortir des montagnes.

Il y a dans le chœur de la cathédrale de Lausanne un gisant de marbre, couché dans sa cotte de mailles, et portant l'écu héraldique des Grandson au palé d'argent et d'azur de six pièces, bandé de gueules brochant sur le tout, et chargé de trois coquilles d'or. Mon imagination, peut-être à tort, se plaît à voir sous l'ar-

mure « d'ung vaillant chevalier Messire Othe de Grandçon », le poète courtois, gentil, preux, bel et gracieux qui, suivant la parole émue de Christine de Pisan, « les dames voulut servir, priser, aimer ». Quand il revint en Savoie, rappelé par la mort de son père et la charge d'intérêts considérables, il incarnait aux yeux de ses contemporains l'idéal à la fois romanesque et guerrier de la fin du quatorzième siècle et il exerçait sur les gentilshommes de la cour de Ripaille le prestige d'une réputation de galanterie et de courage que lui avaient value ses amours à la cour d'Angleterre et ses exploits pendant la guerre de Cent Ans. Tout de suite le souverain du Piémont, peut-être par la recommandation pressante de Bonne de Bourbon, Française acquise à tout ce qui apportait un peu plus de séduction dans une société rude, en fit son capitaine général. Une fortune aussi rapide ne manqua pas de commentaires. Celui que Froissart appelait « un banneret et riche homme durement », on l'accusait — le grief est de tous les temps — de penser plus à son profit singulier qu'au profit de la chose publique. A une époque mêlée de perfidie et de loyauté, de rudesse et de mignardise, ses ennemis n'eurent aucune peine à le compro-

mettre, lui, le chevalier de grand bien et le mieux de sa cour, dans l'affaire de l'empoisonnement du comte Rouge, et un spadassin, Gérard d'Estavayer, champion de l'opinion publique, à l'abattre dans une manière de duel judiciaire. Le 15 janvier 1399, quelques mois après sa mort, Isabeau de Bavière achetait de Pierre Le Portier, libraire de Paris, au prix de quatorze livres huit sols parisis, un livre de parchemin, les *Cent ballades*. Le registre des comptes ne mentionne aucun nom d'auteur. Mais, deux ans plus tard, on lit : « A l'orfèvre Jehan Clerbout.... fermoir pour le livre des *Ballades* de Messire Othe de Granson, six livres huit sols parisis... » Ainsi l'opinion d'une femme négligeait le jugement de Dieu. J'ai sous les yeux quelques-uns de ces poèmes à forme fixe dans lesquels le moyen âge, au retour des batailles et des croisades, emprisonnait sa pensée comme l'eau vive d'un ruisseau dans un lit de fleurs. Ils chantent les ritournelles d'amants, les dialogues de bergers et de bergères, la douce coutume de la Saint-Valentin où les amoureux, à l'approche du printemps, ont l'usage de choisir une dame qu'ils font serment d'aimer et de servir fidèlement *pendant une année*, décrivent la maison d'Amour, qui a deux

portes, la porte de Joie, par où l'on entre, la porte de Douloir, par où l'on sort, et aussi les « desconforts » d'une passion négligée et l'amertume d'un cœur oublié :

> Qui doigt jamais avoir fiance
> En femme, tant ait de prudence,
> De beaulté, ou de courtoisie ?
>
> Certes nulz homs qui ait science,
> S'il ne veult en grande pascience
> Et en douleur user sa vie.

Poésies légères d'une éternelle banalité, dont les vers, effleurant les âmes de cette époque, ébauchaient dans le retentissement des coups d'estoc et de taille une sorte de sensibilité. Elles semblent à tel point contemporaines des tapisseries, des manuscrits historiés, qu'on ne sait lequel emprunte à l'autre son inspiration naïve et savante et qu'on ne peut les revoir les uns et les autres sans imaginer une réunion de seigneurs exactement peinte dans l'espace qui remplirait le petit doigt d'une femme : Bonne de Bourbon écoute le concert que font dans une tribune les ménestrels de cordes, de bouche et d'orgue ; son visage mat se détache nettement sur le dossier d'un siège élevé comme une chaise abbatiale ; le front bombé porte une couronne

d'or émaillé, enchâssant des cabochons d'escarboucles, d'améthystes purpurines et d'opales ; les cheveux retombent en tresses blondes de chaque côté des joues, et la robe, coupée de bandes d'hermine, de drap d'or et de soie fleurdelisée, ressemble à un écu héraldique. Quelquefois, elle porte la main aux cotignacs rangés sur un drageoir et trempe les lèvres dans une coupe remplie de vin grec. Et son regard va du comte Rouge, son fils, aux tentures déployées sur les murs, qui ont la même couleur bleue et verte que la campagne entrevue dans l'ogive de la fenêtre et représentent moins l'histoire de Thésée, la chasse amoureuse et la vie de sainte Marguerite que le rêve muet des assistants. Tandis qu'elle se laisse aller aux désirs confus, aux plaintes imprécises, le comte Rouge regarde machinalement le faucon, son emblème, qu'elle brode sur un velours de selle ; il vient à l'esprit des barons qui l'entourent des visions de chasse, et à travers les accords du maître de harpe et de cithare ils entendent les sonorités plus âcres de la poursuite et les cris de la forêt. Elle est là, tout près, au sortir de la cour d'honneur, avec ses allées réparties autour d'une clairière comme les branches d'une étoile. Des lièvres s'enfuient les oreilles droites, une harde

de chevreuils passe avec un bruit de feuillage et de branches cassées, et plus loin, il y a dans une vaste prairie le perchoir du grand-duc, où l'on attache le hibou qui doit attirer l'oiseau de proie, la niche de verdure d'où l'on observe le vol de l'aigle ; plus loin, du côté de Saint-Disdille, les gîtes des renards, et plus loin encore, du côté de Draillant, le cerf et le sanglier qu'on traque avec les lévriers du Visconti et les alans qu'a donnés M. le duc de Bourgogne...

*
* *

Sur le pays qui de la Dranse à la Morge se développe et s'épanouit comme un théâtre de verdure, les Blonay de temps immémorial ont étendu leur suzeraineté. Le Gavot leur appartenait plus sûrement que le Chablais aux comtes de Savoie, et de leurs manoirs ils commandaient aux routes et prétendaient aux plus hautes ambitions. Aujourd'hui, Saint-Paul est une ferme, Maxilly une ruine, Évian un casino; mais Vevey sur la côte suisse et Tourronde près de Lugrin, avec leurs terrasses à l'italienne, leurs fenêtres à meneaux, leurs murailles élancées, traduisent avec un certain bonheur d'expression la force élégante d'une vieille race. Elle compte

des guerriers et des prêtres, des batailleurs et des contemplatifs; leurs exploits, leurs aventures, leurs gestes sont familiers aux habitants : c'est un Blonay qui est abbé du monastère d'Abondance; un autre se fait le champion du mariage au tournoi galant de Turin; un autre, poursuivi par les Bernois, traverse le lac à la nage; un autre, émigré sous la Terreur, revient pour assister à la vente de ses propres biens; une Alice de Blonay est mêlée à la légende des *chats parlants;* une autre enfin, ensevelie prématurément, est réveillée de son sommeil léthargique par un serviteur qui lui coupe le doigt pour lui voler sa bague; mais à tous je préfère Aimée de Blonay, parce que son image mystique et tendre s'harmonise au décor d'un paysage langoureux. Elle était la sœur de ce Gabriel de Blonay, tué en duel dans le cimetière de Saint-Paul, et la fille de Claude de Blonay qui, devenu veuf, se réfugia en Dieu et fut ordonné prêtre, curé de Sciez, préfet de la Sainte-Maison de Thonon et chanoine de Saint-Pierre par François de Sales. Marie-Aimée subit, elle aussi, l'influence de celui qui, au cours de ses tournées pastorales, séjournait au château de Saint-Paul, et lui demanda le bienfait qu'il savait procurer à ceux qui voulaient être réconfor-

tés. Elle eut des visions : à la croisée de deux sentiers qui se réunissent à mi-hauteur des coteaux de Saint-Paul, dans l'ombre ensoleillée d'une châtaigneraie, un oratoire fleuri rappelle avec une précision ingénue l'endroit où sept anges lui apparurent sous la forme de sept mendiants. L'évêque de Genève ne pouvait méconnaître qu'elle eût été touchée de la grâce et que la félicité religieuse, qu'elle ne goûtait pas encore, étendît sur la novice ses grandes ailes angéliquement invisibles, et lorsqu'elle eut pris le voile, il vint la prier de quitter Annecy pour fonder à Lyon une nouvelle communauté de Visitandines. Au moment du départ, il lui confia sept petits papiers dont le chiffre même était une aimable réminiscence et dont le premier rappelait, en manière d'encouragement, le miracle qui l'avait favorisée : « Allons où Dieu nous appelle, vos anges de deçà tiennent les yeux sur vous et votre petite troupe et ne peuvent vous abandonner. » Ainsi celle qui mérita dans la suite d'être appelée la *Crème de la Visitation* et de recevoir le cœur de saint François de Sales, nous apparaît proche de Mme de Chantal, et si l'on peut dire, comme une autre Philothée, transformant sa puissance d'aimer en amour de Dieu et confon-

dant, un peu à son insu, l'homme et le prêtre dans une sentimentalité infiniment délicate et respectueuse.

Il était le pasteur nécessaire d'une époque d'apaisement, de réconciliation et de tendresse débordante, où le catholicisme s'émancipait et se mêlait au monde. Son autorité morale s'exerçait naturellement et s'épanchait, pour ainsi parler, dans une province où la terre et l'eau s'unissent en rythmes païens, où les édifices religieux s'effacent et prennent un aspect rural, où il semble enfin que la religion s'endorme et que l'amour s'éveille. Je me rappelle, en voyant les motifs chrétiens se mêler partout aux rites d'une liturgie géorgique, avoir assisté à un office dans le temple de All Souls' à Oxford. « Le Collège de toutes les âmes ! » Quel joli nom conciliateur, un nom digne de saint François de Sales ! C'était un service d'actions de grâce, à l'automne, et l'église était parée à l'intérieur de gerbes de blé, de fruits, de légumes, des plus beaux produits de la terre, qui mettaient là plus de nature et de ciel. De même, ici, de semblables pensées viennent à l'esprit lorsqu'auprès d'une croix, au carrefour d'un verger, de beaux fruits se balancent. Et la Dranse franchie, c'est une contrée plus effé-

minée, plus orientale, participant de la Savoie qu'on vient presque de quitter, et de l'Italie dont on s'approche. On s'attend moins à voir des clochers que des campaniles, des villas toutes blanches, de petits palais avec un toit plat, une galerie-portique, des frises pompéiennes. Entre la nappe bleue et l'incision nerveuse des rochers gris sur le ciel pâle, des montagnes et des collines surmontées de gentilhommières, de prieurés et de chapelles forment un fond. Sur les premières courbes, d'un vert tendre, la vigne monte et grimpe en festons, en guirlandes, s'enroule autour des troncs d'arbres morts — et ce sont des *crosses*, — s'écarte de l'un pour rejoindre l'autre en suivant une perche — et ce sont des *hutins*. Rien n'est plus charmant que ces crosses et ces hutins qui, reliés par les grappes et les pampres, se tressant des couronnes, ont l'air de se donner la main pour danser une farandole qui, se resserrant et lançant ses arceaux voudrait enfermer le pays en une treille immense. Plus haut, le contour des bois s'indique par un filet d'ombre bleue, les châtaigniers arrondis en boule ondulent en masses d'ombre et de clarté, et sur le fond indécis des derniers pâturages, les sapins tissent un écran de verdures dégradées. On ne

se fatigue pas de l'immensité de cette nature, grâce à la variété des premiers plans. Ici, c'est un champ de blé ondulant en paix devant le lac d'opale, et les meules se dressent en d'opulentes javelles, tandis qu'entre leurs tas, disposés en quinconces, quelque glaneuse, courbée, ramasse dans son tablier les épis que le lieur a laissés échapper; là, c'est une jeune femme qui reconduit une vache à l'étable, et quand elle ralentit le pas, le museau de la bête l'effleure et le buste nerveux se dresse dans la lumière, entre les cornes, comme emprisonné dans le croissant d'une lyre. Des fillettes, couronnées d'une guirlande de liserons, riant et poussant devant elles à coups de baguette une chèvre blanche et noire, déroulent sur le chemin une véritable frise de Clodion. Ainsi, toujours une image de beauté sylvestre nous accompagne et sa vue, alliée dans l'esprit aux coutumes anciennes, nous ramène aux temps bibliques, où s'unissaient le mystère et le rythme, ces deux éléments essentiels de tout culte...

Au détour d'un fossé, voici les petites filles suspendues en grappe autour d'un arbre et mangeant des cerises à pleine bouche, à même la branche, tandis que la chèvre se régale de

serpolet ; mais à nouveau, la bande disparaît et la voilà, voltigeant près d'un ruisseau, tandis qu'en ses jeux elle crée de nouvelles allégories : descendu de l'Olympe, le groupe charmant batifole dans la pastorale, il monte vers les châtaigneraies, et sa marche capricieuse résume, à mon sens, la diversité infinie d'une contrée qui semble ordonnée et frappée dans ses grandes lignes, mais réserve des surprises à ceux-là mêmes qui en connaissent les moindres sentiers. Vus de loin, les coteaux ne font qu'un avec la montagne. On s'approche, et je ne sais quoi d'aérien souligne mieux leur galbe. On arrive au faîte, et l'on mesure le vallon qui court entre les deux portants du décor. Les profils s'aplanissent, et près du village de Saint-Paul, dont le clocher autrefois couronnait l'élan de tout le paysage, un lac en miniature, enfermant dans un cadre japonais de roseaux et de sapins noirs la vie fantasque des libellules, fait songer à cet autre lac silencieux de la Vallée-aux-Loups, qui semblait attendre les frissons du vent et que le romantisme avait appelé « Écoute s'il pleut ».

L'eau apparaît comme le motif principal de cette harmonie rustique ; venue on ne sait de quels névés, elle s'insinue dans la terre par de

lentes infiltrations, qui en sont comme les veines cachées ; elle sourd goutte à goutte, s'amuse en ruisseaux furtifs, couche l'herbe des prairies, puis recueillie dans un tronc d'arbre creusé en pirogue, elle tombe, reprend son élan, fait tourner la roue du moulin, s'enfle, bondit en cascade, s'étale dans une nappe transparente, s'écoule mystérieusement, s'enfuit en se cachant, pour reparaître plus loin et jaillir dépouillée, au-dessus d'une vasque de marbre rose. Reliant la montagne et la plaine, elle ressemble à ces jeunes paysannes qui à l'aube vont cueillir les cyclamens et vous les offrent au matin dans les rues d'Évian. De même que la feuille de cyclamen, diversement colorée, se nuance en mauve, s'inspirant de la fleur, l'eau pour ainsi dire a deux visages, suivant qu'elle reflète le ciel ou le lit de mousse sur lequel elle glisse; elle suggère des images de jeunesse, de force gaie, elle est comme le matin et la conscience d'une vie...

*
* *

Évian a débordé le cadre de ses anciennes fortifications et, craquant de toutes parts dans les limites que la peur lui avait imposées, il a

jeté bas sans réserve les vieilles murailles qui le gênaient, et lancé au hasard les maisons neuves à l'assaut de la colline. J'ai regretté souvent qu'elles ne soient pas harmonisées au décor naturel et que les architectes, dans leur empressement à entasser les pierres et à les badigeonner en rose, n'aient pas eu le temps de regarder autour d'eux les modèles que la vieille maison du pays leur proposait discrètement, la maison savoyarde avec ses tuiles recourbées, ses cheminées à jour et sa façade où la galerie de bois fruste, l'escalier extérieur aux lignes massives, au parapet de pierre, l'auvent soutenu par des colonnes, le mur en retour auquel on pourrait donner le nom de brise-bise, apportent un peu d'animation en provoquant les mille jeux de la lumière et de l'ombre. A l'apparente et large simplicité des combinaisons rustiques ils auraient ajouté la part des plantes, les enroulements de la glycine autour des colonnettes, le cri d'orgueil des géraniums le long des fenêtres, la fantaisie des tuiles aux tons assoupis parmi la verdure des prés, l'emploi sincère et rationnel des matériaux que les carrières des environs livrent en abondance, la pierre d'Arvel rose, la pierre de Meillerie bleue et cette pierre livide, verdâtre, qu'on extrait du sol même.

Pour être contestable, l'architecture des maisons et des hôtels qui se sont élevés par la vertu des sources jaillissantes n'en répond pas moins à des exigences nouvelles et tire son caractère de son utilité même. Ne faut-il pas, bon gré mal gré, accepter l'idée que de nos jours tout soit abîmé, et nous émerveiller lorsqu'au hasard des travaux modernes subsiste quelque chose d'une époque où l'on avait le goût d'aimer la terre et de jouir de la beauté. Si l'on reproche aux maîtres à bâtir d'abattre les vieilles murailles, on oublie que pour les édifier il fallut abattre d'autres vieilles murailles. Nos scrupules paraîtraient excessifs aux contemporains de Louis XIV et de Louis XV, qui ne trouvaient pas un mot d'indignation lorsque, pour construire une salle de bal, aménager l'appartement d'une femme, on rasait une partie de Versailles, et qu'on abandonnait le palais du Louvre aux écuries royales.

Les raisons pour lesquelles nous admirons les vieilles pierres diffèrent sensiblement des motifs qui les faisaient admirer jadis. Autrefois, elles faisaient une tache bruyante, et nul ne songeait à s'en émouvoir ; ce sont les siècles qui leur donnèrent, ainsi qu'à Peau d'Ane, cette robe « couleur de temps », cette teinte de

feuilles mortes. Dans cent ans, l'humidité, la chaleur auront communiqué ce charme indéfini d'une « blonde patine » aux maisons qui nous déplaisent aujourd'hui.

Les fenêtres étroites trahissaient la méfiance; durant l'hiver les habitants se blottissaient chez eux pour avoir plus chaud; en toute saison, ils sortaient rarement de l'enceinte fortifiée qui enveloppait Évian, ses châteaux, ses couvents, ses bourgeois, pareille à celle qui entourait le donjon d'Yvoire. N'y aurait-il pas quelque injustice à vouloir que tout fût sacrifié au passé dans une ville qui a mis dans ses armes l'allégresse bleue du lac ? N'est-il pas légitime que désormais les demeures se tournent vers les quatre horizons, que d'immenses panneaux de cristal s'ouvrent sur l'infini, que les halls se parent de toute la la clarté qui cherche à s'y faire jour, et que les hôtels, qu'on déteste, qu'on incrimine, mais où l'on s'entasse, aient précisément le mérite, en la seule saison où nous ayons quelque chance de ressembler aux Athéniens, de projeter le paysage en nous et de nous obliger à sortir et à regarder la nature ?

Déjà au commencement du dix-septième siècle, Monseigneur de Gribaldi, dont on voit la tombe et les armes « d'or au sautoir ancré d'azur »

devant le maître-autel de l'église paroissiale, achetait, par un acte du 19 mars 1621, de Jacqueline de La Rochette, veuve de Gaspard Loys, au prix de trois mille quatre cents florins, « la maison d'Évian appelée des Tours, frontant aux moulins du levant et à la rue publique du couchant », et il écrivait à ce propos : « *Aquianum*, pour l'abondance et la clarté de ses eaux et de ses belles fontaines, est située sur le bord du lac et accompagnée d'un terroir aussi fertile qu'agréable. » Ce prélat italien était sensible aux charmes de la nature, comme saint François de Sales qui vivait dans le même temps que lui et se servait d'images champêtres pour rendre ses paroles plus persuasives.

Aujourd'hui, la mêlée inextricable des constructions modernes et anciennes, la disposition d'Évian qui ne peut s'étendre qu'en grimpant la colline ou en suivant la courbe du rivage, tout contribue à lui donner des aspects parfois bizarres, toujours amusants et imprévus. Il faut monter et descendre des rues étroites et raides ; par une suite d'escaliers rompus, on arrive à des terrasses crevassées portant des groupes de maisons qui ont leur petit jardin de fleurs. Ici une tour déroulant au-dessous de son capuchon une loggia circulaire, ailleurs l'élargissement

d'une grande place, couverte aux jours de marché de parapluies bleus, de tentes rayées, emplie de cris, de clartés, et sur laquelle le clocher lourd, carré, abritant des nids d'hirondelles, promène lentement sa grande ombre. Dans une cour, un escalier Renaissance développe ses balustres élégants; on suit une rue qui dégringole vers le lac, et l'on recueille au passage le battement des roues d'un vapeur qui semble faire palpiter tout le paysage. Et la nuit, alors que la lune complaisante se fait « le cache-sottise des architectes » et que les ombres des toits se font plus profondes, les dorures plus ternes, les cariatides moins précises, il y a encore un contraste amusant entre l'air romantique de la vieille ville en ses dédales obscurs et l'aspect qu'elle offre quand on la regarde dans son ensemble, mettant son cordon de lanternes, allumant les feux rouges et verts de sa parure de soirée...

*
* *

Non loin de la chaire où prêcha François de Sales, se trouve la maison où vécut Mme de Warens. Chacun sait comment, « poussée par quelque chagrin domestique », elle quitta Vevey

pour Évian, puis Évian pour Annecy, où elle devait, sous la direction spirituelle de Michel-Gabriel de Bernex, évêque de Genève, abjurer le protestantisme au couvent de la Visitation, où Rousseau devait l'atteindre, lui parler, la voir pour la première fois, de même que Pétrarque avait vu Laure au seuil d'une église. Ici encore, par une ironie singulière, les deux noms de Jean-Jacques et de François de Sales se rapprochent et sont l'un et l'autre le commentaire le plus subtil de ce paysage qui fut pour les poètes anglais comme un avant-goût de l'Italie, de cette contrée berçante où la langueur et le repos donnent la vie, où dans les échappées se poursuivent les fuites éperdues des rêves et des désirs. Le soleil est amoureux du rivage qui, par moments, surplombant la route, semble une immense et douce baie, dont la ligne incurvée se balance de promontoire en promontoire, et s'en va expirer à Villeneuve et Clarens. Les montagnes s'étagent en écrans bleuâtres, en sommets arrondis, qu'encadrent les replis des gorges boisées ; le lac, entrevu dans le treillis des branches, est pareil à l'œil bleu de Vergognosa, qui regarde entre ses doigts, dans les fresques du Campo Santo de Pise, et la berge aux nuances de chair, étirant

son corps de nymphe, s'avance pour étreindre l'eau verte et bleue. On évoque les rives de la Brenta, ces rives si proches, aux cent trente palais de marbre, bâtis sur le gazon : ce sont des jardins et des labyrinthes, des berceaux de pampres, des retraites profondes où la nature se fait enjôleuse et complice de l'amour. De même ici, les scènes agrestes, les plaisirs champêtres, le charme et la joliesse de tous les petits détails font paraître plus grandioses les larges horizons, où concourent les montagnes de Suisse et de Savoie, dont les redans enferment le lit du lac et du Rhône qui vient s'y jeter. Déjà vous étreint le rêve enchanteur de la Fête vénitienne, comme jadis il avait séduit Watteau, ce Flamand qui chérissait les effets des pays de brume, où le voisinage de l'eau affine et poétise la lumière. Et voici que l'on pressent les rubans argentés du Grand Canal, vaporisés de poudre blonde, et l'image de Zulietta, chaussée de patins noir et or. Alors même que le croissant de la lune devient un *corno* ducal et qu'au ciel apparaît l'étoile de Vénus, marquant l'heure du berger, l'eau ne renonce pas encore à sa fantaisie colorée; tendue de linon rose, elle s'irise de reflets, se couvre de pierreries, comme les ailes des anges de Benozzo Gozzoli, ces ailes

pointues et longues qu'on prendrait pour de grandes voiles carguées...

De jolis villages de pêcheurs qui conservent les noms qu'on retrouve dans les vieilles chroniques, Lugrin, Meillerie, Saint-Gingolph, se sont glissés entre le lac et la montagne. Que des manants se soient noyés à l'endroit où il n'y avait qu'un sentier en corniche, cela n'offre aucun intérêt ; mais que Saint-Preux, exilé par la volonté de Julie, ait choisi les rochers de Meillerie pour contempler de loin la maison de son héroïne et la menacer, par une phraséologie familière aux amoureux, d'y rénover l'antique usage du rocher de Leucade, voilà plus qu'il n'en faut pour faire de ce rivage un rendez-vous d'honnêtes gens. Quelques pages y ont suffi, moins par ce qu'elles contenaient de description généralement exacte que d'aimable fiction, et par là nous mesurons le prestige des héros de romans. Dès lors, Shelley, Byron, Lamartine, George Sand, et tous ceux qui avaient lu *la Nouvelle Héloïse*, subissant malgré eux le charme émouvant des phrases rythmées, poursuivirent aux rochers de Meillerie ses chimériques amours. Mais, les devançant dans cette admiration passionnée, Mme Vigée-Lebrun, survivante attardée du dix-huitième siècle, tâchait,

en écrasant la poudre de ses pastels, de réaliser une image des sites que Bonaparte bouleversait pour ouvrir une route à ses soldats. Elle venait d'Angleterre après avoir traversé Bâle, l'île de Saint-Pierre, où elle s'attristait de voir la maison de Rousseau changée en un mauvais cabaret, la vallée de Lauterbrunnen, et Vevey enfin où elle se mit à chercher obstinément la trace de son auteur préféré. Tantôt appuyée sur les ruines du chalet de Jean-Jacques, tantôt accoudée à la fenêtre du château de Blonay, tantôt observant dans le ciel noir un arc-en-ciel qui se courbe sur Clarens comme le cadre ovale d'un pastel..., toujours elle transpose, selon les moyens particuliers à son art, les spectacles naturels qui ravirent les célèbres amants. J'ignore la destinée des deux cents paysages qu'elle avait peints d'après nature tant en Suisse qu'en Savoie, mais dans ses *Souvenirs* il lui arrive souvent de composer, avec le style mesuré qui lui était familier, une véritable vignette romantique. Obsédée sans doute par une vision intérieure, une nuit elle se fait conduire sur le lac tout écaillé de lune, le vaste silence qui s'étend autour d'elle n'est troublé que par le bruit des rames égrenant une pluie de cristal, quelques nuages argentés poursui-

vent en un ciel de fusain le croissant de Diane, et des flots endormis s'exhalent les rêves nocturnes...

On se plaint communément qu'à percer la route du Simplon et à exploiter les carrières, on éventre la montagne et l'on dissipe peu à peu ces évocations; mais les grandes barques, en déposant les fragments des rochers de Meillerie aux endroits que les hommes ont choisis pour bâtir leur maison, ne vont-elles pas à leur insu confier à ces nouveaux murs un peu de l'âme de Jean-Jacques? Et, si la poudre ne faisait éclater en blocs presque réguliers les belles pierres gris bleuté où semble se cristalliser un reflet d'eau, ces barques elles-mêmes existeraient-elles encore? Solidement amarrées au pied des éboulis, elles croisent leurs antennes en lames de ciseaux, l'éperon du beaupré effile la proue et, disposées parallèlement comme les rames d'une galère, des planches flexibles sont autant de passerelles branlantes entre la terre et le pont. Là-dessus, les hommes vont et viennent, poussant devant eux les brouettes lourdes qu'ils déchargent d'un mouvement bref, avec un bruit de catapulte; ils répartissent leur fardeau de part et d'autre des mâts, et forment sur les bords plats de leurs barques

un bastingage de granit. Bientôt, chargées de nouveau et plongeant leurs carènes noires jusqu'à la ligne de flottaison, marquée par un liséré blanc, elles vont déployer leurs voiles latines dans un froissement d'étoffes claquant à la brise et s'échapper en laissant derrière elles un parfum de goudron, des cris d'adieu, un sillage pareil à une gerbe. Peu à peu, à mesure qu'elles s'éloignent, elles s'attardent, si lentes qu'elles semblent rester immobiles et faire partie du paysage : ce n'est qu'en fixant sur la rive un clocher, un arbre, une tour, qu'on perçoit le déplacement des mâts, qui ne sont pas plus grands qu'une baguette de saule. Les voiles découpées en triangle, couleur de lis ou de safran, simulent l'essor d'une mouette ou d'un papillon d'or, et suivant que le ciel est gris perle ou d'un bleu de faïence persane, on songe aux brumes d'Islande et les montagnes ont de vagues profils d'icebergs, on pense à quelque tartane pleine d'oranges voguant sur la Méditerranée. Cependant que défilent au loin les paysages romanesques, les bateliers invisibles reposent à fond de cale sur les banquettes qui entourent le poêle de cuisine et, surveillant les apprêts du repas, causent de maisons, eux qui n'ont pas d'autre demeure que cette soupente

obscure. De la trappe, il monte une odeur de soupe, des éclats de voix et des rires et, quand la nuit fera de la barque un grand oiseau de proie et du fanal allumé en avant de la proue un œil rouge dans les ténèbres, l'homme à la barre, ébauchant un rêve, entonnera une de ces chansons « qui ont l'air de n'avoir été faites par personne ».

III

Quand on a doublé les grèves et les taillis de Ripaille, une fissure éclatante s'ouvre au milieu des coteaux sombres qui formaient le premier plan et créent, en reculant leurs lignes jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, une perspective fuyante et vaporeuse. Là-bas, un fragment de miroir brisé luit doucement au pied des collines. La Dranse, qui a trouvé une issue, s'étale paisiblement en un estuaire vaste et tranquille, éblouissant de lumière largement épandue. Elle s'enfuit, rapide et presque silencieuse, sur un lit pierreux dont les îlots s'allongent en fuseaux entre deux rives de débris arrachés aux cimes rocheuses, et puis, groupant ses innombrables ruisseaux, elle les enfonce comme un éperon d'or dans l'eau bleue

du Léman. On se demande, l'été, à voir ces ruisselets alanguis, où sont les rivières qui ont pu creuser de pareils lits; mais les ruines de quelques arches abandonnées, envahies par de mauvaises herbes, disent encore la violence de ce torrent indomptable qui successivement a emporté les différents ponts construits par les Gaulois, par les Romains, par les chanoines de Ripaille et par le duc de Savoie.

L'aridité même de ce paysage, qu'encadrent des sites humides, verdoyants, veloutés, et qu'anime à peine le geste lent des tireurs de sable, a l'infinie séduction des bords de l'Arno contemplés à la tombée du jour des collines de Fiesole. Sitôt qu'on remonte le cours de la Dranse, l'estuaire s'étrangle en gorge et d'étendu, d'imprécis qu'il était, il devient étroit, anguleux et comme taillé à coups de hache. Il semble que le lac, pareil à un fjord de Norvège rêvant dans le berceau d'un ravin, se glisse entre les monts à pic, dans une gaine de ciel, de sapins et d'eau cristalline, et les approche à la manière d'une armée qui se coule avec lenteur dans un défilé. On domine le torrent, qui bondit sur un lit de pierres comme un gave des Pyrénées, et remplit la gorge d'un bruit de cascade; on est

dominé par des escarpements, qui affectent tout naturellement la forme d'une citadelle, d'un burg ou d'une forteresse, et la vision de ces falaises crevassées, creusées en grottes, vous remet en mémoire quelque lithographie de Gustave Doré : la lune monte, lourde et triste, dans le ciel orageux ; une bande rougeâtre incendie l'eau qui bouillonne ; le long des haies, des manteaux couleur de muraille se faufilent et, sur la terre, c'est un piétinement de cailloux qui roulent, un cliquetis d'armes, un reflet d'acier, un poignard dont la coquille est si large qu'elle pourrait servir de bouclier, l'éclat d'une armure de gentilhomme, la robe noire et blanche d'un pasteur...

Là-haut, des villages comme Féternes, baptisé par les fées, peuplé de légendes, et plus loin, des châteaux comme Larringe dominent le plateau, surveillent les issues et donnent une physionomie différente au paysage ; c'est comme si l'on passait tout à coup en une contrée asiatique où des murailles sarrasines — îlot de granit au milieu d'un champ de luzerne — dressent dans le couchant leurs profils farouches ; les dentelures de leurs créneaux paraissent plus grandes dans l'air embrasé, tandis que les lointains se dissolvent nonchalamment

dans une ombre phosphorescente et que des faucons héraldiques, aux couleurs de rouille, entre-croisent leur vol.

A la lumière du matin, il n'y a plus qu'un aggloméré de cailloux et de terres d'alluvions, d'une nuance délicate de rose saumon, qui laisse tomber un à un les blocs de ses masses gigantesques dans les eaux d'aigue-marine. Parfois, tout un pan de la montagne écroulée obstrue complètement le fond de la gorge ; l'eau se brise en écume et finit par se creuser une fissure d'émeraude ; la route passe sous un tunnel et, sur l'éboulis, les graines de sapins, apportées par le vent, s'épanouissent en bouquets d'arbres. Puis les pentes deviennent de plus en plus rapides, la route suit une corniche en saillie sur le ravin, des perches et des truites sautent dans la fange des remous ; volant d'une rive à l'autre, la bergeronnette lavandière, en sa robe grise, rejoint son nid, creusé dans la souche d'un peuplier ; les murailles se rapprochent, ruisselantes, perdant l'aplomb ; l'escarpement est si abrupt que l'atmosphère devient glaciale, et l'on découvre maintenant sur l'autre versant les montagnes, qui se développent à mesure qu'elles s'élèvent ; des taillis estompent la pente, au-dessus de la-

quelle les arbres balancent leurs palmes, et communiquent non plus une impression d'horreur, mais l'image gracieuse d'un vallon frais, boisé, souriant ; quand on se penche, c'est comme s'il y avait dans l'air je ne sais quoi de presque chantant, de vagues bruits, des voix étranges, plus semblables à des frôlements de feuilles qu'au grondement d'une rivière. Sur l'autre versant, des villages se tiennent en équilibre, suspendus on ne sait comment, avec leurs clochers en fuseau et leurs champs pareils à la blouse rapiécée d'un paysan. En les regardant, on croit pouvoir jouer avec leurs maisons, comme au temps bénévole de l'enfance, où l'on passait des heures avec une bergerie en bois de Nuremberg, et comme jadis, l'odeur des copeaux vernis s'exhale des jouets défunts et se mêle au parfum de la résine. Ainsi la distance fait illusion sur le caractère véritable de ce pays ; de grandiose, il devient familier. Les croupes qui barrent l'horizon dégringolent en se chevauchant dans une buée mauve ; les sapins et les mélèzes, dont on pourrait faire des mâts de navire, se confondent en une mousse veloutée ; les petits nuages gris de penne, qui naviguent au-dessus de l'abîme, ressemblent à la fumée d'un chalet invisible, les trouées pro-

fondes ne sont que rides à la peau de la montagne, et l'on prendrait le torrent pour une veine de neige.

Près d'un vieux pont en dos d'âne, qui leur fait une génuflexion, les trois Dranses, venues de Bellevaux, d'Abondance et de Saint-Jean-d'Aulps, se réunissent comme les bandelettes d'une mitre, et de là vont porter jusqu'aux grèves de Saint-Disdille le murmure des oraisons de trois monastères. La route que je viens de parcourir, les grands fondateurs d'ordres l'ont parcourue. Arrivés à ce carrefour, ils hésitaient un instant et puis, après une courte prière, ils suivaient le chemin qu'ils avaient choisi. Les uns se dirigèrent vers la Chartreuse de Wallon, au pied du roc d'Enfer ; les autres, vers Saint-Jean-d'Aulps ; d'autres enfin, que je veux accompagner, vers Abondance.

Au sortir d'une gorge resserrée, aride comme une sierra, la vallée se déroule et s'épanouit en prairies et, à chacun de ces élargissements qui ressemblent à des anneaux de verdure, c'est une autre route qui part à travers d'autres montagnes, une ruine qui raconte l'interdiction ou la conquête du passage, un village qui trahit une plus grande facilité de vie, une chapelle enfin qui marque les étapes de la propagande reli-

gieuse. Ici, un reposoir pour la bénédiction des troupeaux ; là, un oratoire qui est l'objet d'un pèlerinage ; ailleurs, en plein champ, n'importe où, une grande croix de bois, barrant le ciel d'un geste tragique, avec l'imprévu et la rudesse d'une prophétie ; à ce tournant brusque du chemin, dans une petite niche creusée à même le roc, s'abrite une madone ayant devant elle la lampe que la dévotion entretenait et rallumait chaque soir, au moment où s'épingle au ciel la première étoile. A deux pas de la Vierge, qui étend la main, près d'un buisson de genêts qui jaillit en gerbes d'or, il faut côtoyer un ravin : la lampe, sinon la madone, devait être utile aux voyageurs...

Je crois que l'âme populaire, en Savoie comme en Italie, a trouvé son langage dans cette dévotion presque humaine, dans ce culte naïf, qui ressemble plus à une prédilection sentimentale qu'à une religion. Un peu partout il y a, derrière une grille de fer, une madone coiffée d'une couronne gothique, vêtue d'une robe bleue à franges d'argent, qui est vraiment, suivant une vieille prière, « la doulce dame du ciel et de la terre, la mère de pitié, la fontaine de tous les biens, la belle et très doulce dame » de cette race rude et résignée. Symbole admi-

rable de la maternité, du mariage mystique, de la féminité, source guérissable de tous les maux, elle reçoit avec la même indulgence les roses blanches des fiancés et les hommages plus graves, elle se laisse entourer d'un jardin en miniature, aux fleurs de cire, aux guirlandes de papier, aux banderoles à devises, et se plaît non loin de la route, attentive aux petites filles qui s'assoient près d'elle dans l'herbe, aux troupeaux qu'elles surveillent en tricotant la laine. De même en Toscane, à la croisée des routes, une Vierge, dans sa niche, veille et, sur les marches du sanctuaire, des jeunes filles tressent avec des pailles de riz ces grands chapeaux de femmes qui semblent faits pour recevoir une couronne de roses.

L'exubérance du sentiment chrétien, dont les légendes sont ici presque toute l'histoire, se traduit par la multiplicité de ces monuments votifs qui perpétuent le souvenir d'un miracle ou d'un drame et sont au milieu des montagnes des rendez-vous de piété et des promesses de sauvegarde. Ils jalonnent la route comme les stations d'un calvaire, dominent les détours du cœur et le conduisent sans effort à la méditation. Nous comptons les relais comme on égrène un chapelet et nous acheminons douce-

ment par les voies de la prière vers les thébaïdes de la solitude. Il semble que les religieux d'autrefois, par une entente merveilleuse du décor et de son influence sur l'âme humaine, aient voulu disposer ainsi les étapes du recueillement. Le choix de la retraite révèle chez eux un merveilleux instinct des beautés naturelles ; ils apportaient à choisir le lieu de leurs méditations le même art qu'à composer les miniatures de leurs antiphonaires ; il y a toujours, dans les paysages où ils se sont arrêtés pour préparer leur mort, un rêve d'enlumineurs.

Le vallon d'Abondance, arcadien comme un vallon d'Ober-Hasli, reste encore une cellule agrandie, et les montagnes qui le murent de tous côtés, en empêchant les regards d'errer sur de vastes horizons, les conduisent naturellement vers le ciel et suffisent à nous communiquer ce que les Pères du désert appelaient des ascensions du cœur. Toute la Savoie ancienne et charmante s'y révèle, avec son éternelle pauvreté, ses maisons qui gravissent en escalier la montagne rocailleuse à laquelle elles sont adossées : sur les toits qui avancent, les habitants ont posé çà et là de grosses pierres qui maintiennent

les tuiles et les empêchent de s'éparpiller l'hiver dans la folie de la neige et du vent. On dirait que des blocs erratiques se sont arrêtés au hasard, au-dessus des maisons et dans le lit des torrents. Au milieu des jardinets où les colorations tendres des chènevières s'avivent des haricots à fleurs rouges, le chalet découpe l'architecture à la fois robuste et fragile de ses murs bas et de ses boiseries brunes, des petites fenêtres avec un pot de réséda éclairent le rez-de-chaussée et, tout autour du premier étage, règne un balcon avec sa balustrade ajourée en fers de lance, en cœurs, en trèfles à quatre feuilles, où le soleil assouplit et pâlit le chanvre déjà blond, fait sécher pêle-mêle les chapelets d'oignons et le linge de la lessive. Le seuil franchi, quand les yeux se sont accoutumés à la demi-obscurité de la chambre commune, on découvre des trésors d'ingénuité, un mélange savoureux de choses anciennes et de camelote de bazar qui va au cœur comme un dialogue émouvant semé de mots de comédie : des pichets de grès, des pots en terre vernissée, des vaisselles se bousculent sur les tablettes garnies de dentelles de papier, une bassine de cuivre rouge brille dans une seille de sapin, un escabeau boite sur le sol battu, des images d'Épinal sont fixées

aux parois et, sur une étagère précieusement découpée, un réveille-matin en nickel, de fabrication allemande, fait résonner dans la pénombre son lourd tic-tac. Au dehors il fait presque froid à cause de l'altitude; assis sur un tronc d'arbre, un homme répare à coups de maillet son traîneau et de petites filles le regardent avec de jolis yeux de curiosité contenue.

Le cloître de l'abbaye s'est blotti entre l'église au clocher fin, nerveux, et les bâtiments conventuels, massifs, aux toits écaillés et brillants. A peine digne de considération pour qui conserve encore dans le regard des reflets de France ou d'Italie, il acquiert aux yeux de ceux qui contemplent, chaque jour de l'année, les formes gigantesques des montagnes, la valeur d'un idéal; j'ai donc éprouvé, au sortir des chemins où le torrent jette en passant une clameur, un ravissement pareil à celui qu'on ressent à voir une fleur ou une source jaillir d'un sol aride. Je déplore qu'on n'ait pas imposé plus tôt à cette oasis de grâce une servitude de beauté : des colonnettes de marbre noir ont disparu, les lobes délicats des arcatures, désormais privées de leur appui, se sont écroulés; sur les

fresques pâles, aux clefs de la voûte, aux chapiteaux d'où s'élancent les nervures, la vie rustique, le vandalisme imbécile, le dédain des belles choses ont souligné leurs stigmates. Mais les arceaux, comme une caravane en marche vers l'éternité, mesurent encore l'espace qui sépare le rêve de la vie réelle ; chaque pilier, groupant autour de lui ses fines colonnettes de marbre noir d'où partent les ogives, marque un arrêt de la pensée; chaque rosace encadre un fragment de la vie monastique; à chaque clef de voûte les douze signes du Zodiaque parcourent la route apparente du soleil. Les hirondelles nichées à l'ombre des portiques volaient affairées du Sagittaire aux Gémeaux; les moines frôlés d'un coup d'aile suivaient leur vol libre et, par-dessus le toit luisant comme le dos argenté d'une truite, ils apercevaient le sommet d'une montagne arrondi en dôme, et peut-être à certains jours leur venait-il des regrets...

Du moins, en manière de consolation, les artisans avaient-ils enfermé dans un petit espace les trésors variés de leur imagination, et le cloître, par leur artifice, était devenu un monde; fouillant dans la pierre, ils en faisaient jaillir ces trèfles à quatre feuilles et ces choux qui sont aussi communs en Savoie que les feuilles

d'acanthe en Grèce, et toutes ces plantes qu'ils semaient autour de leurs chalets, dans ces humbles jardins où il ne fallait pas chercher d'autres fleurs que les vertus de ceux qui les cultivaient. Aux chapiteaux, à la retombée des voûtes, à la naissance frêle des formerets et des doubleaux, partout où le plan ingénieux d'un maître à bâtir leur en laissait le prétexte, ces braves gens, avec un mérite soumis et une inaltérable patience, plantaient un parterre fantaisiste, taillaient dans une matière ingrate et faisaient grimacer et sourire dans le tuf poreux et friable, en mascarons, en culs-de-lampe, les bêtes, les fleurs, les démons et les anges; afin que le repos du monastère fût moins sinistre, ils ajoutaient la joie des couleurs vives au prestige de la lumière et bariolaient de rouge et de jaune les formes sculptées.

Sur les murs, dans les tympans qu'inscrivaient les croisées d'ogive, la vie de la Vierge, racontée en fresques pâles par quelque Bergognone du quinzième siècle, exprimait le rêve des moines en illustrant le livre d'heures dont ils tournaient les pages. Le hasard du nettoyage fait surgir du plâtre ces peintures comme des corps qui seraient cachés par des bandelettes,

et voici qu'une aile, une main alanguie, un visage ovale, un ange se dégagent peu à peu des limbes. Les coloris sont doux, embrumés comme les villages à l'automne ; à leur crépuscule, le temps leur donne une grâce en les voilant, et je les préfère ainsi : le corps a disparu, mais l'âme survit tout entière ! Il y a dans les épisodes je ne sais quelle cordialité familière qui en adoucit le mysticisme moyenâgeux. Il semble que l'artiste se soit longtemps arrêté au village avant d'entrer au couvent et qu'au moment de laisser retomber le marteau il ait jeté un regard sur le vallon. Il associait ainsi aux souvenirs de Lombardie la vision d'une province qui ressemble par tant de côtés à la Bourgogne, et mêlait à la grâce affinée d'une culture italienne certains détails qui font penser à la truculence et à la vigueur des maîtres flamands. Le mariage de la Vierge, la naissance de l'enfant Jésus, la Circoncision, la fuite en Égypte, Jésus parmi les docteurs, ce sont là des thèmes que tous les barbouilleurs du Quattrocento ont essayé de développer ; mais chacun d'eux profite de l'occasion que lui donnait un prince, un évêque, un abbé pour nous dire ce qu'il avait sur le cœur. Il se trouve ainsi que leur œuvre réveille en nous beaucoup de pensées qui n'ont

plus de place dans la vie, et qu'en nous montrant des figures extasiées, ils ont entr'ouvert timidement une petite fenêtre sur la nature. Et n'est-ce pas là ce qui pouvait le mieux séduire un peuple agricole, nullement doué pour se spiritualiser en rêves éthérés ?

Un campanile se détachant sur l'azur, Nazareth avec ses petites maisons aux loggias roses où s'enroule un cep de vigne, une branche de figuier, l'établi de Joseph et l'enfant jouant avec des débris envolés de la varlope que le soleil transformait en copeaux d'or, la vallée de Sichem étroite et sombre avec l'eau suintant des rochers, devinrent pour eux des emblèmes qu'ils reconnurent dans le paysage qui les entourait. Mais ils s'attardèrent avec une sorte de prédilection aux noces de Cana, parce qu'une table bien servie est toujours l'endroit où l'on a chance de confondre la terre et le ciel ; voulant nous montrer la cuisine et la salle du festin, ils n'épargnèrent aucun détail : le superbe rôti empalé dans une broche, le maître queux l'arrosant avec un jus doré, le guichet par où l'on passe les aliments, des pains, des fruits, des serviteurs qui regardent, des femmes en coiffe blanche, la chevelure blonde de quelque Madeleine rappelant les tresses dorées de

Lucrèce Borgia, et tout ce qui faisait parfois ressembler le couvent à une hôtellerie. On voyait aussi la fuite de la sainte Famille en Égypte, où le petit âne docile transportait l'enfant et sa mère, et plus loin, Jésus entrant dans Jérusalem, tandis que sur son passage les peuples agitaient des rameaux. Et le regard allait de Nazareth à Lorette, pour suivre le vol des anges aux longues robes flottantes, qui de leurs épaules soutenaient la maison à loggia où parmi des lis, au déclin du jour, la Vierge avait entendu le premier *Ave Maria*...

Tout au long du cloître, les symboles transparents du Nouveau Testament se trouvèrent réunis comme les quarante figures variées d'expression, dessinées, drapées, que Fra Bartolomeo avait rassemblées au couvent de Saint-Marc dans l'initiale fleurie d'un manuscrit, et la vision flottante, spiritualisée, glissant dans l'ombre des portiques, y répandait une paix infinie, une douceur humaine, à la manière d'une eau limpide qui descend d'une roche abrupte.

De même que les charmilles rythmées de bancs de pierre et de statues profanes conduisaient lentement à un aveu d'amour, de même les allées du cloître s'éclairant d'images pieuses

guidaient la promenade des moines et les ramenaient sans cesse devant la porte qui s'ouvre sur l'église. Ne connaissant pas d'autre issue, ils étaient obligés de s'évader dans le surnaturel. La dernière image qui s'offrait à leurs yeux était encore une image humaine capable de leur inspirer des regrets, « car dans le monde tous les retours sont vers Dieu et dans un couvent tous les retours sont vers le monde ». Sans doute au tympan la Vierge et l'enfant Jésus, encensés par les anges, étaient sculptés suivant un mode hiératique. Mais sur les pieds-droits, deux statues, deux cariatides affinées exprimaient l'idéal svelte d'une époque de force. Elles représentaient l'ancienne et la nouvelle Église, toutes deux couronnées : l'une, baissant un peu la tête, les yeux couverts d'un bandeau, laissait échapper des tablettes; l'autre, au contraire, le front haut, foulant un dragon à ses pieds, tenait de la main droite un calice et de la main gauche un étendard. Le christianisme signifiait ainsi qu'il se séparait de l'ancienne religion, qu'il ne lui empruntait rien et, reniant ses origines, qu'il était né de ses œuvres. En réalité, il n'y avait que les attributs de changés. L'artisan, inhabile aux distinctions de la théologie, exprimait à sa manière que les

religions naissent, se développent et meurent et confondait l'ancienne et la nouvelle Église sous la forme d'une femme jeune. Il leur communiquait la souplesse élégante des corps qui tendent à s'allonger et, les drapant d'une étoffe transparente, en faisait, près des lourdes pentures de fer enroulées en volute sur les vantaux de bois massif, des Biblis attentives à comprimer un désir dans leur sein virginal.

Cette évocation de la vie monastique, que suggère et que révèle ce cloître aux murs peints, aux chapiteaux historiés, se dissipe aussitôt qu'on a franchi le seuil de l'église. Il y avait là autrefois, et il y a encore aujourd'hui un porte-flambeau en fer forgé, un ancien siège abbatial, des reliquaires en bois, une pyxide, une croix, des calices et des objets du quatorzième et du quinzième siècle, que n'aurait pas réprouvés le Poverello d'Assise, et qui cependant devaient suffire à la dignité du culte. L'architecture elle-même, dans certaines de ses parties, a cette sévérité harmonieuse qui nous aide à comprendre les belles époques de la foi. Les proportions du chœur, le déambulatoire qui l'entoure, les arcs-boutants mêmes qui sem-

blent porter à faux sur le toit de l'abside, mais reposent en réalité sur les séparations des chapelles, nous rappellent avec modestie les principes universellement admis par « les maistres à bâtir » du moyen âge. Mais les murs de la nef, odieusement barbouillés à la chaux, les peintures en trompe-l'œil qui veulent simuler des statues, les Jésus roses, les madones bleues, les bannières aux couleurs discordantes, les saints en perruque frisée, pareils à des garçons coiffeurs, témoignent de ce goût italien perverti qui semble être de règle dans la décoration des églises modernes et montre avec évidence que le plus souvent les prêtres ignorent la beauté des vieilles cathédrales et la complicité ingénument efficace de l'art et de la religion.

L'histoire du couvent comme le couvent lui-même renferme des pages d'inégale beauté, et l'on dirait que les pierres et les pensées sont apparentées par un lien mystérieux. Il en est du jardin de l'âme comme du jardin des fleurs : ils ont l'un et l'autre leur minute parfaitement harmonieuse, mesurée; la minute qui la précède est insuffisamment remplie de son objet; la suivante le dépasse. La vie monastique n'échappe

pas à la loi des organismes vivants; elle s'ébauche, s'épanouit et se flétrit; elle a ses apôtres, ses saints triomphants et les complices de sa déchéance. Et c'est précisément dans cette évolution pleine de contrastes que résident le drame et l'intérêt de sa chronique. Quelle distance il y a du sixième au dix-septième siècle, de saint Colomban à ces moines, qui opposaient une telle force d'inertie aux admonitions de François de Sales, qu'il s'écriait enfin, de guerre lasse : « C'est comme si je battais le vent! »

Il me semble bien en effet que saint Colomban, fondateur de Luxeuil, ait été le premier fondateur d'Abondance. Je ne sais pas de destinée plus émouvante que celle de ce moine irlandais qui traverse l'Angleterre, le nord de la France, qui fonde l'abbaye de Luxeuil dans les Vosges, celle d'Abondance en Savoie, puis celle de Bobbio en Italie et qui, persécuté, chassé par Thierry II, roi d'Austrasie, s'en va devant lui, l'étoile au front, de monastère en monastère, sans cesser d'être ébloui de la lumière des abnégations, sans jamais renoncer à son rêve de paix, à une époque où le monde s'organisait dans le tumulte des grandes invasions et surgissait obscurément des ruines de l'empire romain.

Abondance resta délaissée... A la fin du onzième siècle, des chanoines réguliers s'y établirent de nouveau, avec la permission de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais qui, rayonnant sur les vallées d'alentour, semble avoir été au douzième siècle une pépinière d'abbayes et de couvents. Comme leurs frères d'Entremont, de Filly, de Peillonnex, de Sixt et de Ripaille, ils pratiquaient la règle que l'évêque d'Hippone avait imposée à ses clercs et que, pour cette raison, on appelait la règle de saint Augustin. Vêtus d'une chape noire qui, fendue par devant, laissait entrevoir l'aube de laine blanche et l'aumusse couvrant les épaules, la tête couverte d'un capuce, ils devaient ressembler à ces pénitents qui à Florence récitent *a bocca chiusa* les prières des morts ; quand ils s'agenouillaient sur les dalles de l'église et qu'ils allaient et venaient sous les allées du cloître, la laine épaisse se cassait autour d'eux en plis lourds, comme dans les figures de pleurants qui entourent à Dijon le tombeau du duc de Bourgogne. Levés à trois heures du matin, mangeant en commun, couchant dans le même dortoir, ils partageaient leur temps entre la prière, la méditation, la lecture du martyrologe et de la vie des saints, l'étude du chant et de la théologie, les travaux manuels

et le défrichement des terres qui s'étendaient autour de leur église, comme un domaine autour d'un château. Voulant tout donner de leurs heures à la contemplation, ils confiaient au sacristain, à l'économe, au bibliothécaire le soin de leur existence et obéissaient au prieur ou à l'abbé qui les représentait aux synodes diocésains.

La liste de leurs prieurs, de leurs abbés et de leurs abbés commendataires compte des nobles, des cadets de famille comme ce Guillaume de Lugrin, dont l'église conserve encore un calice, de simples roturiers comme ce François du Crest dont la famille fut ensuite anoblie, des personnages princiers comme Jacques-Louis de Savoie, fils d'Amédée IX et de la duchesse Yolande, et — ce nom résonne étrangement dans un décor aussi grave — comme César Borgia, frère de la blonde Lucrèce que Victor Hugo nous dépeint si monstrueuse, que l'Arioste nous représente si chaste, qui prête son visage à sainte Catherine dans les fresques du Pinturicchio au Vatican, cette femme enfin qui écrivait des lettres d'amour si pures et dont Byron possédait quelques cheveux fins comme la soie, brillants comme l'or.

Dans les annales d'un ordre, les pages ini-

tiales sont presque toujours les plus belles; c'est le sort des grandes idées que nous assistions chaque jour à leur mort; leur compréhension exige des lumières rares, et leur apôtre n'a pas de pires ennemis que ses disciples. Il faut donc remonter jusqu'au douzième siècle pour trouver en quelque manière le symbole vivant, agissant, l'essence pure du génie monastique.

Le prieuré d'Abondance, devenant une abbaye et ne pouvant plus accueillir tous les novices qui se présentaient, rayonna et, comme autrefois Saint-Maurice, envoya des colons dans les vallées incultes : les uns, sous la conduite de Gérold, s'en allèrent dans les gorges profondes que la Borne a creusées entre le Grand et le Petit-Bornand, en un lieu sauvage que le comte Amédée de Genève leur avait cédé et qu'ils appelèrent Entremont. Les autres, guidés par le chanoine Ponce de Faucigny, passant d'Abondance à Saint-Jean-d'Aulps par les sentiers abrupts du col de l'Equellaz que suivent aujourd'hui les chasseurs alpins, puis de la Dranse à la vallée du Giffre par le passage fréquenté de Morzine et du col des Gets, remontèrent le torrent jusqu'à sa source et, traversant les bourgs de Taninge, de Sa-

moëns, ils parvinrent enfin jusqu'au désert de Siz ou de Sixt qu'ils se proposaient de mettre en culture, et qu'ils tenaient du frère de Ponce, Aymon Ier, comte de Faucigny.

*
* *

Le sentier du col de l'Equellaz traverse de part en part une longue série d'élévations qui séparent le cours tumultueux des deux Dranses, et descend en pente rapide jusqu'au hameau du Bas-Thé. De là on découvre un grand espace, subitement épanoui au sortir d'une galerie voûtée que les infiltrations ont tapissée de stalactites. La route et la rivière, qui voyageaient de compagnie, se séparent et prennent leurs aises en dessinant l'ovale des prairies. L'horizon s'éloigne en perspectives bleuâtres et, sur la gauche, dominant le pays tout coloré d'un vert sérieux, se dressent les ruines de l'abbaye de Saint-Jean-d'Aulps. De même qu'une voile latine entraînant son ombre triangulaire ramène à elle les regards perdus sur l'immensité, de même la vieille abbaye achève l'ébauche que les soubresauts géologiques ont vainement tâché de parfaire, groupe des lignes fuyantes, désordonnées, précise et

remplit tout le paysage, lui donne une signification morale et suffit à nous procurer cette excitation spirituelle que Stendhal, lassé de la nature, demandait à Tite-Live sur le lac d'Albano. Il faut suivre un sentier à travers un champ doucement incliné, longer un mur de défense, traverser une cour de ferme, passer au-dessous d'une voûte dont la clef s'orne d'un écusson, et l'on arrive au milieu d'un verger, devant ces ruines qui empruntent à leur passé une part de leur séduction. Il ne reste que deux pans de murailles, la façade et un mur de la nef principale, maladroits à enfermer une pensée, à se refermer sur la contemplation. Tout à l'heure le cloître d'Abondance me remettait en mémoire celui de Saint-Wandrille, maintenant je songe à l'abbaye de Jumièges, ouverte à tous les vents et jaillissant des plantes comme un arbre orgueilleux et décapité.

J'ai choisi, pour venir ici, une matinée de juin; la voix d'une faneuse monte dans l'air léger, fraîche comme un cœur de quinze ans, au timbre argentin et grave, laissant planer une résonance semblable à certains angélus égrenés d'un campanile. Une grâce nuptiale et religieuse émane du site et concentre instantanément la vie dans le cercle des murailles qui en-

ferment le clos, le soleil répand sa lumière ivre sur la campagne, un vent chaud se parfume dans les fenaisons, courbe les branches des pommiers, et c'est autour de la vieille abbaye une allégresse de ritournelles s'harmonisant avec la sonnerie limpide de quelque clocher éloigné. Je me mets à errer parmi les débris anciens, recherchant les vestiges de la vie disparue. Sur des pierres éparses et enfouies dans la verdure comme autant de petits mausolées, je retrouve des emblèmes évoquant les vieilles paraboles, je reconstitue le plan de la cathédrale écroulée, avec ses trois nefs, son abside, son transept et, sous les voûtes sonores, j'imagine le déroulement grave du plain-chant, des reflets de verrière posés sur la robe blanche des moines, l'étincellement d'un ostensoir au-dessus des corps prosternés. Comme à Jumièges, il semble que les arbres veuillent remplacer les colonnes; des arcades s'épandent et se balancent de larges feuilles frissonnantes, et le souvenir des existences de jadis découle de ces murs comme les plantes qui s'y épanouissent. J'entre dans la nef par une porte que de récentes brèches ont agrandie; c'est aussitôt un froissement d'herbes, un froufrou d'ailes, car les hirondelles, tout à l'entour des corni-

ches, ont composé une auréole de nids et les gazouillements des oiseaux continuent et reprennent à leur manière les rites et les chœurs des officiants. On pourrait trouver là un bas-relief représentant la rencontre de saint Hubert avec le grand cerf qui portait une croix d'or entre ses bois, et le regard irait naturellement à la source murmurante qui se plaint comme « l'âme altérée soupire après la grâce ! » Les murailles roses s'emplissent de clartés, les colonnettes, fragiles comme des roseaux, supportent la voûte brisée dans son élan ; on dirait d'une lutte de grandeur et d'élégance. Le soleil fait ruisseler ses effluves et met un nimbe d'or à la grande rosace, privée de ses verrières, découpe ses lobes sur un fond de prairies et de firmament déployé, tandis que des pigeons à collerettes brunes, derniers capucins des couvents, viennent se rafraîchir aux bénitiers avant de s'envoler vers une nouvelle gloire.

Chaque fois qu'il subsiste au hasard des profanations quelque ruine, on a coutume d'incriminer les protestants ou les jacobins. Je ne méconnais pas l'œuvre néfaste des impulsifs qui, à chaque époque, ont discrédité par leur violence

les plus belles causes et pris les idées pour des réflexes ; mais, il faut bien le dire, c'est un prêtre, le curé Desportes, qui a brisé, disloqué le magnifique vaisseau de l'église cistercienne. Son mauvais goût, son éducation insuffisante ont anéanti en un jour ce que la sombre démence des passions politiques et religieuses avait laissé intact. Je voudrais connaître les causes cachées de cette mutilation, qui fut commise au temps où l'on n'était pas encore convaincu de la beauté de l'art gothique. Il est infiniment curieux que ce soit aussi l'époque où la Savoie, qui avait quitté l'Italie pour la France, venait de quitter à regret la France pour l'Italie, où le *buon governo*, qui avait conscience de son impopularité, cherchait à faire excuser le sans-gêne de ses jolis douaniers et édifiait pêle-mêle, pour amuser et distraire l'opinion publique, des routes, des ponts suspendus, des sanctuaires dans le goût de la Restauration. Il faut lire dans les *Mélanges historiques* de l'abbé Gonthier comment, à la suite d'un incendie qui avait embrasé l'église, mais ne l'avait pas essentiellement touchée, le curé Desportes et les syndics du village résolurent de la démolir et d'en exploiter les matériaux, comment les voûtes

s'écroulèrent sous les coups d'une mine et comment enfin, avant de mettre le feu aux poudres, les protagonistes de cette comédie bourgeoise entonnèrent un joyeux *Te Deum* pour appeler la bénédiction du ciel sur un si noble dessein.

Les Orientaux racontent qu'après la mort, l'âme ne s'envole qu'à regret et voltige quelques heures encore autour du défunt. Il n'est pas bien sûr que Guérin, le saint vénéré dans cette vallée et le deuxième abbé du monastère dont nous voyons aujourd'hui les ruines, ait vu se lever, dans le désert qu'il avait élu, la cathédrale de ses rêves, et la tradition veut qu'il soit mort avant d'avoir réalisé complètement sa grande pensée. J'aime à croire cependant que, si une âme voltige encore autour des murs qui retournent dans la poussière, c'est vraiment l'âme de Guérin qui, suivant la parole de saint Bernard, « s'élève du désert comme une vapeur d'aromates, de myrrhe, d'encens et de parfums de toutes sortes ».

Une ancienne inscription, composée par Nicolas de Liége, résume sa vie dans le style qui convient aux épitaphes :

Pont à Mousson natus,
Patre clarus, matre beatus.

La mélancolie de ce gentilhomme lorrain, qui avait ouvert ses yeux aux paysages riants de la Moselle, et précocement désabusé par les mots : « Malheur aux riches ! » quitta ses parents, ses amis, sa fortune pour écarter l'effet de cette malédiction, révèle un état d'esprit semblable à celui qui inspire tant d'autres fondateurs d'ordres. Il y a, dans cette retraite volontaire, des motifs humains de nous émouvoir, et je ne puis songer à un monastère sans le considérer comme un rempart de la tristesse humaine. Mon souvenir rapproche, sans distinguer entre eux, ces parents de la déception, Benoît de Nursie dans sa grotte de Subiaco, Ignace de Loyola dans sa caverne de Manrèse, saint Bernard à Clairvaux et la belle Rosamonde qui vint se repentir et trouver un tombeau en l'abbaye de Godstow, sur les bords de la Tamise.

Guérin se réfugia dans la solitude de Molesmes, où le noble Robert de Champagne, pratiquant la règle de saint Benoît, partageait son temps entre la prière et le défrichement des terres. Il y donna de tels exemples d'austérité, que Robert le choisit, avec deux ou trois compagnons, pour aller fonder une colonie en Savoie, sur les limites des diocèses de Sion et

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

de Genève. « Ils prirent congé de leur abbé, raconte une vieille chronique, passèrent oultre le lac de Lausanne et tendirent contre les haultes montagnes tant qu'ils vinrent en un lieu appelé les Arpes, lequel leur sembla moult dévotieux, et là ils se mirent à faire deux petits abitacles d'ermitage, au plus près d'un ruisseau courant, et firent l'un des abitacles pour adorer et l'autre pour leur estre demeure [1]. »

Vivant disséminés sous des abris de branches, ils partageaient leur temps entre la prière et la culture des champs. Chacun d'eux, tout au long du jour, éprouvait le besoin d'avoir, au milieu des occupations de Marthe, les heures que se réservait Marie : prosternés à terre, ils touchaient à l'idéal de Marie ; labourant et bêchant les prés, ils se rapprochaient de celui de Marthe. Ainsi se répandait dans les Alpes le bienfait pacifique des monastères ; les moines, libérés de craintes puériles, de superstitions grossières, découvraient pour les hommes de nouvelles vallées et, frayant de nouvelles routes, leur apportaient un peu plus de bien-être. Nous avons oublié leurs aventures, dont on méconnaît le mérite parce qu'on n'en connaît plus

1. Cela se passait à la fin du onzième siècle, aux environs de l'année 1090, un peu avant la croisade de Pierre l'Ermite.

les dangers, pour ne nous rappeler que la corruption et le fanatisme de ceux qui en ont compromis la mémoire.

Peu à peu, la cella des Alpes se transforma en monastère, reçut des donations du comte Humbert de Savoie, s'affranchit de la maison de Molesmes où la discipline se relâchait, s'affilia, sous la direction de l'abbé Guérin, à l'ordre de Cîteaux où saint Bernard venait de restaurer la règle sévère que saint Benoît avait établie au mont Cassin. Alors les moines quittèrent la robe brune pour la robe blanche et les chalets où ils vivaient dispersés pour une maison commune. Ainsi des bâtiments conventuels témoignent presque toujours d'une réforme et signifient qu'en les construisant les moines ont voulu se préserver de la dissipation et se mieux éloigner du monde.

Sur les instances du clergé, du peuple de Sion et du pape Innocent II, Guérin fut obligé de renoncer à son bâton d'abbé pour la crosse d'évêque. Chaque année, cependant, il avait coutume de passer quelques semaines au milieu de son ancienne solitude ; il aimait à retrouver sa cellule et la quittait chaque fois à regret pour revenir à Sion. On raconte qu'en l'année 1158, sur le point de partir et se trouvant

malade, il ne voulut point différer son voyage ; parvenu un peu au-dessus du hameau du Bas-Thé, qui est environ à une demi-heure de l'abbaye, il arrêta sa mule pour jeter un dernier regard sur le vallon de Saint-Jean-d'Aulps. J'imagine qu'alors, avant de mourir, il dut répéter les adieux du moine Alcuin à sa cellule : « Douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours ! Je ne verrai plus ni les bois qui t'entourent de leurs rameaux entre-choqués et de leur verdure fleurie, ni tes prés d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lis se mêle à la rose, je n'entendrai plus ces oiseaux qui chantaient matines comme nous... »

L'attachement que ces religieux manifestent pour le cloître où ils ont vécu et la tristesse qui les prend lorsqu'ils l'abandonnent pour une raison supérieure, marquent assez qu'ils ne sont pas tout à fait détachés du monde et que leurs renoncements ne sont jamais complets. Guérin, évêque de Sion, revenait sans cesse à l'abbaye de Saint-Jean-d'Aulps qu'il avait fondée, retrouvant avec félicité la cellule où, pendant cinquante ans, la marche du temps n'avait eu pour lui d'autre mesure que le retour des solennités religieuses. Ponce de Faucigny vou-

lut expirer à l'abbaye de Sixt, dont il avait dû s'éloigner pour diriger l'abbaye d'Abondance.

*
* *

Pareil à saint Bernard qui avait frappé à la porte de Cîteaux où Robert de Champagne, fatigué de l'hostilité que lui témoignaient à Molesmes quelques moines paresseux, était venu pour abriter ses méditations, Ponce de Faucigny, qui traversa plusieurs fois le vallon de Saint-Jean-d'Aulps, saisi d'un émoi religieux en apercevant l'édifice claustral, dut s'y arrêter et solliciter les conseils de Guérin, ami de saint Bernard. Ces hommes, que réunissaient la même conception et la même répugnance à l'endroit des querelles scolastiques et des choses temporelles, comprirent en peu de mots qu'ils parlaient le même langage et poursuivaient le même idéal aristocratique de force active, de courage et de charité. Ils se donnaient rendez-vous au milieu des Alpes, sur la route qui conduit les pèlerins à Rome ; ils se sentaient unis par l'amitié, ce sentiment où il entre du sacrifice et non pas de la haine, qui dans son essence est supérieur à l'amour et qui est déjà le pur amour. Chacune de leurs rencontres

était pour eux comme une fenêtre ouverte sur le monde, chacun de leurs départs un nouveau renoncement. Ainsi, tout les éloignait de leur but ; les pays qu'ils traversaient, déployaient pour les retenir toutes leurs séductions. Thomas de Celano rapporte que François d'Assise et ses compagnons, revenant de Rome où ils avaient obtenu du pape la consécration solennelle de leurs projets, se reposèrent une quinzaine de jours dans une vallée montueuse qu'arrosaient les eaux rapides, gris verdâtre, de la Nera et, ajoute-t-il, le lieu était si beau, qu'ils faillirent abandonner leurs plans de vie. Ponce de Faucigny, se rendant à Sixt et passant par le vallon de Morzine, a connu les mêmes hésitations...

La route n'a qu'à suivre le ravin que le torrent a creusé, elle tourne en faisant des coudes, et passe sous un pont couvert de planches disjointes. Dans un pli du terrain un petit aqueduc fait de troncs creux, soutenu par des pieux croisés, dérive l'eau en rigoles miroitantes. Un mulet tire un traîneau chargé d'ardoises. A l'assaut des montagnes encapuchonnées de nuages zinzolins, les forêts conduisent leurs bataillons serrés de mélèzes et de sapins en uniforme bleu et vert. Les grands arbres se dres-

sent inflexibles, et dans les profondeurs du sous-bois leurs troncs dorés ressemblent à des mâts de galère ; quelques-uns sont marqués d'une croix et ils continuent, ignorants de leur destinée, à étendre leurs effilés de soie verte, qui se poudrent de diamants au saut des cascades. L'odeur de la résine se mêle au parfum des fleurs, on marche sur un tapis feutré et craquant d'aiguilles de pins, tandis que l'eau dégringole en nappes majestueuses dont les degrés sont inégaux comme les escaliers dans les jardins, que sur la mousse les sources ridées en petites vagues deviennent calmes et chantantes et créent, au milieu de l'épouvante, des intervalles d'une ineffable douceur. Bientôt, enveloppé par une brume légère qui monte de ces rives, je songe à une contrée d'Écosse, et toute la poésie du nord s'éveille dans mes souvenirs. Pour peu que vous ayez senti un souffle plus chaud, ou plus frais, l'imagination vous transporte d'un pays à l'autre, le brouillard découvre avec la légèreté des Elfes des perspectives de vallées sans fond et, de même que l'illusion est souvent l'image anticipée d'un bonheur qui recule, de même les nuées naviguent et s'évanouissent en une clairière où les bardes d'Ossian auraient pu exhaler leurs plaintes. Le

lac de Montriond, où l'eau s'est creusé un lit ayant la forme d'une coupe rustique, reflète la sauvage physionomie du décor montagneux, et mon esprit, réunissant les poèmes des « lakistes », retrouve ici les nuages de leurs rêves.

Et puis les lacets de la route, en s'élevant peu à peu, font en sorte que la hauteur des montagnes environnantes diminue et qu'elles deviennent de petites collines, et que la combe d'où l'on croyait ne plus pouvoir sortir s'est soulevée comme la carapace d'une tortue. Une lumière fauve révèle de nouveaux espaces illimités et fait au passage qui réunit le Faucigny et le Chablais comme un halo d'or. Au sommet du col s'étale le village des Gets où, dit-on, vinrent se réfugier les Juifs de Florence, accusés durant une peste d'avoir empoisonné les puits. Une arrière-petite-fille de Ponce, Béatrice de Faucigny, leur donna ce territoire à la condition qu'ils accepteraient le baptême, et ils y fondèrent ce village des Gets qui a gardé leur nom à la manière des dialectes patois. A l'une des maisons, une clef dorée se balance au-dessus de la boutique d'un serrurier : on croirait voir la clef de saint Guérin qui renferme, à Saint-Jean-d'Aulps, les fibules de son

aumusse et qui a le don de guérir le bétail malade qu'elle touche.

Voici maintenant la nouvelle vallée où serpente le Giffre. Près du bourg de Taninges, où autrefois un jacquemart, pour sonner les heures, frappait à tour de bras sur la panse d'une cloche, à l'endroit même où s'élevait la villa princière de sa mère Agnès, Béatrice, qui avait perdu son mari, le dauphin du Viennois, et le seul fils qu'il lui avait donné, vint fonder une chartreusine pour quarante moniales. Le sentiment qui la dirigeait était bien le même que celui qui devait incliner Mme de Chantal à fonder la Visitation, après la mort de ce mari « qu'elle aimait avec des tendresses extraordinaires... se donnant toute à Dieu quand il était à l'armée ou à la cour, se donnant toute à lui quand il retournait auprès d'elle ». Il est bien naturel que cette chartreuse de Mélan qui tirait son origine de la tristesse humaine ait subi, plus tard, l'influence de Mme Guyon, cette autre désabusée. Celle-ci avait été nourrie — et l'on peut dire dès le berceau — dans le mysticisme, puisque, à l'âge de deux ans et demi, sa mère indifférente l'avait confiée aux Ursulines. Ballottée de cou-

vent en couvent, des Ursulines aux Bénédictines et aux Dominicaines, elle ne sortit de ces retraites que pour être mariée, dans sa seizième année, à un homme de vingt ans plus âgé qu'elle. Plus déçue dans le mariage qu'elle ne l'avait été dans son enfance, elle se consola comme elle le put, se raccrochant à un idéal, si petit fût-il, elle devint une inspirée, et les livres qui parlèrent à son cœur furent des livres d'où le cœur n'était pas exclu. A la lecture de l'*Imitation* et de la *Vie dévote*, elle acquit le sens des symboles, elle y mit une familiarité si grande, que son amour de Dieu, son *pur amour*, est un dérivatif à sa peine et le grand consolateur de son âme meurtrie.

Il n'est pas surprenant que les femmes aient été ravies de voir les sévérités de l'Évangile adoucies par l'onction d'un sentiment plus tendre : pour forcer leur conviction, il s'agissait de séduire leur cœur. Ce fut l'erreur de Bossuet de ne pas comprendre, comme Pascal, que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas toujours ». Ce fut le triomphe de François de Sales et de Fénelon, qui se ressemblent par le style et par l'aménité fleurie de la parole, de comprendre que cette religion amoureuse fut toujours celle des femmes, et d'ache-

miner la sensibilité de Jeanne de Chantal et de Mme Guyon vers la sensiblerie de Jean-Jacques Rousseau.

Aujourd'hui, il ne reste rien de la grande Béatrice et des dauphins du Viennois, qui trouvèrent là leur sépulture, rien de Mme Guyon qui avait vécu plusieurs années en Savoie et dont le quiétisme, encouragé par le Père Lacombe, barnabite de Thonon, avait troublé la quiétude de tous les couvents de femmes et bouleversé le cœur des chartreusines de Mélan, comme il devait émouvoir le cœur romanesque des jeunes filles de Saint-Cyr. Il ne reste rien non plus de dom Innocent Le Masson, le sévère général des Chartreux, qui avait consacré tous ses efforts à lutter contre la tendresse excessive de cette religion, qui ressemble par tant de côtés à celle de François de Sales, mais dépasse la mesure. L'abbaye de Mélan, aujourd'hui abandonnée, tapie au milieu des prés, ressemble à une métairie dont les toits ont l'air de couver les murs qui les supportent.

Ailleurs, la religion a des accents de triomphe ; ici, elle se fait plus humble et s'adapte mieux aux thèmes de la sentimentalité rustique. Henri IV demandait à François de Sales d'abandonner la Savoie pour un diocèse plus digne

de son mérite apostolique. « Sire, répondit-il, je suis marié, j'ai épousé une pauvre femme, je ne puis la quitter pour une riche. » Jamais les édifices religieux n'évoquent, même avec mélancolie, la période des luxes fous et des raffinements exquis. Le portail de Mieussy, élégant comme un portail persan avec ses pinacles délicats, ses statuettes et ses bénitiers, semble un paradoxe. Les clochers, qui profilent un peu partout leurs flèches ornées de boules et de renflements et qui prêtent aux villages de Savoie un air d'Islam tout à fait amusant, paraissent indépendants des églises et comme d'une autre époque. Un peu plus hautes, un peu plus larges que les autres maisons, les églises, aux attaches puissantes, symbolisent la prière qui se propose un but limité et, dans ce pays des longs hivers, elles semblent faites pour abriter et non pour consoler. L'auvent lui-même, qui se penche au-dessus de la porte, ressemble à la hotte de ces vastes cheminées qui réunissent autour de l'âtre, sous leur manteau, les membres d'une même famille.

Cette comparaison parut sans doute exprimer avec tant de bonheur le symbole de la communauté chrétienne, que les artisans rustiques la répétèrent un peu partout, à Morillon, à Sixt,

à Samoëns. Mais c'est à Samoëns surtout que l'église semble attirer les habitants et les grouper dans son étreinte : les rues y aboutissent, l'existence y afflue de toutes parts. Je n'entends pas qu'*aujourd'hui* la paroisse se confonde avec la commune — cela est affaire d'opportunité et dépend des intérêts plus que des convictions, — mais que le parfum du vieux temps se blottit encore à l'ombre du clocher et qu'en évoquant cette petite place on assigne un rendez-vous aux âmes du village.

Les choses que l'on voit ici, on les voit partout ailleurs : le tilleul plusieurs fois centenaire est un peu plus vieux, un peu plus large que les autres arbres qu'on voit dans chaque village, et comme eux nous rappelle simplement qu'autrefois, pour commémorer une franchise, un bienfait, une gloire, on plantait un arbre tandis qu'aujourd'hui on élève une statue. D'un côté l'église, de l'autre les boutiques et les auberges à galerie de bois, au milieu la halle et la fontaine, sans avoir en elles-mêmes une vertu capable de forcer notre admiration, participent les unes et les autres à une impression de beauté calme, et l'on pense à ces chœurs populaires où les voix, prises séparément, n'ont pas une qualité de son très pure, mais con-

courent à une harmonie grave et majestueuse.

L'abandon et le silence leur assurent, en cette matinée de juin, une puissance de séduction mélancolique. L'eau tombe dans la vasque de pierre; une vieille femme, assise sur un banc, suit d'un œil atone l'ascension du soleil. Un chariot traîné par un couple de bœufs contourne l'abside de l'église et gagne doucement la ferme, en balançant sa charge moelleuse et en frôlant le feuillage des platanes. La récolte est si abondante, qu'elle s'accroche aux branches des arbres, aux pignons des maisons, abandonnant à chacun d'eux une part de la moisson, éparpillant sur la route quelques brindilles embaumées que les oiseaux recueillent comme nous le faisons en passant dans le sentier d'un champ. Là-haut, dans l'herbe grise qui distille une odeur saine, une jeune fille est couchée. A côté d'elle, son chapeau de paille à bords plats, à ruban noir, le panier aux provisions, la gourde, la faucille, le râteau et la fourche s'érigent naturellement en un trophée champêtre. Les bœufs, attelés au même joug garni d'un frontail en peau de mouton, la tête recouverte d'une résille de ficelle qui les garantit des taons et des mouches, ont un air doux, grave, résigné, tout à fait sculptural. De temps à autre,

ils lèvent lentement leurs mufles lustrés et regardent de leurs grands yeux sombres le bouvier qui se retourne vers eux et les touche de sa baguette longue, avec un geste de magicien.

Ainsi les êtres vivants créent à chaque instant de la beauté, sans le savoir, parce qu'ils se meuvent et font les gestes que réclament leur nature et le décor où ils existent. Chaque fois qu'ils « forcent leur talent », ils atteignent au ridicule et à la laideur. Voilà pourquoi le jardin alpestre de Samoëns, où l'on a rassemblé à grands frais la flore de tous les pays du monde, est grotesque. Le Buet n'est plus qu'à quelques pas du Fushi-Yama, et en quelques enjambées on va du Salève au Gaourisankar. Une profusion d'étiquettes indique, avec les points cardinaux, les régions de notre planète, et les fleurs affublées de noms latins ont oublié leurs jolis noms de reines et de bergères, de courtisanes et de vierges, d'anges et de démons. Des rochers en carton rivalisent avec la pyramide de Tanneverge, et une rivière en miniature, qui se laisse tomber avec une négligence calculée de gradin en gradin, ressemble à la cascade du Rouget comme deux gouttes d'eau. Mais ce jardin alpestre s'étage aux flancs

d'une colline, et ce n'est qu'en gravissant cette colline et en s'arrêtant près d'une petite chapelle, qui est là comme un *ex-voto* minutieux et naïf, que l'on découvre le large pli du vallon, dominé de tous côtés par les montagnes ; en contre-bas, s'entassent les maisons, pareilles à de grosses bornes de pierre carrées, et l'on a peine à démêler à travers leurs toitures métalliques le ruban de la route qui, tendue d'un horizon à l'autre, paraît et disparaît au gré de la campagne gris rose et vert tendre...

Une carriole attelée d'un vigoureux cheval bai m'emporte à présent vers l'abbaye de Sixt, et je suis tout à la joie de goûter enfin sans aucune disparate la grâce d'un pays où le chemin de fer n'a pas encore pénétré. Les fermes plates, blotties dans les buissons, les points noirs mobiles, chacun des motifs qui tout à l'heure n'avaient pas plus de valeur dans l'ensemble du tableau qu'un morceau de laine dans un tapis, reprennent les uns et les autres leur vie singulière, et se complètent, en se diversifiant, de menus détails. Le cocher, peu bavard, m'indique du bout de son fouet les montagnes, les cascades, en quelques mots

leur nom, leur hauteur, et quand le chiffre est considérable, il arrête sur moi son regard bleu de montagnard pour juger de l'effet produit : la beauté, pour lui, réside dans la violence des formes. En effet, les montagnes se resserrent, la vallée devient un couloir où il y a tout juste place pour le chemin, la rivière dont nous remontons le cours, quelques chalets et d'étroites bandes de pâturages. Sur la lisière d'un bois qui dégringole jusqu'à nous, des vaches sont dispersées dans les hauts herbages : les unes ruminent étendues, les autres debout paissent tranquillement ou, guidées par l'habitude, elles viennent à l'abreuvoir que remplit une fontaine, et lorsqu'elles avancent leur mufle altéré dans l'auge de pierre, l'eau diminue sous leurs aspirations.

A un détour du chemin, la vallée s'élargit de nouveau, et le village de Sixt déploie ses grisailles au milieu du velours vert. Son nom tinte clairement dans la paix immobile de ce lieu, sonnant la dernière des heures canoniales, et il est à lui seul un rappel d'oraison. Il ne reste rien des constructions primitives de l'abbaye, qui subirent sans doute, au temps de la Réforme calviniste et des soldats bernois, le sort de beaucoup d'autres édifices ; rien ne

rappelle Ponce de Faucigny, qu'un tombeau moderne, la châsse en bois doré qui contient ses reliques, le sceau en cire qu'il avait adopté et qui représente la Madone assise, couronnée et filant sa quenouille. Les bâtisses que l'on voit, comme la plupart des bâtiments religieux qu'on retrouve en Savoie, remontent à cette époque de renouvellement qui suivit les guerres de religion, et dont on peut dire, en reprenant les mots de Raoul Glaber, qu'alors le monde se couvrit d'une blanche robe d'églises. Aujourd'hui le couvent n'est plus qu'une hôtellerie, les cellules des chambres meublées, le réfectoire une salle à manger, et je crains que ce pays de prêtres ne devienne un pays d'aubergistes. Mais le souvenir de saint François de Sales, qui vint ici à plusieurs reprises, vole encore sur la petite place du village, dans l'ombre du tilleul qui donne aux avettes le suc de ses fleurs. Je n'ai aucune peine, dans cette solitude pleine d'échos, à évoquer des gestes et des paroles qui seraient compris aujourd'hui, et je retrouve dans la familiarité des êtres et des choses le mélange savoureux d'énergie morale et de candeur presque précieuse qui est le fond de la *Vie dévote*.

Je me suis assis sur un vieux mur qui en-

toure le cimetière, et sous mes pieds un filet d'eau brille à travers les menthes bleues. Le petit vent frisquet, qui fait frissonner le jardin et trembler la haie, promène dans l'air, sans les confondre, les aromes des tiges d'absinthe qu'il a froissées, l'odeur amère du sapin scié et de l'écume d'eau. Le soleil effervescent tisse à travers les couronnes d'immortelles et de perles un grand filet d'argent; au milieu des tombes, un prêtre, en soutane noire, tête nue, manches retroussées, consolide un vieux lutrin à coups de marteau et renouvelle pour moi, sans s'en douter, une image d'évangélique pauvreté qui aurait plu sans doute à Ponce de Faucigny.

Je voudrais à présent retrouver l'image du désert qui se présenta pour la première fois à ses regards. Je m'éloigne à travers un pays boisé, où l'on rêve chasse à courre, meute aux abois. Adossé au clocher fragile d'une chapelle, un toit de tuiles, supporté par une charpente visible, recouvre sans les toucher les alvéoles des abeilles comme un couvercle posé sur des rangées de boîtes. Soudain, avec l'impétuosité d'un fleuve qui déborderait, cette vallée si étroite s'élargit comme un golfe de verdure entre des rives de montagnes. Au lieu

de heurter et de contrecarrer des formes convulsives, ces montagnes s'ordonnent avec une incomparable noblesse, et déploient en amphithéâtre leurs gradins de forêts, de pâturages, de rochers et de glaces. Imaginez une muraille couleur d'ardoise et de basalte, si haute que son pied disparaît dans les fleurs tandis que les neiges recouvrent la cime, si vertigineuse et si lisse qu'on distingue à peine les trous et les lézardes et qu'on n'envisage pas la possibilité de forcer son mystère. Elle s'arc-boute à gauche et à droite contre deux pyramides qui semblent l'infléchir et commander sa courbe, et dont les masses sombres, en l'encadrant avec vigueur, l'amplifient, l'élargissent à l'infini et l'éloignent jusqu'à l'étrange. Sur le flanc de cette masse uniformément grise, où les nuages errants traînent des voiles sombres, le névé, qui brille là-haut en bossages d'argent, ruisselle en cascades, et ces cascades tombent, hésitantes, cabrées sous le fouet du vent, en chantant une chanson si lointaine, qu'on ne sait si les bois murmurent ou si l'eau rebondit mollement. On rêve d'un théâtre gigantesque où l'on jouerait *Prométhée enchaîné*, à la bouche tordue d'un masque tragique emplissant la vaste conque des rythmes d'Eschyle. Mais l'on

n'entend que les effusions des ruisseaux cristallins sous l'épaisseur des taillis; là-bas, d'un chalet invisible s'élève une fumée, cette fumée subtile qu'un proverbe japonais déclare être l'image des mille petits bonheurs, et parmi les pierres si calmes et si indifférentes, la prairie est semblable à une clairière où des cheiks en voyage auraient étendu leurs tapis de prière aux nuances fanées.

IV

J'ai vu à Ferney la charmille où Voltaire avait coutume de se promener chaque jour. C'est comme un long portique végétal, sous lequel des rayons de soleil glissent et répandent un semis de taches vert et or, un cloître de verdure que mesurent des bancs de pierre et des échappées sur le ciel. Chaque banc marque un arrêt de la pensée, et chacune de ces ouvertures, où le paysage lointain, limité dans une étroite lucarne, semble plus beau et fait pousser comme jadis des : Ah ! Ah ! de surprise, chaque fenêtre ménagée dans la frondaison vous apprend où vous devez rêver et vous attendrir. En contrebas, une campagne semée de villages, de maisons, de cultures, se prolonge en pente adoucie jusqu'au bord du Léman, puis rebondit et s'élève

par degrés jusqu'au large plateau qui est en quelque sorte le parvis des Alpes. Au deuxième plan, les Voirons, le Môle, le Salève, rangés comme les personnages d'une ronde et vêtus de ce velours saphir étoilé qui semble emprisonner des reflets d'eau, encadrent le Mont-Blanc, couleur de satin gris perle, ombré d'azur et, en lui faisant une vigoureuse opposition, le reculent davantage dans le rêve.

Celui que Chateaubriand appelait « l'Homme aux Trompettes » et pour qui cette demeure était un abri, non un ermitage, resta certainement indifférent à ce spectacle. Mais, dans le voisinage, à Genthod, à Bessinges, et partout où se répétait ce tableau ordonné, des hommes songeaient à cette nature à la fois précise et lointaine, à cette architecture robuste et fragile, à cette vaste tenture déroulée sous leurs yeux, où se mêlaient les tons riches et les couleurs évanescentes. Elle versait dans l'âme de Jean-Jacques enfant les semences subtiles du poème rustique des Charmettes. Elle suggérait à des peintres, à des graveurs genevois, à de la Rive, à cette école de paysagistes, issue de Hubert Robert, cette merveilleuse série de tableaux et d'estampes coloriées, où les premiers plans variés de bouquets d'arbres sont

verts et riants à la manière des maîtres hollandais, où le Mont-Blanc germe, à l'heure du coucher du soleil, comme un amandier rose dans une entaille boisée. Enfin cette contemplation familière d'un but mystérieux se transformait chez M. de Saussure en désir de connaissance, elle le conduisait, par les voies de la rêverie et de la science, à tenter avec Jacques Balmat une aventure héroïque et à fouler aux pieds avec une sorte de colère cette cime inconnue qui, émergeant des nuages, semblait sortir de la tête du bel archange coupable, au milieu d'un tourbillon de fumée.

*
* *

Il fallait, pour y parvenir, remonter le cours de l'Arve, cette rivière impétueuse qui, échappée des glaciers, se creuse en bouillonnant un étroit défilé, puis, sortie des portes de Cluses, s'étale avec magnificence en réunissant les rives d'une même province dans le mirage de ses eaux couleur de plomb, et court les verser au Rhône, à quelque distance de Genève, comme un montagnard qui n'ose pas entrer dans une ville.

J'aimerais que ce disciple de Rousseau, préférant aux grandes routes les sentiers où l'on

voyage à pied, eût choisi pour la première étape de son itinéraire le vieux château d'Étrembières, placé en sentinelle sur un promontoire du Salève, au carrefour des vallées de la Savoie qui se rallient à la flèche de Saint-Pierre. On y monte par une pente assez rapide et, dès les premiers pas, on découvre un paysage immense qui, par ses échappées, laisse un libre cours aux pensées vagabondes et en même temps les accroche par de petits détails précis, et l'on arrive à une chapelle entourée d'un cimetière. Sur le toit qui jadis devait abriter la sacristie, une cheminée est remplie de fleurs des champs : la terre et les graines y sont venues d'elles-mêmes et ont poussé avec la même grâce heureuse que dans une jardinière. A l'ombre du clocher, un saule abrite quelques tombes groupées sous sa chevelure. Ailleurs, une touffe de chèvrefeuille, pendue sur le bord du mur très bas, agite sa cascade verdoyante et parfumée ; le cimetière est un petit jardin, les ravenelles y mettent leur chanson mélancolique, tandis que des passe-roses, enrubannées comme la longue canne d'un pèlerin, marquent en un tertre gazonné la fin d'une étape. Le vent parfumé se roule à travers la prairie et glisse sur les jardins des tombes aux bordures de buis, appor-

tant aux morts le souvenir qui veille encore dans les demeures de la vallée ; et de là vient qu'en ce cimetière de village, la séparation apparaît plus douce et moins absolue. Dans la plaine, des peupliers se groupent par endroits, une buée blanche, une haie de coudriers indique une rivière, et toute cette campagne s'avance et se recule en rythmes harmonieux, estompant au loin ses limites grises, au fond desquelles un pont met son arche de pierre blonde. L'Arve coule, rapide, active, faisant tourner des moulins, animant des tanneries, des fabriques dissimulées heureusement par quelque magnifique végétation ; par-dessus un îlot d'arbres, un épi de terre vernissée révèle la présence d'une gentilhommière, les toits d'un village se pressent autour d'un clocher qui semble réunir les maisons sous les ailes débordantes de ses auvents, et la rivière couleur de plomb ressemble à un ruban dont les sinuosités brillent çà et là en brusques miroitements.

Quelques pas encore, et le château se détache sur un fond de taillis. Au seizième siècle, c'était en quelque sorte le poste avancé du duc de Savoie, une sorte de gîte pour soldats embusqués, et il menaçait si fort les Genevois, qu'ils s'en emparèrent en 1589. Il a subi le sort

rural réservé aux demeures qui ne correspondent plus à la vie d'aujourd'hui. Ses trois tours, percées de fenêtres étroites, maintenant des colombiers dont les toits écaillés de tuiles brunes ont revêtu la bure et la mousse, s'harmonisent avec les madriers et les portes, la porte cintrée, noire de suie par endroits, et les terres labourées que sillonnent les charrues et les bœufs. Là-bas, l'Arve bouillonne sous les arches de ses ponts, dont les arêtes essaient de briser son courant ; mais à distance tout se nivelle, et même le flot turbulent, fougueux, prend un aspect paisible et doux, comme si rien ne pouvait le faire sortir de ce calme, calme trompeur, apparent comme celui de ces châteaux qui portent tant de souvenirs de guerre. Aujourd'hui, tout repose entre les collines, tout se voit de haut, de loin...

On voudrait souvent s'accouder ici, tant la sérénité des choses y est berçante, et l'on comprend que Wagner, avide de sensations nouvelles, ait choisi Mornex, non loin d'Étrembières, pour continuer, en son petit pavillon des Glycines, l'ébauche de la *Tétralogie*. Déçu par la politique, accablé par des préoccupations

de toute sorte, par les reproches de sa première femme Minna Planer, qui ne comprenait pas son génie, il traînait de ville en ville les années de son long exil, une sentimentalité incertaine et l'orgueil de son isolement. Il était venu à Genève, puis à Mornex, sur les conseils du médecin, pour trouver en ce village, bâti à mi-hauteur du Salève, l'apaisement nécessaire aux travaux qui le sollicitaient et qui le hantaient en quelque manière. Il occupait, avec son chien Fips, un petit pavillon dépendant d'une pension de famille et séparé d'elle par un jardin. Il avait devant lui, en même temps qu'une partie du paysage mollement étendu que l'on découvre du château d'Étrembières, comme l'autre portant du décor, et par delà une vallée coupée de rivières, de coteaux, la ronde infinie des Alpes autour du Mont-Blanc. Il embrassait ainsi d'un même regard les deux principes qui se combattent dans la plupart de ses poèmes, et la nature, lui révélant à la fois la grâce païenne d'une contrée qui participe de l'Italie et la sévérité d'un site montagneux, exposait à ses yeux le duel tragique de la joie de vivre et du renoncement chrétien, de l'idéal chaste, allemand et de l'idéal grec, voluptueux, les enchantements efféminés de la grotte de Vénus et les déroulements aus-

tères des replis de la Wartburg. Les lettres qu'il écrivait alors à Minna le montrent préoccupé surtout de lui-même et, suivant l'expression allemande, projetant sa lumière en avant. Une seule fois j'ai surpris dans ces lignes une minute d'émotion, et détaché la fleur du sentiment qui fait excuser parfois la rudesse germanique : « J'ai fait, dit-il, une grande promenade avec Fips sur le Salève; j'ai cueilli pour toi ces gentianes, tu les compareras avec celles du Seelisberg et tu me diras quelles sont les plus belles. » Mais c'est là une exception ; pour lui, l'attrait du jeune amour s'est fané; comme Wotan, il le dédaigne pour édifier son palais et consolider sa puissance. Il regarde la nature pour y reconnaître sa vision intérieure. Les bruits s'amplifient et les spectacles se métamorphosent : un cor de chasse dans le lointain, c'est Siegmund traversant les bois à la manière des loups; les vents courent sur la vallée comme une chevauchée de Walkyries. Partout se manifeste en symboles merveilleux l'âme antique de l'impérissable univers. Les courbures de l'Arve s'étalent en spirales et leurs sinuosités se transforment en grands boucliers d'argent, oubliés depuis longtemps par un chevalier de la Table-Ronde. La cime

d'une montagne embrasée par le couchant devient le tertre moussu, abrité par les branches d'un sapin, où Brunehilde attend, protégée par un buisson de flammes, le libérateur qui doit la réveiller ; le soleil à son déclin allume, sur le Mont-Blanc, le bûcher de pourpre et d'or où Wotan résigné attend son crépuscule ; tout à l'heure, quand la troupe sombre de Niebelungen, pareille à un tourbillon de nuages noirs, aura pris d'assaut le Walhall et que les dieux se seront évanouis dans l'éternelle nuit, Wagner, écoutant monter jusqu'à lui le murmure de l'eau, le bruissement des sources sous les frênes et le chuchotement des flots qui courent, entendra la plainte mélancolique des Ondines spoliées ; mais demain, quand le soleil, avec une libéralité de jeune dieu répandra les sequins à poignées sur les rivières et les glaciers, Siegfried, brandissant dans la clarté du matin l'épée qu'il s'est forgée lui-même, rendra aux divinités des eaux l'or qui leur fut ravi jadis.

Ici encore, comme aux Allinges, comme à toutes les étapes de mon voyage sentimental à travers la Savoie, je me laisse aller à cette sorte de séduction qu'exerce sur notre esprit la recon-

naissance des paysages où a vécu un artiste que l'on aime, et qui fait d'une promenade, comme d'une lecture, une conversation avec les honnêtes gens du temps passé. Je n'ai pu m'empêcher, par une transition toute naturelle, de chercher dans les échappées majestueuses de cette contrée ce qui avait pu inspirer au musicien les combinaisons du poème, de l'orchestre et de la voix humaine, et de parcourir en tous sens la courbe de son regard, abaissé de la terrasse des Glycines jusqu'à l'horizon barré de récifs. Une fois de plus j'ai choisi l'automne, ce crépuscule de l'année, pour favoriser en moi l'éclosion des souvenirs. La nature alanguie s'accorde par toutes sortes de notes subtiles, de motifs légèrement rappelés, avec le rêve qu'éveille en nous notre mémoire. On dirait qu'alors seulement elle se montre digne de prolonger notre être intérieur en revêtant cette couleur de bure, qui est déjà un manteau de renoncement ; il s'en exhale une buée qui se mêle aux vapeurs du ciel et ressemble à l'encens qui longtemps après l'office forme un dais bleuâtre dans les voûtes d'une église. Des labours il monte une odeur de terre remuée, et des clochers s'envole à travers l'espace liquide un carillon si lointain, que les sonorités fragiles se confon-

dent avec les brumes laiteuses et tous les autres émois de nos sensations.

De l'un à l'autre versant de cette vallée s'étend un sous-bois léger de taillis roux parsemé de bouquets de sapins noirs où passent des reflets bleu sombre, piqué de pointements rocheux, jalonné de ruines semblables de loin à d'autres rochers. Les maisons rares, les hameaux clairsemés et l'étendue même du pays, qui a la forme d'une conque évasée et que pour cette raison on découvre de chaque point, tout contribue à nous donner une impression de solitude et prédispose à écouter les légendes où se cristallise l'écho du passé merveilleux. On dirait d'une Bretagne plus gaie et plus riante ; au milieu d'un taillis se dresse un vieux dolmen ou plutôt, car je manque de la compétence nécessaire pour parler d'un aussi grave sujet, une pierre moussue étendue horizontalement sur d'autres pierres, et offrant à nos yeux, au gré de notre imagination, l'image d'un autel, d'un abri ou d'une fantaisie barbare. Et, tout autour de ces vieilles pierres, qui n'ont pas d'autre mérite que de remonter, comme toutes les pierres, à la plus haute antiquité, se diversifie à l'infini le désordre charmant de cette plaine qu'on appelle la « Plaine aux Rocailles »

et qui se couvre au printemps d'une floraison d'étoiles jaunes.

La cueillette de ces jonquilles était le grand événement de notre jeunesse studieuse. Quand les fêtes de Pâques tombaient assez tard et que le retour des cloches coïncidait avec l'apparition des premières fleurs, nous allions en bandes jusqu'au vieux dolmen, dont la vue évoquait en notre esprit l'image d'un druide à robe blanche abattant le gui de sa faucille d'argent. Indifférents à la majesté du lieu, jeunes gens et jeunes filles s'éparpillaient comme des moineaux dans une clairière ; dans leur impatience à se composer plus vite une gerbe, ils arrachaient et piétinaient les fleurs, les réunissaient en bouquets, en couronnes, en cerceaux et parfois, en coupant les tiges, faisaient par un artifice ingénu des œufs de Pâques. Chargés de notre moisson et nous donnant la main, nous dansions en chantant sur un air de sarabande :

Jeunes fillettes,
Profitez du temps,
La violette
Se cueille au printemps,

et il semblait, à nous voir tourner ainsi, que les fleurs elles-mêmes fussent animées et

qu'un ballet de tulipes jaunes évoluât dans la plaine.

Comme les bonnes gens du pays, nous disions de préférence, en parlant du dolmen : « la Pierre aux Fées ». C'était la même chose exprimée d'une manière moins scolastique, et le nom à lui seul suffisait à résumer ce que l'âme humaine contenait alors de possibilités poétiques, et il évoquait l'époque lointaine où les divinités champêtres étendaient leur domination sur la terre avant que l'homme les en eût chassées. Pour avoir été négligées, méconnues, les fées qui ont habité cette plaine, enfermées dans un buisson, une biche, un oiseau bleu, se sont endormies pour plus de cent ans, et les paroles magiques qui pourraient les réveiller ont été oubliées avec les ballades qu'on ne chante plus, les formules qui conjuraient le sort, les contes éclos dans les rouets, les moulins, toutes les choses qui s'en vont, se taisent et disparaissent, et cependant faisaient partie du trésor que chaque province renferme avec les fleurs de son herbier. Elles avaient besoin, pour exercer leur influence bienveillante ou maléfique, qu'on parlât d'elles, de leur œuvre ; elles ne vécurent qu'autant qu'on les tenait en honneur et qu'on vénérait leur existence sub-

tile. On les voyait toutes, ainsi que les ondines, les oréades et les zéphyrs, et les génies familiers des eaux, des airs et des forêts, promenant sur les campagnes leur blanc cortège de formes vaporeuses aux jours relativement proches où la reine Berthe filait, où les rois épousaient des bergères. A l'heure indécise qui marque les adieux du jour et de la nuit, quand la précision des contours s'atténue et que les choses n'ayant plus d'âge ni de temps confondent leur histoire avec leur légende, la fumée s'élève des villages en colonnes bleues, onduleuses comme des fumées de sacrifice, la vapeur tisse une gaze sur les chesnaies, sur les vignes de pourpre, sur les saules argentés, et les vallées se peuplent de bruits vagues, incertains, d'ombres et d'enchantements. C'est l'heure qu'ont choisie les « chastes buveuses de rosée » pour danser leurs rondes au carrefour des chemins, c'est l'heure où quelque rustre, surprenant au bain une jeune fille des champs, ne peut être que Perceval en extase devant Grisélidis. La magie du ciel prête à toutes ces aimables personnes des propriétés contraires aux lois naturelles : la fée Mélusine, plongeant dans l'eau qu'illumine au couchant un dernier reflet rose, se change en cyprin doré ; l'enchanteur Merlin, avec son bon-

net pointu, se déguise en clocher, et la sage Viviane elle-même, dans le corps d'un rossignol, accordant sa chanson avec le bruissement des feuillages, laisse tomber du haut des arbres des arpèges et des roulades.

Si toutes ces choses vous font sourire, mettez que je les aie lues en un livre dont les signets étaient des brins d'herbe, retrouvé par hasard dans une vieille armoire et que personne ne lisait plus ou ne savait plus lire. Aussi, je me complais à penser que ces fées apparaissaient plus volontiers au milieu des hommes qui vivaient lentement, dans une vallée prédisposée au surnaturel, et gardaient une sentimentalité assez fine pour ne pas brusquer leur évocation et ne pas rire aux éclats avant même qu'elles n'aient jailli du sol, comme les sources. Chacun sait qu'elles venaient aux baptêmes et, départissant les qualités et les défauts, prodiguant aux uns les talismans, aux autres les malédictions, ressemblaient à ces vieilles demoiselles de province qui, n'ayant jamais eu d'enfants, prédisent aux enfants des autres un brillant avenir ou d'épouvantables calamités.

On s'explique qu'en un pays où elles étaient

si nombreuses, il y ait eu beaucoup de châteaux et de vieux murs élégants. On les voit généralement de haut et de loin, mais de près ils semblent se dissimuler derrière des bouquets de verdure, amoureux de solitude et craignant avec raison les contacts familiers. Comme toutes les maisons qu'on bâtissait autrefois, ils ont des manières à eux de surgir brusquement. Les arbres qui les précèdent leur prêtent une physionomie fantastique et légendaire. Il semble, quand on les découvre, qu'on les ait déjà vus quelque part, dans la marge d'un conte, peut-être. Il en est de plus humbles, plus proches de nos fermes : ainsi de cette maladière qui apparaît au tournant d'un chemin, dans le petit village de Mouxy, en face d'un vieux tilleul qui est mort debout et qui, lui aussi, comme tous les vestiges d'autrefois, voudrait encore servir à quelque chose; l'ordre des Templiers, plus tard des Hospitaliers de Jérusalem, y soignait ces maladies mystérieuses que les Croisés avaient ramenées de la Terre Sainte et dont ils mouraient par centaines.

Il en est de plus fiers qui échappent à leur déchéance par le lent suicide de la ruine. A ceux-là, qui sont très anciens et qui ne peuvent que se consumer, les choses qui se renouvellent sans

cesse communiquent une langueur indéfinie. La tour de Boringe, empanachée d'arbres, la tour de Bellecombe surtout qui garde, en un tertre recouvert d'herbes et de fleurs des champs, les défilés de l'Arve couleur d'aigue-marine entre les forêts de sapins noirs, ne reçoivent plus guère que la visite de quelques rêveurs attardés. Le velours vert des mousses y devient plus beau et ne se râpe jamais ; une chouette, enfermée entre leurs pierres comme une princesse captive, exhale à temps égaux, au milieu du silence, une petite note modulée sur un ton de plainte, un chouchement mélancolique et suranné, une respiration sonore plutôt qu'un véritable chant.

Il en est enfin qui font penser aux déclarations d'amour plutôt qu'aux déclarations de guerre et qui enferment dans la double prison des murs, des prés et des bois l'isolement volontaire d'une vie sentimentale. A la croisée de deux chemins, on lit sur une pyramide en pierre noire cette inscription brève : *Sta, viator.* Arrête, voyageur. Pourquoi ? Pour saluer une tombe ou demander l'hospitalité ? Sur la droite, une allée en pente douce, qui mène à la rivière, traverse une cour de ferme dont les bâtiments encadrent le petit château du Vivier. C'est une

maison carrée plus haute que large, aux fenêtres à meneaux, au toit surmonté d'épis de faîtage, flanquée d'une seule tour ronde, dans laquelle un escalier en vis déroule son arabesque de lumière. C'est une demeure paisible et douce, élégante et robuste : son calme n'a rien de monotone et sa mélancolie n'a rien de la tristesse. Elle vit à l'écart, elle est aimée, elle se suffit. Ajoutez, pour animer ou masquer la nudité des murs, des retombées de vigne vierge, une coulée de chèvrefeuille, sur le seuil une chatte blanche qui se chauffe au soleil, au-dessus de la porte un écusson avec cette inscription taillée en lettres gothiques : *Una sollicitudo uni erit, — aimer une seule fois, un seul être* — et l'on rêve indéfiniment devant ce blason, dont le champ est empli d'un tendre aveu.

*
* *

Dans ce décor vague, ondoyant, fabuleux, où les habitants sont rares, il ne saurait surgir qu'une ville cocasse, imprévue, cahotée, une ville du bon vieux temps, fantaisiste, mais groupée autour d'une église, d'un château, d'une idée. La Roche est précisément cette ville. Le coteau sur lequel elle est bâtie s'avance en pro-

montoire et domine, avec la province du Faucigny, une vallée de lumière. Du torrent qui court dans le ravin jusqu'à la tour qui le surplombe, les maisons s'étagent, escaladant la colline, agrémentées de balcons, d'échauguettes en bois vermoulu, et c'est un ruissellement de feuillages qui s'agitent à l'air, de guenilles qui sèchent sous les auvents. La brise les fait claquer en oriflammes frangées, déchirées, et les petits jardins qui grimpent à l'assaut complètent l'aspect coloré de ces masures bancales qui semblent se retenir, se pencher sur la pointe des pieds pour se tourner vers les horizons. Les dernières sont des tanneries qui trempent au courant d'écume leurs peaux de veau, de bœuf et les peaux plus tendres des chevrettes, ou étendent au soleil les cuirs fauves, qui bariolent cette ville et en font une cité méridionale aux plans superposés, vigoureux. Et puis le sol regagne les maisons qui se pressent, comme les oiseaux l'hiver, pour se tenir chaud. Ce ne sont que jardins qui ont la grandeur d'une tombe, bouquets d'ormes, de tilleuls, élevant leurs vertes frondaisons pour interrompre la ligne des toits en pente recouverts de tuiles brunes. Les caisses de fleurs, les minuscules potagers se rangent en gradins,

si bien que les fondations sont enfouies dans un épanouissement d'herbages, de salvias rouges et de chrysanthèmes blancs, et que chaque demeure contribue à l'embellissement d'un grand autel imaginaire, dont les jardins sont les degrés. D'un parapet moussu, la vigne vierge retombe en lourds baldaquins, et par-dessus c'est une superposition de masures à moitié écroulées, aux toits rouges affaissés ; chacune a son balcon branlant ; des planches ferment une fenêtre ; un étage rentre, tandis que l'autre se fait ventru ; dans l'entre-croisement d'un rideau se balance une jardinière pareille à une lampe d'autel ; une poutre laisse pendre sa corde ; une bicoque se penche en un regard curieux, tandis qu'en retrait un petit hôtel s'efface avec discrétion ; derrière une courette, la glycine grimpe avec sa double floraison de grappes mauves, et c'est deux fois l'été en ces vieux murs. Partout les escarpements semblent si abrupts, qu'il vous paraît que rien n'y puisse tenir ; le coteau est penché comme les toits ; tout monte, s'accroche et s'enlève avec le clocher qui ressemble au carocha de quelque fantastique nécromancien.

Ainsi La Roche est la ville la plus amusante qui soit, les rues s'en vont de-ci de-là, avec la même fantaisie que la course d'un insecte en un jardin potager ; ses petites venelles sont entourées de fleurs, les pavés entourés d'herbe forment autant de parterres. On y croise des enfants déguenillés, de vieilles femmes en bonnet plissé à petits tuyaux, ajusté aux tempes, qui recouvrent leur coiffure d'un chapeau de paille crème dont la passe est garnie de rubans noirs : avec le petit bonnet noir et le chapeau, elles rappellent tout ensemble l'hiver et l'été, et semblent aussi vieilles que les maisons devant lesquelles elles passent. Un chemin en pente rapide, coudée, dévale de l'autre côté du ravin, au-dessous d'un sapin qui déploie son ombrelle au milieu des taillis et suffit à donner à l'ensemble du paysage un air toscan, passe devant une maison qui avance son toit de bergerie, enjambe l'eau claire sur un pont en dos d'âne, remonte avec lenteur, brisé par des barrages de cailloux, s'oublie et se perd en faisant l'école buissonnière. Quand vous regardez devant vous, presque toujours vous apercevez en signe de ralliement l'ancien rendez-vous de chasse des comtes de Genève, qui, devenu un château fort, permit[1] à Béa-

1. En 1179.

trice de Faucigny de soutenir un siège et qui ne conserve aujourd'hui que le superbe écroulement de la tour et des remparts, sur des blocs à pic s'étalant au pied du manoir comme des chiens de garde défenseurs de la vieille cité. C'est là qu'entre les murs des courtines et les petits jardins, la haute et svelte silhouette du clocher se dessine, et non loin du château, du collège, des couvents, la flèche s'enlève, dominant les maisons comme elle dominait jadis les esprits et les cœurs dans un même idéal de pensée.

A quelques pas se dresse le donjon du Saix avec ses fondations crispées dans le roc. Une masse carrée, flanquée d'une habitation robuste, des caves et des souterrains creusés dans la pierre dure, une plate-forme éblouissante de clarté, une cour plantée d'arbres, voilà le séjour que choisirent, vers 1626, trois Bernardines réformées, venues de l'abbaye de Sainte-Catherine où elles ne pouvaient se résigner à la nonchalance de leurs sœurs. François de Sales, qui savait qu'ici « l'air est bon, le voisinage fertile et le peuple extrêmement enclin à la dévotion », leur désigna ce nouvel asile, grâce au bienveillant appui de Noble Saultier de la Balme, pour élever au ciel — tout

proche — le parfum de leurs prières et de leur encens. Et bientôt elles furent dans toute la contrée en telle odeur de sainteté, que les novices affluèrent et qu'elles durent bâtir un nouveau couvent dans le faubourg Saint-Bernard, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le collège. Le 30 juillet 1670, à neuf heures du matin, elles quittèrent le château du Saix, devenu pour elles trop étroit, et se rendirent en procession solennelle, à travers la ville qu'elles ne connaissaient pas, à leur nouvelle demeure.

De toutes parts on se pressait, les rumeurs de la foule étaient coupées d'attentes silencieuses. Enfin les cloches s'ébranlèrent et les frémissements sonores effleurèrent tous les fronts. La porte s'ouvrit à deux battants et, sur le seuil, entre les spirales bleues des encensoirs, Mgr d'Arenthon d'Alex, évêque d'Annecy, parut dans une dalmatique brodée d'or. Derrière lui venaient le chapitre, les trente-six religieuses à la robe noire, au bandeau blanc, et puis le conseil de ville, la noblesse, les confréries marchant à pas comptés, et enfin le peuple se bousculant un peu, pour mieux voir, dans un brouhaha, un piétinement continu. Le cortège entra dans l'église des Capucins, près de la tour de Béatrice, et puis dans l'église de la

Collégiale, où Monseigneur donna la bénédiction. Les murailles disparaissaient sous la richesse des offrandes, les femmes avaient tendu aux balcons leur courtepointes nuptiales et d'une porte à l'autre jeté des guirlandes. Dans les rues, c'était une ondulation immense, comme du vent sur les blés. La procession marchait, mesurant ses pas sur le rythme des violes, et les chants religieux s'élevaient naturellement et se déployaient avec l'ampleur d'un psaume grégorien. Une croix de cristal et d'or s'abaissait par instants sous une arche de verdure, et par échappées on voyait la campagne étendue sous une gaze blonde. Enfin, les trente-six religieuses à robe noire, au bandeau blanc gravirent une à une les marches de leur chapelle, les portes se refermèrent et ce fut dans les rues une débandade silencieuse...

*
* *

Ici la religion se fait moins sombre, les couvents ne remontent pas au delà des dernières années du seizième siècle, et l'on dirait qu'un peu de l'élégance contemporaine, de la lumière des larges horizons a jeté des éclaircies sur la vie monastique. Mais à l'autre extrémité de la

vallée, le long de la route que suivaient autrefois les diligences et qui menait de Genève à Chamonix en passant par Bonneville, Cluses, Sallanches et Saint-Gervais, les églises, les prieurés et les ruines, étranglés entre la rivière et les montagnes, et repliés sur eux-mêmes, expriment la sévérité plus énergique d'une époque plus ancienne. Et d'abord les linéaments du tableau sont moins heurtés, les coteaux sur le flanc desquels on cheminait tout à l'heure et qui forment maintenant les derniers plans s'ordonnent suivant un rythme presque simple, d'une grandeur monotone et d'un effet comparable, toutes proportions gardées, à celui que produit sur nous la terrasse de Saint-Germain. Le paysage atteint à l'ampleur triste d'un vaste parc abandonné, tracé et planté au temps de Louis XIV. Il convient de le regarder aux heures du crépuscule, alors que le ciel se charge de lueurs ou de nuées tragiques et semble extraire de la nature toute sa puissance de mélancolie. La vallée est pareille à un vaste diptyque dont un volet exprimerait la joie délicate des légendes et d'une religion mondaine, et l'autre volet les épouvantes d'une religion qui menace.

J'ai revu le village de Contamine par un ciel

couleur de cendre sous lequel couvait un brasier. Une atmosphère lourde pesait sur la campagne comme à l'approche d'un orage. Les nuages en marche vers l'orient prenaient l'apparence, avec leurs formes et leurs colorations, d'animaux de l'Apocalypse. L'église surgissait en son crépi blanc au milieu du cimetière, les cyprès allongeaient leurs ombres violettes en formes de larmes, près d'une tombe la pie en demi-deuil fermait son éventail, et le Christ dressé au milieu des buissons comme la croix d'argent de quelque drap mortuaire semblait grandir et jeter une lumière surnaturelle. De quelque côté que mes yeux fussent tournés, il me revenait en mémoire de vieilles chroniques, où la légende ajoutait sa grâce au tragique de l'histoire. Les ruines de Faucigny, posées sur un amas de rochers comme des pierres grisâtres, prenaient à la faveur du couchant un air de domination plus hautaine et rappelaient le temps éloigné où Aymon Ier, comte de Faucigny, possédait les châtellenies de Crédo près Cornier, de Bonne, de Bonneville, de Cluses, de Châtillon-sur-Cluses, de Montjoie, de Flumet, de Beaufort, d'Hermance et de Versoix, c'est-à-dire les clochers qui regardent le Giffre et la rivière d'Arve. En arrière, sur les

hauteurs, le village de Peillonnex conserve, en son prieuré du dixième siècle, la dalle funéraire de Jean de Marcossay. Ici même, dans le jardin abandonné qui entoure le monastère fondé en 1083 sous le pontificat de Grégoire VII par Guy de Faucigny, évêque de Genève, ravagé par les Bernois au temps de la Réforme et puis cédé en 1624 à l'ordre des Barnabites, je pourrais retrouver sous le gazon, parmi les bosquets et les arbres, la pierre tumulaire sous laquelle repose quelque princesse de cette famille de Faucigny où les aînés sont des guerriers, les cadets des évêques et des fondateurs d'ordres, où les femmes brodent des oriflammes pour les lances et des bannières pour les pèlerinages, épousent d'autres guerriers ou se retirent dans un cloître.

Plus loin, au delà des murailles qui entourent le clos des tombes et le verger des moines, au delà du coteau couvert de vignobles dont le vin était si fameux qu'on l'appelait *le vin de la burette*, s'élève le donjon du château de Villy où François de Sales, au cours d'un de ces pèlerinages qu'il faisait fréquemment au tombeau de Ponce de Faucigny, reçut l'hospitalité de sa cousine Mme de Charmoisy. Maintenant que le soir tombe, que je suis accoudé à la ter-

rasse qui s'étend devant le château, et tout à la joie de reconnaître ici et là, jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, les plus petits hameaux de ce pays qui m'est familier, je ne puis m'empêcher de songer qu'en un soir semblable, accoudés à la même place, Monsieur de Genève et la Philothée de la *Vie dévote* ont poursuivi leur rêve de sentimentalité spirituelle, écouté comme à cette heure monter l'angélus, et posé un nom de village sur chacune de ces cloches, un souvenir sur chacun de ces villages.

Du haut des clochers, où elles sont emprisonnées dans leur cage de bois, elles s'évadent et retentissent dans l'air léger, et leurs voix qui descendent sur les forêts, disparaissent dans les creux et renaissent au tournant des sentiers, couronnant les campagnes d'une guirlande sonore. Tout à l'heure elles attendaient que le bras du sonneur, se suspendant à la corde, fît sortir de leur ventre de bronze des vibrations triomphales. L'une montrait l'image de quelque saint en relief, une autre avait ses bords ébréchés, une autre était couverte d'arabesques, il y avait les clochettes des trépassés semées de larmes, il y avait aussi la cloche de Thiez sur laquelle l'*Ave Maria*, gravé autour de la date 1473, rappelait l'arrivée de

l'ange annonciateur au milieu des lis, il y avait enfin la petite cloche de Contamine sur laquelle on voyait le Christ en croix, saint Antoine et au-dessous, dans une couronne de feuillages, le nom des fondeurs et ce quatrain naïf :

Contamine, tu me fais
Naître de tes dons,
Je ne peux t'offrir
Que des carillons.

Maintenant, selon le souffle du vent, je les reconnais à leurs notes métalliques, à la rudesse imprévue de leurs accents, à leurs tintements grêles. Tantôt elles ont un frémissement prolongé, tantôt il semble qu'elles jettent des notes distinctes, se reliant par un murmure d'harmonie cristalline ; une autre fois, leur timbre de sonnailles les fait ressembler à leurs aïeules, ces cloches que Paulin, évêque de Nole, avait imaginées pour les églises de Campanie ; mais toujours elles s'appellent, se répondent, se mêlent, s'unissent en un chœur grave et lointain, si bien que l'angélus, avec ses vibrations joyeuses ou mélancoliques, transforme le ciel en une harpe immense, et que la campagne se tait pour se mieux abandonner au sonore enchantement.

On croirait, à les écouter, que le vieux temps, c'était tout cela, les cloches, les fées, les diligences et les chansons, et quand j'entends le roulement d'un char, il me semble que je vais revoir au tournant de la route ces énormes berlines à robe jaune, à capuchon noir, que les postillons enlevaient avec leur attelage de six chevaux, au claquement des fouets, au bruit des grelots. Elles existaient encore il y a une vingtaine d'années et je les ai prises moi-même pour aller au collège de Bonneville, où je faisais mes études. Elles couraient sur la route allongée en rubans de queue, passaient au bas de la colline de Monthoux, traversaient la Menoge sur un vieux pont dont les arches grises transpercent la brume, gravissaient une côte, reprenaient leur élan, relayaient à Nangy devant l'hôtel de l'Écu de Genève, une petite auberge aux portes voûtées, dépassaient Contamine et enfin, bruyantes, animées de rires et de discussions, débouchaient à Bonneville, devant les arcades de la place silencieuse.

Elles étaient le seul émoi de cette petite ville de province et bien avant leur arrivée, les habitants, qui n'attendaient personne, semblaient en attendre quelque chose. Et vraiment elles avaient l'air d'arches de Noé, car il en sor-

tait toujours du monde, des gens du pays surtout, des collégiens, des paysannes qui se tendaient l'une à l'autre des corbeilles et des hottes, des maquignons avec leur gourdin clouté de cuivre et noué d'une lanière. Mais là-haut, au sommet de la diligence, il restait encore des voyageurs indifférents à cette ville qui portait le nom d'une femme, celui de Bonne de Bourbon, mère du comte Rouge, au vieux château qui sert de prison, à cette place ombragée d'arbres, à ses portiques semblables aux portiques des villes italiennes, qui abritent de la pluie et du soleil, sont le prétexte des rendez-vous de tous genres et concentrent le mouvement et la vie près des auberges ou des boutiques.

C'est à ces voyageurs blasés et impatients d'émotions plus fortes qu'une vieille femme tendait, au bout d'une longue perche, des paniers de fruits et de gâteaux, et la sébille où les gros sous sonnaient en tombant. Personne ne savait mieux que cette vieille Fanny les chansons si naïves que l'on chantait la nuit sous la fenêtre de la fiancée, les chansons traditionnelles qui sous une forme particulière à chaque contrée traduisent des sentiments permanents et l'éternel thème amoureux.

Comment ne pas redire un mot sur ces airs qu'elle fredonnait en dodelinant de la tête et en fermant à demi ses yeux fatigués, ces airs devenus surannés, mais qui avaient ravi les muses du dix-huitième siècle, semblaient se souvenir des cœurs qu'ils avaient touchés, des ennuis qu'ils avaient consolés, et venir d'un passé de menuets, de chacones et de bergeries.

Les plus anciens avaient sa préférence : *Estelle et Némorin; Paul et Virginie; Dormez, mes chers amours; Il pleut, bergère;* et les refrains patois que les soldats entonnaient dans les sentiers pour aider à leur marche, les cantilènes, les aubades et les barcarolles nous arrivaient comme des bouffées de sa jeunesse, et les paroles s'associaient au rythme comme le trille d'un oiseau au balancement d'une branche. Parfois elle hésitait, et le couplet que sa mémoire avait oublié ressemblait à une ruine. Mais avec quelle sûreté elle chantait la romance de *Pauvre Jacques*, et lançait aux échos :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre!

Et tout au long la gentille églogue nous narrait les épreuves d'un cœur amoureux, un ta-

bleau d'innocence et de bonheur, une romance pour *l'Accordée de village* : le sentiment de deux bergers suisses, leur séparation, Jacques au hameau de Montreuil, l'attente de Marie, sa promise, à Fribourg, leur réunion au hameau de Marie-Antoinette, les noces au village de Trianon et, comme toute pastorale veut une chaumière, Jacques et Marie en devenant les fermiers.

Les postillons eux-mêmes, rangés autour de la vieille Fanny, lui faisaient crédit de quelques minutes. Les voyageurs, penchés en dehors de l'impériale, entendaient ces romances avec leurs oreilles, d'autres avec leur cerveau, d'autres avec leur cœur. Qu'importe ! ils en étaient charmés et, aujourd'hui que nous ne les entendons plus dans la campagne, c'est un monde de sensations disparues, comme si les prés n'avaient plus de fleurs. Cette brave femme, qui était née en 1805, avait donc offert ses gâteaux, ses fruits et ses chansons à tous ceux qui se rendaient à Chamonix, et elle les offrit jusqu'au jour où le chemin de fer, remplaçant les diligences, lui enleva, quelque temps avant sa mort, son gagne-pain. Elle avait vu se pencher vers elle bien des visages sur lesquels elle n'aurait pu mettre un nom, et qui portaient ce-

pendant un nom illustre, et qu'attirait le même mirage, et pour qui elle était une réminiscence de ce dix-huitième siècle charmant dont ils étaient tous issus, une nouvelle incarnation de cette Fanchon la Vielleuse qui accompagnait Michel et Joset, les petits ramoneurs savoyards, dans l'opéra de Dalayrac. Pour eux, la Savoie, c'était cela, une vielle, une marmotte, des ramoneurs et le Mont-Blanc, et, depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'à Théophile Gautier, ils s'étonnaient quand, par hasard, ils y trouvaient autre chose.

Ils arrivaient les uns et les autres avec une idée toute faite et, dans le paysage qui s'offrait à leurs yeux, ne considéraient que leur prolongement et ne l'envisageaient tous qu'autant qu'il correspondait en quelque partie à leur pensée intime. Voltaire ne voyait dans les montagnes qu'une frontière entre les peuples ; M. de Saussure se proposait d'y étudier les variations de l'atmosphère et d'y installer un baromètre ; Töpffer, préoccupé de trouver des auberges pour son pensionnat, se complaisait aux descriptions gastronomiques : ses *Voyages en zigzag*, qu'un article de Sainte-Beuve a rendus célèbres, ressemblent à un itinéraire de cabarets, et quant à cette belle humeur, cette

égalité de caractère qui transparaît à chaque ligne, elle n'était, paraît-il, qu'un procédé littéraire et, m'affirme un de ses anciens élèves, Töpffer la gardait jalousement pour ses livres.

Vers l'année 1837, la vieille Fanny dut voir au passage deux couples étranges : Mme d'Agout et Listz, dont la fille Cosima devait épouser Wagner, George Sand accompagnée d'un de ces Genevois qui sont curieux de philosophie et de botanique, de musique et d'histoire, de théâtre et de religion, M. Pictet, major fédéral d'artillerie, qui a laissé, dans une brochure devenue très rare, le récit fantastique de cette course à Chamonix. Il est infiniment amusant de comparer ce récit avec celui qu'a laissé George Sand dans les *Lettres d'un voyageur*. On y trouve de tout, la description d'un costume problématique, des caricatures, des plaisanteries sur les Anglais, la manière de cuber les hommes, un dialogue dithyrambique entre un poète et une étoile, des dissertations et même des divagations sur la maternité simulée, les monstres marins, le libre arbitre, l'absolu identique à lui-même et, naturellement, la république universelle.

Ce fut un spectacle original que celui de cette caravane que l'on prit pour une troupe de baladins voyageurs et où l'on voyait, dans le goût

de la Restauration, un jeune homme pâle à longs cheveux blonds, et Mme Sand, habillée en homme, portant la blouse et le bâton ferré des montagnards. Indifférents, bien entendu, à l'histoire du Faucigny, aux légendes, au travail lent, minutieux des horlogères, au bénitier de Cluses, à la chartreuse du Reposoir, fondée au douzième siècle par le bienheureux Jean d'Espagne, au repositoire de Sallanches, à la petite place de Saint-Gervais avec sa vieille fontaine, ses maisons caduques, son cimetière d'où l'on voit le dôme du Miage, ils couraient la poste comme de jeunes étourdis qui enlèvent « l'objet aimé » ou des automobilistes préoccupés du but à atteindre. Ils étaient si bavards et ils parlaient avec tant de volubilité, qu'ils n'avaient pas le temps de regarder la nature, ils ne voyaient dans le roi des Alpes qui a l'air d'un ancêtre, dans ses aiguilles pareilles à l'architecture du dôme de Milan, dans les séracs glauques et les glaciers irisés, qu'une nature lourde et monotone, ils ne trouvaient pour traduire leur impression qu'une image religieuse, et s'ils allaient au Montanvers, c'était pour acheter, avec une prodigalité de bohèmes, des presse-papiers en cornaline, des joujoux découpés et des boîtes à musique.

Quelques années avant eux, Mme Vigée-Lebrun, cette autre survivante attardée du dix-huitième siècle, semblait s'être recueillie dans la contemplation de ces hautes montagnes, qui d'abord lui avaient fait peur, mais qu'elle finit par admirer, et toute cette vallée qui allait être pour Wagner un concert de tons, une harmonie glorieuse, fut pour elle une palette chantante. Et combien je préfère à ces dithyrambes auxquels nous ont accoutumés les voyageurs, à ces couplets lyriques où l'intervention du divin est un moyen facile d'éluder l'observation directe, le recueillement positif de cette femme qui avait cherché, dans les deux cents tableaux qu'elle avait peints tant en Suisse qu'en Savoie, à exprimer sa sensation et sa délectation visuelles ! Elle était venue d'Angleterre en Suisse, et de Vevey à Chamonix en passant par Coppet, où elle avait fait le portrait de Mme de Staël en Corinne, par Genève où elle remarquait avec tristesse que Rousseau était généralement détesté, par Sallanches enfin, où le vieux Mont-Blanc, au sortir de cette gorge profonde qui commence aux portes de Cluses, « apparaît tout à coup à son balcon et salue son peuple de montagnes d'une façon affable et majestueuse » ; et enfin, accoutumée insensiblement à leur vue,

elle arrivait par un chemin bordé de rochers dans cette vallée qui devait lui rappeler Lauterbrunnen.

C'est une vallée longue, encaissée, au fond de laquelle la route et la rivière d'Arve tracent un liséré blanc, jalonné de maisons accroupies comme des fileuses, barré de ponts, et semblent suivre de loin, humblement, les sommets arrondis en larges ondulations blanches. Des nuages légers comme de gros flocons détachés paraissent marquer la limite entre la neige et les forêts qui s'élèvent les unes au-dessus des autres et qui s'abaissent successivement sous les yeux à mesure que l'on monte. Un glacier déroulant sa spire d'argent descend comme un vaste fleuve jusque dans la plaine, et les montagnes sont si hautes, que le soleil ne peut l'éclairer entièrement qu'à son midi, et que les journées se mesurent à sa course brève entre les deux horizons. Aussi le séjour de Mme Vigée-Lebrun à Chamonix, dans ce site d'une beauté majestueuse, mais où il se mêle toujours un peu de terreur, lui parut durer un siècle : ce lieu sauvage l'étonnait, il ne la charmait pas.

Cependant elle arrivait prévenue en faveur de la nature à laquelle elle voulait donner toute

son attention, toutes ses pensées. Elle choisissait dans ce chaos désordonné les spectacles qui s'accordaient le mieux à sa vision mesurée, et voulait traduire, non pas ce qui devait être plus tard le rêve robuste, vigoureux, volontaire de Segantini, mais la sensibilité de Rousseau, de Hubert Robert et du hameau de Marie-Antoinette. Peut-être a-t-elle découvert au village des Pèlerins la petite maison de bois où Jacques Balmat vécut, mais ne mourut pas, et peut-être l'a-t-elle rencontré lui-même au cours de ses promenades; si on lui a raconté l'exploit de ce rude montagnard qui avait conduit M. de Saussure au sommet de la « taupinière blanche », elle n'a prêté à ce conte merveilleux qu'une oreille distraite et n'a jamais demandé à un guide que de lui prêter son dos pour qu'elle y appuie son portefeuille. Sa conception de la nature ne dépassait pas le culte joli et délicat qu'on lui accordait alors comme à une déesse charmante qui sourit toujours. Elle dut s'attendrir au Montanvers devant le temple octogonal, dédié à la nature par « un ami de la liberté », à l'endroit où il y a maintenant un disque de métal et une gare de chemin de fer, devant le miroir disposé sur la cheminée pour réfléchir la cascade du Nant-Blanc; et peut-être a-t-elle écrit une ai-

mable pensée en marge d'un croquis sur l'album où, deux ans plus tard, l'impératrice Joséphine, délaissée, devait écrire en paraphrasant les vers de Delille :

Oui, je sens qu'au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,
Tout réveille l'esprit, tout occupe les yeux,
Le cœur seul un instant repose dans ces lieux.

Ce qu'elle peignait de préférence, ce n'était pas l'architecture des aiguilles, des précipices déchiquetés, striés de plis à bords tranchants, bariolés de tons gris et noirs, rugueux, mais « un point » des montagnes bordées par un torrent, un bouquet d'arbres superbes dans la prairie, une rivière au ton sale sortant d'une voûte de glace transparente et bleuâtre, la ligne des montagnes entrecoupée de glaciers et aussi tous ces contrastes des lieux, des rencontres, des heures et des saisons, qui sont l'essence même d'un tableau ordonné. Sur le flanc d'un rocher qui menace de s'écrouler, un site champêtre rappelle les idylles de Gessner ; de grosses pierres détachées d'un pic ont roulé jusqu'au pied d'une maison où l'on boit du lait avec délices ; au bord d'un abîme, on sent monter à soi l'odeur aromatique des gazons ; au détour

d'un précipice on rencontre un chalet entouré d'arbres fruitiers, des fraises à côté d'une crevasse. Auprès des blocs arrondis et luisants comme des croupes de mastodontes, un lac, un vrai lac d'Islande, oublié par un ancien glacier, dort dans le creux d'une moraine. Dans la vallée encaissée, on étouffe à l'heure de midi, et quand on s'élève, on se sent vivifié. Il y a des jours où la nature revêt une teinte d'ardoise ; d'autres au contraire où elle a cet aspect laiteux, cette transparence délicate qui donne au chant d'un pâtre toute sa valeur ; des matins où la silhouette d'un berger dans sa limousine s'amplifie sur un horizon clair, émergeant d'un floconnement de nuages roses ; des heures où une vapeur bleuâtre fait de la montagne un beau rêve aérien ; des heures enfin où la lumière dure et crue la rend semblable à quelque paysage pyrénéen, maigre et nerveux, et toujours les ombres du premier plan, les premiers gradins d'un beau vert et les sapins sombres font un contraste avec les sommets entourés de gros nuages et l'illumination du soleil sur la neige.

L'heure qui entre toutes attire les poètes et les bourgeois comme le soleil de minuit au cap

Nord, l'heure propice aux enthousiasmes de commande et aux effets les plus intenses, celle qui, au dire de Heine, « fait chanter *Tirily* au philistin berlinois », c'est l'heure du coucher de soleil. Alors le paysage se transfigure, les contrastes s'accentuent et les couleurs poussées à leur paroxysme gardent cependant quelque chose de fondu, de nuageux qui tient du pastel. Le soleil n'éclaire plus que les sommets colorés d'un ton rougeâtre, tandis que l'ombre envahit à pas de géant les parties les plus basses. Ce ne sont là que les données grossières du contraste coloré. De l'une à l'autre de ces tonalités extrêmes se développe une palette infiniment variée, riche, épanouie ; ce sont des nuances d'iris, des vapeurs violettes, un je ne sais quoi d'opalin, jaspé de brun, veiné de lilas, fondu dans une brume où ondulent lentement et se propagent de sourdes vibrations ; ce n'est pas encore l'ombre opaque qui est la nuit des montagnes, mais c'est déjà la mort lente, harmonieuse des couleurs, et cette ombre, s'épaississant de plus en plus, forme un repoussoir vigoureux à la ligne des glaciers qui, là-haut, près du ciel barré de réseaux d'or, semblent taillés dans un bloc de porphyre ou d'agate, teintés de lie de vin et barbouillés de rouge

sang. Et l'on s'habitue si bien à cette vision, qu'on s'étonne et qu'on s'attriste quand elle s'évanouit. La lumière abandonne peu à peu et comme à regret les sommets où elle était si belle, et bientôt elle n'est plus qu'une auréole atténuée, conquiert les nuances réservées, va des opulences du crépuscule à l'aube de la couleur et aux draperies mauves de la nuit, un voile immense se déplie sur la vallée et les cimes montent plus haut pour rejoindre le mystère des étoiles.

Ce spectacle se renouvelle pendant tout l'été jusqu'au moment où la neige, profitant d'une nuit d'automne, enveloppe tous les mirages d'un manteau de flocons. Alors seulement commence la vraie vie du hameau alpestre, et la froide clarté d'un Noël qui se prolonge succède à la gaîté d'une pastorale. Les chalets qui semblaient tout yeux, tout oreilles, rabattent leurs capuchons, le hameau s'emmitoufle dans un manteau de fourrure blanche et les murailles éperdues disparaissent sous la brume qui descend peu à peu et ne s'arrête qu'au petit coq du clocher. La neige, glissant sur les fissures de l'ardoise et des schistes, se pose différemment

sur les sapins qu'elle poudre et sur les autres arbres qu'elle enveloppe d'ouate ou qu'elle transforme en girandoles de cristal. Elle s'écroule au bord des toits, dans les ruelles encaissées, remplit un pont de bois dont elle fait un cercueil de jeune fille recouvert de drap blanc, et bâillonne les plaintes et les clameurs de la montagne. Ici, une chute d'eau jaillit dans une cuve de glace ; là, dans la neige creusée en fosse, près d'un tronc d'arbre qui sert de fontaine, des enfants en sabots rient comme dans une cachette. Des branches d'arbres paraissent plus isolées, plus fluettes, et le regard, à peine arrêté par des accidents qui se dissimulent, va tout d'un trait jusqu'au fond de la vallée comme ces skieurs en maillot et béret noir qui, projetant leurs ombres chinoises, tracent avec leurs longs patins de bois une rayure fraîche, comme ces luges qui lancent de chaque côté de leur sillon des aigrettes de givre. Et quand le soleil étincelle et saupoudre de diamants le deuil blanc de la terre, le clocher couvert de fer poli, renflé comme le turban d'un roi mage, resplendit et ressemble à une Circassienne descendue de traîneau dans ce petit village de Savoie.

LIVRE II

LE POURTRAICT DE VILLE

I

Voir une ville, ce n'est pas seulement cheminer au hasard, déchiffrer un nom effacé dans la pierre, s'attarder à l'ombre des ormeaux, écouter le bruit d'une fontaine emplissant le silence d'une petite place, entendre les cris familiers de la rue, le son des cloches, lever les yeux sur une fenêtre aux accolades géminées, admirer une sphynge, un rinceau taillé dans la masse d'un vantail de porte, soulever un marteau forgé, entrer dans une cour pour regarder un péristyle, se distraire un instant des pigeons qui tissent entre les auvents l'écheveau de leurs vols, aller à chacune des maisons qui enferment dans leurs murs un souvenir illustre, jouir en dilettante de la quiétude des vieilles choses, les peupler de nos imaginations, souvent leur

prêter avec indulgence un charme que le temps seul leur a donné, fureter dans le passé avec la curiosité sensuelle d'un peintre ou la passion d'un brocanteur, respirer avec délectation l'odeur de la mort, mais considérer cette ville comme un être vivant, dans son organisme compliqué de rues et de remparts.

Pour me retrouver dans ce dédale, je n'ai pas besoin, comme le Diable boiteux, de soulever les toits des demeures. Il n'est que de solliciter un de ces vieux plans, qui sont en quelque manière un portrait. On dirait que, pour le tracer, le graveur soit monté au sommet du clocher ou de la plus haute tour et que, voyant se dérouler à ses pieds ce qui le dominait tout à l'heure, il l'ait considéré de haut et de loin, un peu à la manière des hirondelles qui sillonnent l'air dans tous les sens et, pour tout dire en un joli mot à vol d'oiseau. L'âme de la cité, qui se dérobait sous mille formes diverses, se couvrait d'oripeaux, se cachait sous des vêtements d'emprunt, sous la lèpre des bâtisses, sous l'incohérence des transformations apportées par les hommes, cette âme fugitive que cherchent en vain les gens pressés se révèle pleinement dans le papier que le temps a jauni, fixée par le burin en traits vigoureux.

Il me semble que le syndic, en robe noire, précédé d'un valet en habit rouge, m'apporte ses clefs et me dise : « Chacune d'elles ouvre un coin mystérieux de notre passé ; à elles toutes, elles symbolisent notre force, de même que le pommeau d'argent de ma canne d'ébène, représentant une tour crénelée, symbolise mon autorité. » Voici les rues tortueuses, les églises, la tour du beffroi, les cloîtres des monastères, les promenades plantées de beaux arbres, les créneaux où se profile çà et là une silhouette d'arquebusier, la rivière et ses barques, le pont-levis abaissé, que traverse un parti de fantassins, et puis, au delà de la ligne géométrique des murs fortifiés, des redans, des poternes et d'un appareil compliqué de défense, la campagne mollement étendue, délassée, à peine animée d'un moulin à vent, d'un bouquet d'arbres, d'un cavalier au galop, d'un carrosse, tendue comme un beau tapis jusqu'aux angles de la planche gravée où de petits zéphyrs, cravatés d'ailes, gonflant leurs joues, paraissent agiter de leur souffle les girouettes des pignons aigus, les coqs des clochers, et faire grincer les enseignes.

Ce qui me plaît par-dessus tout dans ces anciennes estampes, c'est que chaque chose y est

mise à sa place, suivant sa proportion et qu'on y mesure pour ainsi dire le rang qu'occupaient dans la vie les églises, les châteaux, les couvents, les beffrois, les masures. Je ne puis les regarder sans penser à ces lois somptuaires qui prescrivaient à chacun l'étoffe dont il devait se vêtir, selon qu'il était prêtre, seigneur, moine, bourgeois ou manant, et qui, en s'opposant aux erreurs de convenance, se trouvaient empêcher les défaillances du goût.

Les écrivains, les historiens et les poètes qui décrivent Genève ont négligé sans doute ces vieux plans qui nous restituent la cité tout entière. Ils ont marché chacun dans une voie différente, où peut-être il y avait de jolis balcons, des architectures harmonieuses, des branches d'arbres et des fleurs penchées sur l'eau claire des fontaines, et qui conduisaient à un but qu'ils s'étaient fixé à eux-mêmes, sans se douter que derrière ces avenues, d'autres avenues, égayées d'autres accidents, menaient à d'autres buts, vers lesquels s'avançaient lentement des voyageurs inconnus.

*
* *

La plupart de ceux pour qui cette ville n'est qu'une étape obligée vers l'Italie se contentent

d'associer à son image le nom de Rousseau. L'homme qui a vécu en révolté, en dehors de la loi commune et de l'opinion reçue, dont les démêlés avec sa ville natale firent la fable de l'Europe, peut-il résumer, en les reflétant dans son œuvre, les qualités de sa race et personnifier son pays natal ? Ne trouvez-vous pas expressif que, les portes de Genève s'étant refermées sur lui un soir, tandis que sonnait l'heure de la retraite, il soit « entré avec sécurité dans le vaste espace du monde que son mérite allait remplir », et qu'un prétexte facile l'ait autorisé à oublier sa ville pour conquérir l'univers ? Le propre de son génie, qui n'est pas en cause, est d'avoir été en marge de son époque, et c'est en amoindrir la valeur que de vouloir systématiquement le cantonner dans les limites qu'il a toujours débordées. Ceux qui, par un sentiment de piété littéraire, travaillent à sa réhabilitation en cherchant à découvrir ses moindres paroles, à élucider les moments et la genèse de son œuvre, sont vraiment ses amis ; mais se servir de son nom comme d'un étendard et faire de lui la chose d'un parti ou d'une cité, c'est vouloir oublier qu'à Genève même sa gloire a subi des éclipses et qu'elle n'a pas encore obtenu l'adhésion unanime des hommes

qui sont le mieux qualifiés pour parler de la tradition genevoise. Les polémiques qu'il eut à y soutenir durant sa vie entière y trouvèrent un écho longtemps après sa mort. En 1808, on montrait à Mme Vigée-Lebrun la terrasse où les Genevois s'étaient « battus à outrance » pour empêcher l'érection de sa statue ; en 1827, Stendhal observait que, dans les villes de Suisse, on « injuriait Rousseau tous les jours » ; et ses admirateurs les moins suspects pouvaient vérifier avec tristesse que nul n'est prophète en son pays.

Pradier lui-même aimait à raconter que, dans sa jeunesse, allant à l'école ou revenant à la maison paternelle, il avait coutume de jeter des pierres au seul buste de Jean-Jacques qu'on connût alors à Genève. Le jeune Pradier, en prenant ce buste comme tête de Turc... ou même d'Arménien, manifestait le sentiment qu'on avait alors de cette gloire nationale, et contrefaisait en gestes énergiques les conversations qu'il avait entendues autour de lui. Regrettant plus tard ses vivacités d'écolier, il se proposa, bien qu'il n'eût jamais alors touché un ciseau et ne sût même pas ce qu'était un ébauchoir, de remplacer par une belle statue la médiocre effigie qui avait pu justifier ses mépris. Voilà

symbolisé en quelques lignes le progrès de la réputation de Rousseau. Les Genevois, pour l'avoir méconnu, banni, le portent au pinacle, et Pradier est mieux qualifié qu'un autre pour exprimer le remords d'un peuple qui, ayant fait erreur, croit réparer ses torts en élevant des statues ou en frappant des médailles au revers desquelles les guirlandes de pervenche ne parviennent pas à combler les dédains de jadis.

Une lithographie romantique laisse à supposer que Jean-Jacques, ayant quitté les Champs-Élysées, revient aux rivages de son enfance et, inattentif aux montagnes de Savoie qui se profilent dans un lointain vaporeux, contemple, rêveur, l'île où s'élève maintenant sa statue et que lui désigne un enfant. Le siège romain sur lequel il est assis, la toge dans laquelle il est drapé s'accordent mal avec l'idée que nous nous faisons du promeneur solitaire, herborisant et cherchant parmi les choses de la nature le rythme de sa pensée et de son cœur ; cependant c'est bien l'attitude qu'il a indiquée lui-même dans les *Confessions*, celle d'un homme qui se jette hors du lit pour noter une idée, prend à peine le temps de se vêtir et, saisissant un crayon, retenant les tablettes sur ses genoux, va fixer les périodes qu'il a retournées

dans sa tête pendant les longues insomnies. S'il pouvait revenir, Rousseau se reconnaîtrait peut-être sous les traits que le sculpteur lui a prêtés ; mais j'imagine que comparant avec amertume l'estime qu'on accorde aux vivants et l'enthousiasme qui s'attache aux morts, il se dirait sans doute qu'en découvrant ainsi des gloires posthumes, certains écrivains cherchent avant tout à se tresser des couronnes à eux-mêmes et ressemblent à ces métèques et à ces parvenus qui se paient des ancêtres.

*
* *

D'autres, considérant la Réforme comme la page qui résume tout le passé de Genève, veulent rendre hommage à sa tradition nationale en élevant un monument aux Réformateurs étrangers. Renan, visitant un jour le cimetière de Tréguier, se demande devant les tombes aux dalles cachées par l'herbe, aux noms effacés par la pluie et le vent de mer, à quoi ont servi les existences de ceux qui gisent là ignorés, et il se répond à lui-même que, s'il est bien difficile de singulariser leurs œuvres, chacun d'eux a du moins apporté sa part à l'œuvre commune et qu'à eux tous il ont édifié le village où l'on

continue à naître et à mourir. De même la tradition de Genève n'est pas faite seulement des deux moments où l'Europe avait les yeux tournés vers elle, des années que vécurent Calvin et Jean-Jacques, de la gloire qui s'attache à cette intelligence et à ce cœur proclamés inimitables. Elle se compose de tous les moments et de tous les hommes qui ont collaboré à sa renommée.

Cette ville que l'on a coutume, suivant une expression ridicule et contradictoire, d'appeler « la Rome protestante », a été avant tout une ville épiscopale. Derrière le mur des Réformateurs, il y a l'enceinte des évêques. Par delà une Genève adoptée par Calvin et par les étrangers comme un refuge cosmopolite de la discussion religieuse, je retrouve sans peine une Genève catholique, complète, harmonieuse, dont le vieux plan tout à l'heure me montrait les maisons tournées vers la flèche de Saint-Pierre-aux-Liens ; je rencontre les signes d'une église organisée et puissante, et la capitale d'un des plus beaux diocèses de la chrétienté : le canton de Genève, le canton de Vaud, au couchant de l'Aubonne, le pays de Gex, le val de Chézery, la Michaille, le Valromey, la Chautagne, Albens et Rumilly, les Bauges, les lacs Léman, d'An-

necy, du Bourget ; cinq cent cinquante-huit paroisses ; un chapitre cathédral de trente membres appartenant à la noblesse ou docteurs en Sorbonne ; quatre abbayes de cisterciens, Aulps, Bonmont, Chézery, Hautecombe ; quatre abbayes de cisterciennes, Bellerive, Bonlieu, Saint-Catherine, Le Lieu ; quatre abbayes de chanoines réguliers de Saint-Augustin, Abondance, Entremont, Filly, Sixt ; deux prieurés du même ordre, Peillonnex et Ripaille ; six chartreuses d'hommes, Ainon, Arvières en Valromey, Oujon dans le pays de Vaud, Pomiers, Reposoir, Vallon ; une chartreusine, à Mélan ; trois couvents de dominicains, à Genève, Coppet, Annecy ; un de cordeliers, à Genève ; un prieuré conventuel de chanoines du Saint-Sépulcre, dans un faubourg d'Annecy ; deux autres de l'ordre de Cluny, Saint-Victor de Genève et Contamine-sur-Arve ; trois collégiales, Annecy, Sallanches et les Macchabées de Genève ; deux ermitages de Saint-Augustin, Lonnaz et Seyssel ; deux plébanies, Thônes et La Roche ; toute une organisation de maladières, d'hôpitaux, d'écoles et de péages, une légion d'hommes et de femmes qui, en somme, à une époque de force, représentent les droits de la pensée et de la pitié, qui tous prennent leur mot d'ordre

au palais épiscopal et tournent les regards vers l'anneau des évêques qui ont précédé les réformateurs.

En un temps où les comtes de Genevois se battent avec ceux du Faucigny, où les comtes de Savoie, déjà maîtres du Chablais, de la Maurienne et de la Tarentaise, guettent les fautes et l'héritage des deux adversaires, où une hiérarchie de vassaux et de suzerains morcelle à l'infini la Savoie féodale, où leurs possessions sont à la merci tantôt du roi de France, tantôt de l'empire, où les ducs de Savoie s'allient par des mariages à l'un ou à l'autre, hésitent entre les deux capitales de Turin et de Chambéry, où leur domaine est un champ de bataille, le diocèse de Genève représente, mieux encore que le duché de Savoie, une province homogène, obéissant à un prince temporel et spirituel et liée à lui par des obligations morales et réelles.

Que Genève, inquiétée dans son commerce par les ducs de Savoie qui, en interdisant ses foires à leurs sujets, voulaient être agréables au roi de France et favoriser le commerce de Lyon, ait conclu avec Berne et Fribourg des traités de combourgeoisie et, suivant une expression dont les documents vérifient la justesse, « se soit faite protestante pour secouer

ses chaînes » ; que scandalisée par des abus de prêtres ou de moines, ou les exagérant par calcul, elle ait entendu avec plus de sympathie la parole d'un Calvin qu'elle avait chassé tout d'abord ; que, menacée dans l'indépendance qu'elle s'efforçait de conquérir, elle ait cru nécessaire d'identifier les mercenaires qui tentaient de l'enlever en un tour de main avec les habitants de Savoie qui avaient eu peu de part à l'entreprise : que, pour des raisons commerciales, politiques ou même religieuses, et confondant la cause des évêques et celle des ducs de Savoie, elle se soit détachée des évêques, je n'ai pas à le discuter.

Certes, il y a eu des abus, les mémoires de sœur Jeanne de Jussie en témoignent, et François de Sales lui-même a passé sa vie à les combattre ; mais c'est un sophisme que de réprouver une institution en invoquant quelques scandales. Je n'ignore pas le retentissement de l'œuvre de Calvin ; mais ceux qui, par une connaissance volontairement superficielle de l'histoire, oublient ce que Genève a reçu des évêques jusqu'au milieu du seizième siècle, ou de la France depuis Calvin jusqu'à nos jours, gaspillent son passé et ressemblent à ces architectes qui, en restaurant un vieux monument, font écrouler

tout ce qui n'est pas de leur époque préférée. L'âme d'une cité dépasse les combinaisons des sophistes et les frontières qu'ils lui indiquent. Un Adhémar Fabri qui lui a donné ses franchises, un Guillaume de Lornay qui a jeté les fondements de la première muraille, expriment autant sa tradition qu'un Farel venu de Gap, qu'un Calvin né à Noyon ou qu'un John Knox originaire d'Écosse. Ceux-là du moins sont nés dans les limites de l'horizon que l'on découvre de son clocher.

*
* *

Aujourd'hui même, leurs souvenirs se lèvent de partout, des pierres qui, entassées, ont constitué ses remparts et en quelque sorte emprisonné et protégé son esprit, de celles qui, au delà de l'enceinte, marquent encore la place des faubourgs déformés ou disparus. Il faut aller au port des Eaux-Vives, où les barques apportent la pierre de Meillerie, à la petite île où s'élève maintenant la statue de Jean-Jacques et qui ressemble avec ses peupliers au tombeau d'Ermenonville, dans les nouveaux quartiers gagnés sur l'ancienne grève du Rhône, où nos paysannes de Savoie dispensent leurs corbeilles

de fruits et de fleurs, à Saint-Gervais, à la Madeleine, autour de ces églises robustes, massives, qui ressemblent à nos églises de Savoie, à la Tour de l'Ile, où les ducs de Savoie exerçaient autrefois leur juridiction temporelle, regarder au passage une échappée de ciel bleu, des voiles blanches glissant là-bas au ras du sol, comme en un décor de théâtre, monter enfin par les raidillons qui conduisent à la cité, et passer ainsi d'une vision italienne à la silhouette d'une ville armée, couronnée de remparts et de clochers, pareille à ces évêques éperonnés qui montent à cheval et revêtent sous le camail violet une cuirasse d'acier.

Les rues qui me conduisent se sont faites capricieuses pour égarer le bruit. Au lieu de s'en aller toutes droites, alignées en perspectives banales et ennuyeuses, elles musardent, prennent des airs penchés, font des détours et, même si elles ne recèlent rien, ont toujours l'air de cacher quelque mystère. Chacune d'elles me propose un souvenir, m'amuse pour mieux m'enjôler. Une inscription dans un mur, et je vois le coin de terre où est né Jean-Jacques, et j'imagine en fermant à demi les yeux la petite chambre aux solives saillantes, et je crois entendre, sur l'accompagnement du

théorbe, le joli couplet qui endormait l'enfant et peut-être alarmait ses premiers rêves :

Tircis, je n'ose
Écouter ton chalumeau
Sous l'ormeau,
Car on en cause
Déjà dans notre hameau.
Un cœur s'expose
A trop s'engager
Avec un berger.
Toujours l'épine est sous la rose.

Au même instant, un carillon égrène le *Devin du village*. Une grille délicatement ouvrée dans le style rocaille, des hôtels à la française, des noms de légende ou de corporation me me sollicitent. Ici, John Knox, Calvin et les autres ont prêché. Cependant, par delà leurs voix orgueilleuses, j'entends une voix qui les domine toutes et qui les surpasse en gravité et en profondeur, la voix des évêques qui ont gouverné la ville, qui lui ont accordé ses libertés, qui l'ont embellie, protégée, secourue. Tout à l'heure, je lisais aux archives municipales le texte original des franchises que l'un d'eux, Adhémar Fabri, lui a données. Accoudé au parapet de la Treille, d'où l'on découvre l'horizon jusqu'au Salève et aux derniers épaule-

ments du Jura, je voyais s'élever sur l'emplacement des anciens bastions qui flanquaient la muraille, l'Université et sa bibliothèque, et je pensais aux livres que lui avait légués en mourant Bonivard, dernier prieur du couvent de Saint-Victor. Je songeais que ces évêques, que l'on nous compare à des moines ignorants ou fanatiques, avaient introduit l'imprimerie à Genève, de même que Guillaume Fichet, cet autre prêtre savoyard, l'avait encouragée à Paris, et ce mot d'imprimerie revêtait un aspect solennel, évocateur de belles lettres gothiques, pleines et grasses, enchâssant toujours quelque initiale gemmée ; je me rappelais le *Livre des saints anges* de Ximénès, le *Livre de Sapience* de Guy de Roys, archevêque de Reims, le *Roman de Fier-à-Bras*, tous imprimés à Genève par Adams Steinschaber, le *Bréviaire* où j'avais lu cette dédicace que je traduis à peu près et qui dégage un parfum de soumission :

« En l'an de grâce 1479, le dernier jour d'Auguste, le présent bréviaire fut édité non par la plume, mais par la merveilleuse impression d'un caractère, par un homme remarquable, Louis Crux, citoyen de Genève, à la requête et avec la permission de notre illustre et très révérend seigneur Jean-Louis de Savoie, évêque de

Genève, pour l'usage de sa remarquable église cathédrale. »

Me voici maintenant, au gré de mes flâneries, sur la petite place qui entoure Saint-Pierre-aux-Liens. Je sais peu d'endroits où le silence ajoute autant à l'harmonie des choses et nous aide à remonter avec elles dans le passé. Sans doute, ce que chaque époque a mis d'elle ici même a pu effaroucher à son heure ceux qui, accoutumés à la fuite tranquille des jours, ont vu se lever de nouvelles architectures. Avec chagrin peut-être, ils ont vu se greffer une chapelle gothique sur les flancs de l'ancienne église romane, Alfieri plaquer un joli péristyle sur le vaisseau moyenâgeux, et Blondel bâtir un hôtel à la française où les réformateurs avaient proscrit toutes les élégances ; mais le temps dissipe ces malentendus : il agit à la manière des fondeurs qui accordent en les burinant les cloches dissonantes d'un même campanile, et nous persuade que les pierres qui ont accoutumé de vieillir ont vieilli ensemble.

Je les regarde tandis que le soleil met de l'or sur leur teinte verdâtre et que le feuillage des arbres, balancé par le vent, profile sur elles son ombre et dessine des fresques incertaines et mouvantes. Chacune de ces pierres, extraite,

choisie, retournée en tous sens par les carriers minutieux, apportée sur les grandes barques du Léman, puis charroyée jusqu'au sommet de de la colline, taillée par un artisan qui, en l'attaquant avec le ciseau, formule peut-être un vœu à la Madone, hissée par les poulies grinçantes et fixée avec des crampons de bronze, est à la fois belle par elle-même et par son effacement, d'une beauté particulière et universelle. Toutes ensemble, elles composent la cathédrale que les princes-évêques ont considérée comme le symbole de leur idéal, édifiée à travers toutes sortes de vicissitudes avec la patience des hommes d'autrefois, qui ne pensaient pas qu'on pût improviser une œuvre durable, et qui apportaient jusque dans la réalisation de leurs rêves magnifiques leur humilité chrétienne.

Dans la suite, les Réformateurs ont pu décapiter les statues, briser les gisants qui dormaient d'un sommeil calme, avec une levrette couchée à leurs pieds, un flambeau de pierre à la main, lancer des pavés dans les verrières, aux mascarons des clefs de voûte, refondre les cloches, leur faire chanter d'autres refrains, débaptiser les rues, mais non pas dissocier de leur église la mémoire des évêques.

Le cloître n'existe plus ; il a fait place à une

jolie maison dans le style Régence ; le bosquet de Julie a germé dans le jardin mystique. C'est là cependant que se tenaient les assemblées municipales ; là que, le 28 février 1420, en présence du chapitre, des syndics, du conseil et d'un immense concours de peuple, l'évêque Jean de Rochetaillée donne lecture de la requête d'Amédée VIII, duc de Savoie, qui demande la souveraineté temporelle de Genève en échange de larges compensations ; l'évêque ajoute qu'il s'en réfère à la décision de la communauté. Alors, un bourgeois, Hudriod Hermite, chargé de parler au nom de tous, s'exprime ainsi : « Attendu que, depuis plus de quatre siècles, la ville de Genève, avec ses faubourgs et son territoire, et tous ses habitants, a toujours appartenu en toute souveraineté à l'Église de Genève ; attendu que les évêques ont toujours traité leurs ancêtres avec bonté et affection ; qu'ils ont toujours maintenu la paix et la tranquillité dans la ville, les habitants, citoyens et bourgeois de Genève estiment qu'un changement ne serait ni utile, ni honorable pour l'Église et pour l'évêque, *moins encore pour la ville ;* qu'il serait même dangereux et nuisible. Ils ne veulent point d'autre maître que l'évêque, sous l'autorité duquel ils veulent vivre et mou-

rir, à l'exemple de leurs ancêtres. Ils l'adjurent de repousser avec énergie toute proposition contraire, et ils se déclarent prêts à l'aider de tout leur cœur et, s'il le faut, de leurs deniers et de leurs bras. » Ils prêtent serment de fidélité à l'évêque, et celui-ci jure de les défendre envers et contre tous, et de respecter leurs franchises.

Dans l'église même, je reconnais des formes familières, un vaisseau roman, des nervures gothiques, un péristyle corinthien, des chapiteaux qui ressemblent aux chapiteaux de Saint-Bénigne, à Dijon, des souvenirs de Bourgogne et d'Italie, où s'affirme une fois de plus cette liaison entre un art du Nord et un art du Midi qu'on ne retrouve aussi harmonieusement mêlés que dans un pays qui participe à la fois de l'un et de l'autre, à Genève et en Savoie ; mais mon esprit seul est touché, mon cœur n'est pas ému. Si je veux accorder plus intimement cette ville et cette province, et trouver de quoi les confondre dans mon souvenir, il faut que je cherche la mémoire des hommes qui, en vivant à Genève, crurent vivre en Savoie.

Dans la grande nef, sous une dalle noire, repose le cardinal Jean Fraczon. On a cru longtemps qu'il était le fils de pauvres gens et qu'un

charmant bas-relief, qui nous montre sur la façade extérieure de la cathédrale un berger enveloppé de sa houppelande et surveillant ses bêtes, faisait allusion à cette origine obscure. On affirme aujourd'hui que Jean Fraczon, était fils d'honorable Mermet Fraczon, bourgeois d'Annecy, et que le bas-relief représenterait l'Enfant prodigue de l'Évangile réduit, comme on sait, à garder les pourceaux. C'est dommage ; la légende était plus jolie dans sa simplicité franciscaine que la réalité. Un jour, deux moines, venant à passer près de la maison qu'il habitait, aperçurent l'enfant et le conduisirent à Genève. Il apprit, au couvent des dominicains de Plainpalais, la grammaire, les lettres, la philosophie et, toute sa vie, il garda une véritable tendresse pour la cité qui lui avait donné sa première éducation. Qu'il aille en Avignon, où il obtient le grade de docteur en droit, où il s'attache à la personne du pape Clément VII, le dernier comte du Genevois, qu'il soit cardinal et grand pénitencier, que le pontife le comble de revenus et de prébendes pour gagner son appui, qu'il préside le concile de Constance, qu'il applique ses efforts à terminer le schisme, à ramener Jean Huss à l'orthodoxie, qu'il vive à Rome ou à Tivoli, toujours il pense

à sa bonne ville, toujours il a les regards tournés vers elle.

En 1405, il fait couler pour les dominicains une cloche qui a disparu dans un incendie ; l'année suivante, il fait édifier sur les bas côtés de la cathédrale une chapelle dans le style gothique le plus pur, qu'il dédie aux sept frères Macchabées, inhumés à Rome, en la basilique de San Pietro in Vincoli, dont on célèbre la fête le même jour que celle de saint Pierre aux Liens, patron de la cathédrale de Genève. On y voit encore les armes qu'il avait choisies : *d'azur à une croix double de gueules qui est à enquérir et à la bordure d'or.* Il veut plus tard être inhumé dans cette chapelle élégante, accotée à la robuste église ; donc, il commande son tombeau à l'imagier flamand Jehan Prindall, le même qui a sculpté les stalles du chapitre au prix de sept cents écus d'or. Enfin, il n'entrevoit pas de plus beau dénouement à sa vie que d'être l'évêque du diocèse où il est né, de frapper avec la crosse le sol où il s'est agenouillé enfant, et il écrit aux syndics une lettre qui est aussi belle que les paroles du bourgeois Hudriod Hermite : « Honorables et chers amis, le pape... a jugé convenable de nous transférer de l'église d'Arles à celle de Genève, quoique

celle-ci soit moins considérable. Nous avons consenti à cette translation, parce que nous sommes originaire du diocèse et que nous voulons nous retirer au lieu que nous avons choisi dans la vie et dans la mort... Nous ne pensons pas que notre présence dans une ville et dans une église que nous aimons de tout notre cœur puisse leur être nuisible, et nous croyons qu'il vaut mieux que ce soit nous qui soyons chargé de sa conduite que si elle était échue à quelque étranger. »

Il ne se contente pas d'en être le pasteur attentif ; il veut pour elle une université semblable à celle d'Avignon et, comme la Ville a des scrupules, ergote, se méfie, il fonde en Avignon le collège Saint-Nicolas, où l'on entretiendra vingt-quatre étudiants des diocèses de Genève, de Maurienne et de Tarentaise, et il lui donne ses neuf cents manuscrits. Expirant à Rome, par quelque beau soir, il fait ouvrir les fenêtres pour voir le couchant rose et « admirer la divinité qui préside à cet univers ». Il ressemble à ces moines qui, cherchant des lieux de solitude, découvraient des paysages et confondaient leur amour de Dieu et de la nature. Sa fin a quelque chose d'humain, d'attendri, qui fait penser aux derniers instants

de Rousseau. Elle me rappelle cette jolie estampe de Moreau le jeune, gravée par Gutenberg, au bas de laquelle on lit les dernières paroles que Jean-Jacques adressa à Thérèse Levasseur : « Ma femme, dit-il en montrant le rayon de soleil qui entre dans la chambre et les enveloppe tous deux d'une lumière presque surnaturelle, ma femme, rendez-moi le service d'ouvrir la fenêtre, afin que j'aie le bonheur de voir encore une fois la verdure. Comme elle est belle, que ce jour est serein ! Oh ! que la nature est grande ! Voyez vous-même cette lumière immense ; voilà Dieu, oui, Dieu lui-même, qui m'ouvre son sein et qui m'invite enfin à aller goûter cette paix éternelle et inaltérable que j'avais tant désirée. »

Vous chercherez en vain la maison de Jean-Jacques ou celle de Calvin ; mais par une sorte de revanche mystérieuse et posthume, il se trouve que la chapelle des Macchabées, dont on a fait tour à tour, par excès de zèle apostolique, un grenier à blé, une poudrière, un dépôt de salpêtre, une école, une salle d'architecture, reste debout. On l'a restaurée vers 1888 ; mais n'est-ce pas un contre-sens esthétique, une erreur sentimentale que de vouer à un culte qui proscrit les images une de ces églises qu'on

appelait autrefois la Bible des pauvres, tant elles contenaient de représentations figurées de l'Ancien et du Nouveau Testament, que ce compromis entre les iconoclastes et les fervents de l'art, que cette cathédrale restaurée à grands frais à laquelle on arrache ses verrières pour les fixer aux fenêtres d'un musée, et n'y a-t-il pas à Genève assez de vrais artistes, de généreux esprits, pour comprendre que la religion ni la politique ne sont débattues en cette cause, qu'on doit laisser à une cathédrale ce qui a été rêvé, voulu, exécuté à son intention et la rendre à ceux qui continuent aujourd'hui le même rêve ?...

*
* *

Ainsi donc il nous faut imiter ces voyageurs qui, venus de France par le col de la Faucille, considéraient Genève comme le préambule obligé de la Savoie. Je n'ai qu'à regarder le vieux plan dont je parlais tout à l'heure pour voir que les routes, qui semblaient se donner rendez-vous à la flèche de Saint-Pierre-aux-Liens et s'y réunir comme en un carrefour, conduisaient toutes à des églises ou à des postes savoyards. L'une s'en va par delà Lau-

sanne au château de Chillon ; l'autre conduit à Gex ; une autre au fort de l'Écluse, poste avancé des princes de Savoie contre les entreprises du roi de France ; une autre, vers le Mont-de-Sion, c'est-à-dire vers Chambéry ; une autre vers Thonon, Ripaille et le Chablais ; une autre vers Bonneville et le Faucigny ; une autre au château d'Étrembières, aux bailliages de Gaillard et de Nernier, à la chartreuse de Pomiers, à Annecy, au château des ducs de Genevois-Nemours.

Il m'est impossible de ne pas imaginer ces chemins que suivit François de Sales dans ses tournées pastorales et, plus tard, Jean-Jacques Rousseau en quête d'un gîte amoureux, sans cesse animés de prêtres et de soldats, d'ambassadeurs ou de marchands, de princes ou de rêveurs. Tantôt ce sont les pèlerins d'Allemagne, descendus en longues files noires des pentes du Jura et se rendant avec un murmure d'oraisons, un bruit d'amulettes à Saint-Jacques-de-Compostelle ; tantôt les mercenaires suisses gagnant l'armée du roi de France ; tantôt les députés des États Généraux de Savoie, à qui le duc Amédée VIII veut demander un subside, pour supporter les charges de la papauté ; tantôt les paysans du Faucigny, du Chablais appor-

tant aux foires de Genève les légumes et les fruits de leurs jardins, le bois de leurs forêts, le granit de leurs carrières, ou les nobles Savoyards achetant aux Milanais, dans leurs hauts bancs, les draps brodés d'or et les armures damasquinées ; tantôt les princes de Savoie, allant de leur villa de Ripaille à leur palais de Chambéry ou à leurs domaines d'Italie, et faisant étape au couvent des cordeliers de Rive.

Convois de triomphe, comme celui de Bonne de Bourbon : litières portées à bras ou traînées par des chevaux, décorées de peintures ou rehaussées de damasquin vert, colliers de cuivre, attelles aux armes des princesses, harnais de velours rouge, équipages conduits par deux chevaucheurs aux étriers dorés.

Convois de mort, comme celui du comte Rouge, qu'on transporte de Ripaille à l'abbaye de Hautecombe ; le patriarche de Jérusalem, l'évêque de Saint-Jean-de-Maurienne, les abbés d'Aulps et de Filly, les seigneurs de Langin, de Mons, Boniface de Challant et Jean du Vernet accompagnent le corps embaumé d'aromates ; à l'entrée de chaque paroisse attendent les gens du peuple, conduits par leurs curés ; à la tombée de la nuit, à la lueur des torches, au son des cloches, le convoi entre à Genève,

escorté des dominicains, du chapitre de Saint-Pierre, et dépose le cercueil à la cathédrale, où retentissent les prières des prêtres, des vagabonds et des lépreux. Le lendemain, le cortège dépasse Saint-Julien, le château de Viry, l'Éluiset, la maison forte de Noveiry, Chaumont, caché dans un repli de la montagne à l'abri de ses tours, Frangy au creux des vallées, le défilé des Usses, s'embarque au port du Regonfle et, naviguant sur le Rhône, le canal de Savières, le lac du Bourget, salué par les seigneurs de Seyssel, de Châteaufort au confluent du Fier, de Mécoraz et de Châtillon, arrive enfin à l'abbaye de Hautecombe.

Honoré d'Urfé, dans les *Épîtres morales*, montre à son ami Agathon « le Rhône qui, durant tout son cours, retient sa ravissante impétuosité, quoiqu'il passe dans un pays assez plein... Et cela d'autant plus que, prenant sa source en les grandes montagnes du Valais, il se donne un tel branle, qu'il ne peut s'arrêter que dans la mer... et toutes fois les grands lacs du Bourget et de Lausanne, qui peuvent se nommer de petites mers, ou pour le moins de grands abymes d'eaux, sont si paisibles, que bien souvent il n'y a qu'une petite frizure qui leur replisse le front ». Je suppose qu'en ra-

contant la vie du prince, le panégyriste n'eût pas manqué, suivant le goût de son temps, de reprendre cette comparaison, s'il avait pu la connaître, et de s'en servir comme d'une parabole pour faire allusion au dernier voyage accompli par le mort et au repos enfin trouvé dans ce monastère.

Adossé aux escarpements de la Dent du Chat, il laisse tremper ses bouquets de saules et mire son campanile dans l'eau du Bourget. Son apparence ne correspond en aucune manière à son nom, qui désigne dans la montagne les creux sans issues. On a peine à croire qu'au temps de Robert de Molesmes, une solitude aussi souriante ait retenu des moines partis de Saint-Jean-d'Aulps. Suivant la coutume de leur ordre, ils choisirent tout d'abord une vallée fermée de montagnes, près de Cessens, où noble Gautier d'Aix leur donna une terre appelée la Haute-Combe, et ce n'est que plus tard, en 1125, qu'ils adoptèrent ce paysage romantique, en ne gardant que le nom de leur première demeure. Peut-être en effet ne trouve-t-on pas là, comme à Saint-Jean-d'Aulps, Abondance ou Sixt, la même harmonie entre le décor et la pensée cistercienne ; on en veut un peu aux religieux d'avoir trouvé tant de charme à

la nature, qui nous inspire quelquefois des pensées élevées, mais nous suggère le plus souvent des images de plaisir ; on s'étonne que saint Bernard, recommandant au prince Arducius de Faucigny, évêque de Genève, la maison de Hautecombe, lui ait dit : « Les bontés que vous aurez pour elle me donneront la mesure de l'affection que vous avez pour moi » ; et l'on peuple ce paysage, fait à souhait pour le plaisir des yeux, non pas de renoncements absolus, mais d'un culte facile, d'abbés aimables, comme cet Alphonse del Bene, ami de François de Sales et d'Honoré d'Urfé, un peu rhéteur et poète, amoureux de beau langage, attardé à des consonances de périodes, à des retours de rimes.

Mais je ne suis pas venu chercher ici des images souriantes ; je ne veux pas retrouver à cette heure les murs tapissés de lierre, les terrasses démantelées qui ont exalté le rêve de Lamartine et d'Elvire. L'abbaye de Hautecombe est à mes yeux la sépulture des princes de Savoie, de même que Saint-Denis est celle des rois de France : ayant entendu l'hallali dans les forêts de Ripaille, suivi les songes sur le visage de Bonne de Bourbon, assisté aux derniers moments du comte Rouge, son fils, vu

les apothicaires préparer l'aloès, la myrrhe, l'acacia, le bois de santal, le musc, le cumin, le romarin, la noix de cyprès, la muscade, le gingembre et les clous de girofle pour l'embaumement du corps, entendu au passage les prières latines sous les voûtes de Saint-Pierre, je m'efforce de retrouver, parmi les tombes des princes de Savoie, le signe tangible de leur lignée et de leur tradition, de même que tout à l'heure, à Genève, je reconnaissais sans peine, sur un vieux plan, les demeures des familles de Savoie, des Viry, des Lornay, des Joinville, des d'Antioches, de la Palud-Escorens, d'Alamand, d'Allinges-Coudrée, de la Rochelle, de Lucinges, de Confignon, de Pontverre, de Champion, la pensée des évêques réalisée dans leur cathédrale et dans leurs églises, le passé de la cité intimement lié au nôtre, ses routes conduisant à notre province et, dans le bourdon de la *Clémence,* un peu de l'airain sonore qui saluait les entrées de nos princesses dans leur bonne ville...

Il y a toujours, dans ces monuments élevés aux morts, le souci d'exprimer la pensée qu'ils avaient sur la vie : le moine est couché sur une dalle noire, droit comme la hampe d'un cierge; quelque jolie princesse, à la tête souriante, un

peu inclinée de côté vers le cœur, respire la sérénité; un chevalier a la main gauche appuyée sur la gorgone de son épée. Une divinité païenne rôde autour des tombeaux : à côté d'un ange ou dans le terre-à-terre d'un bas-relief, un serpent s'enroule parmi les fleurs; à tous les moments, l'humanité a voulu accompagner ses morts, leur faire un cortège et leur continuer une vie factice. Les lions accroupis, les levrettes étendues sur un coussin au pied de leurs dames, les guivres pelotonnées sous la molle pantoufle d'une reine ne signifient pas autre chose. Ces gisants, représentés avec leurs attributs, leurs devises, leurs armes, essaient de se survivre à eux-mêmes en rappelant aux générations futures la forme de l'idéal qu'ils ont poursuivi les uns et les autres. Entourées des génies de la mort au flambeau renversé, des pleureuses suivent dans l'ombre, tandis que l'élu repose doucement; les saints et les anges surplombant les baldaquins se penchent, et leurs gestes sont des gestes de triomphe et d'allégresse. Ainsi l'idée religieuse de la terre, de la cendre et du ciel se trouve symbolisée, et les néants exprimés selon la tradition qui désirait que l'on représentât en un monument d'orgueil la vanité des choses de ce monde.

En apparence, les mausolées offrent le même air de famille, et cependant ils diffèrent par les vies qu'ils représentent et que les épitaphes résument. Rien qu'à les lire, on peut suivre la direction de la politique et les alliances consolidées par des mariages. Les épouses sont d'abord les jeunes filles des châteaux voisins, entrevues à la chasse, aux banquets, aux rendez-vous des feudataires, quelques lieues à la ronde; puis les visées se font plus ambitieuses, et les femmes sont des princesses lointaines, des fleurs cueillies aux bouquets de Flandre, de Bourgogne ou de France qui continuent à vivre aux jardins de Savoie. Elles portent des noms de légende et de rêve, Ancillie, Yolande ou Béatrix, Marguerite ou Passerose, qui expriment la soumission tendre, évoquent des personnes de drame, évoluant avec des gestes précieux dans un décor de mystère, ou semblent éclos dans les champs, au bord des sentiers, et qui sont les uns et les autres tellement populaires, que les femmes du pays les adoptaient aussitôt, et qu'à feuilleter dans les registres des paroisses les actes de baptême, on pourrait dire à coup sûr les noms des reines. Ils nous parlent comme ces blasons grossièrement sculptés à l'angle d'une tour, contre les piliers des églises, et nous ap-

prennent souvent ce que nous demanderions en vain aux historiens à gages.

Aucun n'est plus éloquent que celui de Humbert aux Blanches Mains, qui épousa Ancillie. Peut-être le rapprochement de ces deux mots précieux nous séduit-il à la manière des lettres ourlées au bas d'une tapisserie de Flandre; surtout il suffit de les prononcer pour que nous puissions leur rattacher avec certitude toute la dynastie. Descend-elle d'Italie ou de Bourgogne ? Les villes du quinzième siècle aimaient à s'attribuer des ancêtres fabuleux; l'évêque Charles-Auguste de Sales prétendait que le cri de sa famille, « m'amour ! m'amour ! », ne signifiait point « mon amour ! mon amour ! » mais traduisait le refrain *Mamurius ! Mamurius !* des hymnes saliens; Turin se croyait issue de l'Égyptien Phaéton et remplaçait dans ses armes l'aigle noir des Gibelins par l'image du taureau, et Lemenc, enfin, se disait fondée par Lemanus, fils de Priam.

Si je relis au contraire les vieilles chroniques, en m'amusant comme il convient des étymologies romanesques, en me rappelant qu'il faudrait une vie pour réfuter les erreurs de Guichenon et que les rois de Sardaigne firent arrêter Giannone, l'historien de Naples, il semble

bien que Humbert aux Blanches Mains, l'ancêtre reconnu par les archives, ait joué un rôle important à la cour de Bourgogne. Il n'a pas été, ainsi qu'on le prétend communément, comte de Savoie, puisque la Savoie ne désignait au milieu du onzième siècle qu'un petit territoire, à peine la vallée qui se déroule d'Aix à Chambéry, Montmélian et La Rochette, à peu près l'horizon que Jean-Jacques découvrait des Charmettes, que les frères de Maistre connurent dans leur enfance et que Lamartine, adolescent, choisit comme le décor naturel des amours d'Elvire. Sans qu'il soit possible de préciser la parenté de Humbert avec la reine Hermengarde, on le voit signer avec elle des libéralités, percevoir en son nom des impôts dans cette dépendance de la Bourgogne, être ce qu'on appelait au moyen âge *l'avocat* et mériter, en récompense de son dévouement, les domaines qu'il avait si bien administrés et que ses descendants devaient agrandir des deux côtés des Alpes. Il me plaît que l'histoire vérifie ces affinités de la Savoie et de la Bourgogne, si souvent démontrées par l'architecture, et que nous ayons ainsi de nouvelles raisons pour être Français.

Sans doute, j'éprouve une difficulté à croire

que l'esprit des vieux âges plane ici pendant les nuits calmes. Il ne reste rien des anciens tombeaux qui s'élevaient autrefois, la Révolution a presque tout anéanti, et nous n'avons même pas les ruines où s'accoudait encore Lamartine dans sa vingtième année, et qui contenaient sans doute plus de splendeurs secrètes que la réalité. Charles-Félix, le dernier représentant de la branche aînée de Savoie, et sa femme la reine Marie-Christine de Bourbon s'avisèrent un jour de racheter le couvent et les terres qui avaient été vendues comme biens nationaux. Ils firent rassembler les restes dispersés de leurs ancêtres, reconstruire l'édifice, relever les mausolées, et rappelèrent dans l'abbaye, en 1826, les moines qui en avaient été chassés. Peut être ont-ils respecté la forme de l'église, dont l'abside est inclinée sur la nef, en mémoire du Christ en croix, dont la tête penchait sur l'épaule ; mais au lieu de retracer sur chaque tombeau la vision du monde d'où le mort venait à peine de sortir, le Cacciatore et Mélano, en infligeant à la belle matière leurs pauvres habiletés, en la fouillant comme le manche en ivoire d'une ombrelle marquise, en faisant de ce monastère fondé par les cisterciens un temple à la fois

pompeux et désuet où règne le goût italien mis à la mode par Canova, « ce perruquier de la sculpture », ont restitué à leurs souverains une tradition en stuc et en faux marbre.

En regardant cette mascarade, je ne pense plus à Humbert aux Blanches Mains, ni aux princes représentés dans l'attitude du commandement ou de la prière, vêtus d'une cotte de mailles ou d'un froc de bure, selon qu'ils ont tendu à un idéal de force ou de pitié. Peut-être à Chambéry, au village du Bourget, à Ripaille, partout où ils vécurent, trouverais-je encore quelque chose d'eux-mêmes. Je verrais peut-être à la Chartreuse de Pierre-Châtel, qui commande, avec le fort de l'écluse, les défilés du Rhône, le berceau de l'Annonciade et, sur un collier d'or entremêlé de roses et de lacs, les lettres qui font allusion à la victoire de Rhodes ; je lirais leurs aventures de guerre ou d'amour dans leurs châteaux en ruines. Ces châteaux ressemblent aujourd'hui aux vieux chemins qui relient des villages disparus, aux moulins dont l'eau s'est tarie ; ils font des gestes chimériques comme les grands bras de don Quichotte : ils se défendaient autrefois contre des dangers qui les menaçaient réellement et que nous croyons imaginaires parce que les frontières ont changé.

Ici, j'assiste à une sorte d'opéra mélancolique et suranné. La tradition qui remonte aux Burgondes finit en quenouille.

Charles-Félix et Marie-Christine, qui faisaient de fréquents séjours à l'abbaye de Hautecombe, aimaient à parcourir les bois qui gravissent les pentes de la montagne et laissent voir à travers leurs branches l'eau du Bourget. Ils passaient, au sortir de leurs appartements, sous une porte ogivale qui existe encore et, cheminant avec une majesté lente, ils allaient s'asseoir sous la châtaigneraie qui ombrage *la fontaine des Merveilles*. Je me les représente, au déclin de la monarchie, lui, poudré, semblable à quelque maître à danser oublié par le dix-huitième siècle, elle, enveloppée dans un cachemire de l'Inde et chaussée de cothurnes dont les rubans se croisent autour des chevilles, tous deux abrités derrière un paravent qu'un frater a disposé dans la clairière tapissée de mousse ; dès lors il me semble que la reine est pareille à quelque fée, sortie d'un tronc d'arbre et guettant, près de la source qui jaillit par instants, la jeune fille qu'elle changerait en biche... Je me représente encore, quelques années plus tard, quand le roi est mort, la vieille reine, vision falote, promener dans les chambres du monastère, devant

les globes des pendules et le papier à fleurettes, son sourire un peu égaré, et traîner sur les parquets d'amarante et de citronnier la queue de sa robe en soie puce. Les cheveux relevés en diadème et coiffés avec une barbe de dentelles d'où s'échappent des anglaises, elle apparaît dans l'encadrement d'une fenêtre qui surplombe le lac, et laisse tomber dans l'eau la ligne d'une à canne pêche ; en bas, sur la grève, un moine, de temps à autre, rattache gravement à l'hameçon un poisson frétillant qu'il tire d'un seau placé à côté de lui. Comme Marie-Christine de Bourbon est la bienfaitrice du couvent, la communauté a pour elle des indulgences, et le moine, venu à Hautecombe pour suivre la règle de saint Bernard, consent à parodier pour sa reine déchue la pêche miraculeuse des Évangiles.

II

Le 14 juillet 1534, Pierre de la Baume, quatre-vingt-douzième évêque de Genève, accompagné des chanoines de Saint-Pierre et du chapitre des Macchabées qui desservait la chapelle du cardinal de Brogny, abandonna pour n'y plus revenir cette cité qui se livrait à Farel et à Calvin. Ils sortirent du palais épiscopal par un escalier qui donnait dans le passage du Mouret et, suivant le sentier qui courait au pied des murs, ils gagnèrent le pont du Rhône, la route de la Faucille et Gex. L'année suivante, ils quittèrent Gex pour Rumilly, puis en février 1536, Rumilly où passait une multitude de gens de guerre, pour Annecy, où ils rejoignirent enfin les cordeliers de Rive, les dominicains de Plainpalais,

les moines de Saint-Victor et les Clarisses enfin dont la sœur Jeanne de Jussie a raconté l'exode[1]...

Son récit dégage comme un relent de parfum, de vagues sonorités, à la manière d'une église où flotte encore après l'office un peu d'encens et l'écho assourdi des orgues et des cloches. On y relève des traits d'une naïveté charmante, et rien n'est plus savoureux et plus piquant que le nouveau contact des moniales avec une vie d'où elles croyaient s'être enfuies pour toujours. Ces femmes, qui depuis longtemps n'avaient rien vu du monde, s'évanouissaient coup sur coup; accoutumées à respirer l'atmosphère tranquille de leurs couvents, elles ne pouvaient supporter l'air vif des grands chemins ; quand elles voyaient quelque bétail dans les champs, elles craignaient que les vaches ne fussent des ours, et les brebis des loups ravissants ; habituées aux sandales, qui sont faites pour frôler les dalles des chapelles, elles ne

1. Ce dernier monastère devait envoyer à Paris, en février 1673, deux compagnes quêteuses qui, logées en la maison d'un tailleur, rue de Richelieu, se trouvèrent les voisines de Molière. Et, de même que le théâtre est sorti du culte et des mystères, que Molière reçut l'Hôtel de Bourgogne de la Confrérie de la Passion, de même en la dernière scène de sa vie « il rendit l'esprit entre les bras de ces bonnes sœurs ».

savaient plus se servir des souliers qu'on leur avait donnés pour cheminer et les portaient attachés à leur ceinture.

Il leur fallut une journée entière pour atteindre Saint-Julien, à deux lieues de Genève, où le châtelain leur conseilla d'écrire « tout le procès de leur douloureuse départie » à la femme de Charles III, son souverain, duc de Savoie ; et, « par le menu, tout fut écrit à Madame la Duchesse Béatrix de Portugal, qui portait grand amour à la religion » ; et les lettres, « qu'on trouva belles et bien couchées, furent envoyées à Monseigneur, en Piémont ».

Le lendemain, les Clarisses se rendirent au château de la Perrière, chez le baron de Viry qui se trouvait être le cousin de l'une d'entre elles. « De jour, elles se tenaient ensemble en une chambre, et de nuit se couchaient six en une chambre, et six en une autre, car il y avait en ce château trente-six excellentes chambres à faire feu, et garnies de beaux lits bien garnis de courtines en beau satin blanc et rouge, et de bonnes couvertes, car ce château avait été fait tout neuf du vivant du père du dit seigneur, oncle charnel de mère Vicaire, et y avait un logis spécial, pour recevoir tous les princes du monde, garni de tous meubles; mais, hélas !

bientôt après, fut brûlé par les hérétiques allemands. »

La réponse de Charles III ne se fit pas attendre : il mandait « de les faire amener et conduire honorablement jusqu'en Anyssi, en son monastère de Sainte-Croix, lequel il leur abandonnait pour s'y retirer, priant aussi le président d'Anyssi, et toute la ville, de les recevoir en honneur comme sa personne ». Les sœurs convinrent « que plus sûre et honnête chose serait d'être en un monastère qu'en un château ». Et les voilà derechef faisant route vers l'abbaye de Bonlieu, au bas de la colline que commande le château de Sallenôve, « hébergeant en cette abbaye en une chambre assez mal disposée, reposant leur chef l'une sur l'autre..... On pensait que Monsieur de Sallenôve ferait comme le bon baron, mais il fut autrement, car il se tint méprisé que les sœurs n'étaient allées descendre à son château et comme mal content, manda son fils avec un flacon de vin et un plat de raisins, mandant que le château était bien fourni de vivre pour faire bonne chère dedans, mais non pas pour mander dehors, et pour ce, ne voulut pas faire autre aide. »

Elles s'étonnent de tout, et de l'amour-propre de M. de Sallenôve, et du charretier « fort rude

et mal gracieux », et du seigneur de la Balme qui pour témoigner de sa dévotion, les contraint de boire et leur donne « de bon pain et du fromage vieux, et du bon vin blanc et rouge, et de bon cœur ; et c'était plaisir de le voir servir..... ».

Éprouverais-je à les suivre leurs étonnements et verrais-je encore les spectacles qui ont frappé leurs yeux accoutumés à l'horizon d'un cloître ? La petite église de Confignon, qui sera plus tard la première étape de Jean-Jacques vers Annecy, existe encore, mais le château de Saint-Julien est en ruines. Viry, dont le seigneur passait autrefois pour un des quatre grands chevaux du duc de Savoie et qui compte dans sa lignée un ambassadeur à la cour de Louis XV, est devenu un rendez-vous d'aéroplanes ou de vélivoles ; l'abbaye de Bonlieu sur la rive des Usses, une grange et une douane ; Sallenôve, dont les châtelains ont dirigé les armées du duc de Savoie pendant les guerres de la Réforme, n'est plus qu'une ferme, et l'on voit encore à l'angle d'une tour la jolie fenêtre à meneaux où la dame ennuyée suivait le vol d'un blanc ramier. De la seigneurie de la Balme,

nous n'avons qu'un souvenir et, dans Annecy, au couvent de Sainte-Croix, qui abrita les Clarisses venues de Genève et qui est maintenant une filature, il ne reste pour identifier leur mémoire qu'une ogive et des colonnettes.

*
* *

Si je cherchais un décor à cette époque troublée, où se rencontrent des douceurs de galanterie et des atrocités de bataille, c'est dans cette petite ville que je pourrais encore faire vivre mes souvenirs « Annecy, écrit Charles-Auguste de Sales, située en un lieu fort amène, au dégorgement d'un lac cristallin, ornée de plusieurs églises, marquée de tours, arrosée de canaux, distinguée de rues, liée de ponts, noble par son superbe château... » En quelques mots, la réalité confuse s'ordonne et s'explique, et la ville m'apparaît dès lors comme un de ces vieux plans où rien ne manque, pas même entre deux créneaux le profil d'un archer. Et c'est ainsi qu'il la faut aborder, dans l'ordre des mots qu'emploie le vieux chroniqueur en sa prose limpide et précise.

Donc, en suivant ma route, qui n'est pas la route de tout le monde, mais une route imagi-

naire, qui relie entre elles de vieilles choses dont personne ne se soucie plus, et venu de Genève par des chemins capricieux que j'animais au gré de ma mémoire, en supposant tour à tour que les évêques chassés par les réformateurs, Jean Fraczon, ou les Clarisses, ou même Rousseau les avaient suivis, je suis arrivé au sommet de ce joli coteau d'Annecy-le-Vieux et, gravissant l'escalier du clocher roman, j'ai découvert, par les baies géminées, l'horizon familier d'une ville dont l'histoire continue en quelque manière celle de Genève. De la colline, il faut descendre au hameau du Petit-Brogny, où Jean Fraczon a passé son enfance. et l'on arrive au bord du lac, à une esplanade qu'on nomme le Pâquier, entourée de platanes, au-dessus desquels émergent les tours du château et les flèches des églises. Les beaux arbres, en dissimulant les maisons, les entourent d'un rempart de silence et de fraîcheur et nous prédisposent au recueillement.

Je crois que l'aube est le moment le plus propice à ces attentes, où il semble qu'on veuille circonvenir le passé et mériter d'en connaître les secrets. L'aube en effet ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit; à mesure qu'elle s'élève au-dessus des coteaux, les

voiles qui recouvrent le paysage se traînent lentement au ras des maisons, s'effilochent aux pointes des clochers, au faîte des tours, dispersent leurs lambeaux dans le ciel et, laissant voir peu à peu la ville silencieuse et comme endormie dans son histoire, groupée dans ses lignes essentielles, permettent au soleil, qui néglige les arrière-plans sans signification, de sculpter rudement les masses qui furent les premières à surgir de l'ombre et qui, au crépuscule, se détachant en violet sur un ciel rouge de sang, sont les dernières à y rentrer.

Ici, devant ce lac, on devient rêveur, désœuvré, un peu somnolent. L'heure sonne, on ne sait pas trop qu'en faire : c'est un matin laiteux d'automne, l'eau est plus lumineuse que le ciel, les cygnes glissent sur elle comme une frise se déroule sur une porcelaine de Copenhague. Une langueur tiède est épandue sur ce recoin du monde ; on regarde là-bas une barque silhouettée en noir, une voile latine s'enlevant avec un accent de clarté sur l'eau délicatement grise et, debout à l'arrière, quelque pêcheur tirant ses filets avec de beaux gestes plastiques. Les bruits se succèdent dans le silence avec une sonorité fragile ; on en pressent l'approche, on les distingue, on écoute leur écho, on les attend de

nouveau : c'est un carillon qui tombe d'un campanile, le grincement d'une rame sur ses affûts, le bruit mouillé des palettes qui laissent retomber des gouttes de soleil et, plus clair encore, le rire d'une femme.

On voudrait dire : « Il faut que je laisse mes yeux » sur ce matin, tant il a de saveur et semble être la jeunesse de la journée. L'eau adoucit la sévérité des formes naturellement nobles, leur communique un peu de sa nonchalance, et par elle tout respire le bonheur de vivre. Elle affine la verdure, elle tisse une gaze là-bas sur les rives mouchetées de bestiaux, sur les vignes de pourpre, sur les saules argentés. sur les châtaigneraies, dont le feuillage luit comme le lierre et le houx, atténue les masses sombres des montagnes qui encadrent le lac et qui, au lieu de se chevaucher dans un chaos, s'ordonnent naturellement, se succèdent et s'échelonnent jusqu'aux sommets crénelés de la Tournette surgissant, plus inaccessibles, plus hautains dans une lumière impalpable. Le paysage est composé à la manière de ces tableaux du dix-huitième siècle, où les premiers plans sont animés de petits personnages, et les derniers se reculent à l'infini dans une brume d'or. Il agit sur nous à la façon d'un décor d'opéra ;

près du rivage, un îlot factice contribue à cette impression, de même qu'un portant peut mettre en valeur une toile de fond, et il suffit que nous fermions à demi les yeux pour qu'apparaisse à niveau des quais quelque barque de rêve, une lourde barque chargée de fruits comme un verger en voyage et naviguant vers l'île heureuse.

Tout de suite, au « dégorgement du lac cristallin », la vieille ville, placée à califourchon sur ses canaux, déroule ses rues, ses arcades et, brusquement, les oreilles habituées au silence ouaté de l'eau tranquille s'emplissent d'un vacarme de chutes retenues par des écluses, de moulins, de ronflements d'usines. Ces canaux miroitent, coupant les quartiers de rubans moirés, pailletés de soleil, glissant leur ceinture sous les ponts en dos d'âne, qui contemplent chacun leur courbe et la répètent à l'infini. Le Vassé, vert de l'arche de verdure qui lui fait un demi-jour glauque, reflète le feuillage satiné des platanes, se développe comme un parterre d'eau et, décrivant entre les arbres une courbe majestueuse, s'en va disparaître sous une rue qui suit exactement le contour d'un ancien rempart. Le Thiou, bleu de tout le ciel qui s'y noie,

entoure le Palais de l'Ile à forme de galère, longe en sinuosités souples de vieilles façades. Il se couvre parfois de duvets blancs, car les laveuses sont accroupies sur les bords, et son étendue molle, striée de serpentins, de vrilles colorées, est comme emplie d'écailles nacrées. Le courant détache des murs patinés de crasse de longues chevelures de Vénus et les enchevêtre à des pelures de fruits. Accoudé au parapet, j'aperçois de vieilles maisons dont les pignons se mirent et se rejoignent dans l'eau; plus loin, des linges sèchent à une corde; dans une loggia pend la cage d'osier où se plaint une tourterelle; une glycine festonne un balcon; un laurier-rose étend son feuillage méridional près d'un banc; des venelles en cul-de-sac coupent de leurs enfoncements d'ombre les pans de clarté vive; le parfum d'un rosier, qui s'effeuille moitié dans un jardin, moitié sur le canal, traverse une odeur de cambouis et de varech.

On a parlé de Venise ; il manque à cette Venise la truculence des couleurs, le miracle changeant d'une palette violente ; c'est plutôt une lumière délicate et fine, non pas étalée en surfaces éclatantes et monotones, mais dispensée en nuances comme en quelque ville du Nord. N'était l'eau

qui caresse les berges et qui est tantôt d'un bleu luisant, mat, insondable, tantôt d'un bleu verdâtre comme d'une turquoise, je dirais que le burin, avec ses accents, ses noirs profonds et gras, ses réserves de blanc, peut seul exprimer le charme de cette ville toute en surprises, en demi-lueurs, qui se dérobe, s'offre et se cache, avec des coquetteries et des pudeurs, des sourires et des effacements de deuil. De même, les rues ne se livrent jamais tout entières et ressemblent à ces canaux qui chantent au soleil, se taisent et se faufilent sous une voûte pour reparaître plus loin entre les branches des arbres.

Il y a encore comme autrefois des portes cintrées, flanquées d'une tour; on les a percées de fenêtres et maintenant, au-dessus de l'ouverture qui laisse passer les carrioles des paysans, se penche, au lieu d'une jeune fille en hennin, une vieille femme en cornette, qui interpelle, amusée, les passants ou arrose ses pots de géraniums. Le long des maisons court, au rez-de-chaussée, une rangée d'arcades qui font d'Annecy, comme des villes italiennes, non plus un cloître ouvert sur le jardin des tombes, mais un promenoir en la mauvaise saison, adossé aux boutiques, ouvert sur la rue pavée. J'imagine

que Stendhal, citoyen de Milan, aimerait à flâner sous ces arches trapues, pleines d'ombre et de fraîcheur, qui s'arrondissent comme des festons de dômes et laissent voir, en aperçus obliques, des fenêtres aux accolades géminées. Entre les piliers, les marchands des quatre-saisons étalent leurs amoncellements de melons, leurs panerées d'oranges, leurs tas de tomates et d'aubergines. Au-dessus des portes on devine des emblèmes usés, salis, déchus, et que le velours de la fumée a tendus de noir. Elles s'ouvrent sur des allées obscures, au fond desquelles un rais de lumière brille d'une lueur étrange, ou sur un escalier qui monte en spirale, mystérieux et pareil à l'escalier du Philosophe de Rembrandt; et, comme la rue suit exactement le contour de la colline et les méandres des canaux, elle a des échappées sur le château qui surplombe la ville et sur l'eau qui paraît immobile, et cependant use et ronge sans répit les pierres branlantes des vieilles marches. On pressent en ces ruelles l'attrait délicieux d'un roman défendu ; par une fenêtre entr'ouverte on aperçoit, derrière les rideaux de raz vert, des boiseries grises où parade en son cadre doré un portrait de juge à robe rouge et à perruque poudrée, une pendule religieuse qui

sonne les mêmes heures qu'autrefois ; et, dans ces demeures silencieuses, sans qu'apparaisse jamais une silhouette animée, s'évoquent furtivement les existences douces et méritantes qui s'éteignirent là, candidement, toutes pareilles, ayant les mêmes principes, la même foi naïve, les mêmes joies puériles : le présent continue le passé avec des gestes amortis.

Si je voulais retrouver dans cette apparence de confusion, de détails multipliés, un certain nombre de monuments où ce passé semble s'être cristallisé, et qui en quelque manière le dessinent en traits vigoureux, je choisirais pour y placer mes rêveries un de ces lieux qu'on disait « habités par l'histoire », où les romantiques avaient coutume de situer ce qu'ils appelaient leurs stations poétiques. J'irais auprès du port où se balancent les barques de pêche et les petits vapeurs, et de là j'aurais en un simple regard un raccourci d'histoire et de légende : le Palais de l'Ile, le château des ducs de Genevois-Nemours, le vieux couvent des dominicains et le collège d'Eustache Chapuis, le premier monastère de la Visitation, fondé par François de Sales et la baronne de Chantal, l'église où

Mme de Warens abjura le protestantisme entre les mains de l'évêque Rossillon de Bernex, la bibliothèque où sont les livres du juge-mage Simond et que Jean-Jacques a peut-être feuilletés ; en quelque pas je franchirais quelques siècles.

La première image qui vient à l'esprit quand on regarde le Palais de l'Ile est celle d'un navire échoué au milieu des eaux du Thiou, ou d'un cygne dont le col serait exactement figuré par la tourelle de l'éperon. On a peine à croire que pendant longtemps il fut une prison, et l'on suppose plus volontiers qu'une princesse élégante y coula ses jours. Or, une seule princesse habita ici, non pas Hélène de Luxembourg, femme de Janus de Savoie, qui préféra le château de Duingt, mais à la fin du quinzième siècle, Louise, sa fille, que son cousin François de Luxembourg avait épousée en secondes noces : il est piquant de voir qu'à ce moment les seuls travaux qu'on relève dans les comptes du bâtiment sont des percées de fenêtres ; de même, au donjon de Sallenôve, la chambre de la comtesse s'ouvre sur les horizons par deux jolies fenêtres d'angle à meneaux. Aussitôt qu'on a franchi la porte blasonnée des armes d'Emmanuel-Philibert, duc

de Savoie, le Palais de l'Ile, avec ses cachots, ses salles de greffe et d'audience, ses banches de procureur, ses logements de geôliers, ses grilles à travers lesquelles on conversait avec les prisonniers, ses guichets aux rebords usés par les mains tendues, suggère des idées de torture et de captivité. Il redevient vraiment ce qu'il était d'abord, la demeure du châtelain chargé de la police locale à l'époque du comte de Genève, puis une maison de monnaies — ce qui signifie un agrandissement de la puissance temporelle des comtes —, enfin le siège du conseil judiciaire de la province de Genevois. Les noms qui peuplent ces murs de leur souvenir ne sont pas des noms de femmes, mais des noms de juges, et Louise de Savoie est la seule dont on pourrait mettre le portrait à côté des effigies plus sévères du président Favre, ami de François de Sales, du mage Simond dont parlent les *Confessions*, qui tous deux exercèrent ici leur judicature.

On monte au château par un raidillon bordé de masures aux balcons branlants, où sèchent des chiffons, où s'affirme à chaque pas la familiarité pauvre et turbulente des bourgades du Midi. On y peut monter aussi par une rampe difficile d'accès, gagnée sur les escarpements

du roc, d'où l'on découvre peu à peu la mêlée inextricable des toits et des pignons en escaliers, les tuiles aux tons fanés, couvertes de lichen et de mousse comme l'écorce des vieux arbres, l'enchevêtrement baroque des girouettes et des tuyaux de tôle, les plombs violets et les épis de faîtage faisant monter dans le ciel une alouette silencieuse, ici et là une flèche d'église dominant la campagne et plus loin, dans une brume argentée, le contour délicat du coteau d'Annecy-le-Vieux et son clocher roman; des cheminées à croisillons, qui ont elles-mêmes la forme de petites maisons, la fumée s'échappe, se dissipant dans l'air en spirales, s'effaçant, étant un peu comme le résumé de la demeure d'où elles s'exhalent, et nous communiquant enfin en disparaissant une impression de départ et de fuite.

Il m'est facile de me figurer ce que fut autrefois le château d'Annecy avec ses sept tours, ses remparts, ses oriflammes claquant au vent, tel qu'on le voit sur les feuilles du *Theatrum Sabaudie*. Malgré ses toits grossièrement encapuchonnés d'ardoises, ses tours tronquées, les constructions qu'on lui a ajoutées de nos jours, il a grand air et il ne me déplaît pas qu'il soit encore ce qu'il a souvent été, une

demeure de soldats. En effet, quand on le regarde du dehors, il domine et même il écrase la ville de sa masse : les proportions sont presque équivalentes à celles du château de Pierrefonds ; et une jolie légende veut que la *tour de la reine* ait été bâtie par une princesse de Nemours, qui voulait lui donner une élévation telle qu'on pût découvrir du faîte la ville de Lyon. Il y a eu ici des ponts-levis, une herse, des échauguettes, des tourelles à mâchicoulis, des chemins de ronde. On voudrait même y trouver des oubliettes, si l'on ne savait assez que Viollet-le-Duc, l'infaillible Viollet-le-Duc, avoue ne connaître en France que deux oubliettes, celles de la Bastille et de Pierrefonds, et que l'imagination populaire a coutume de donner au moyen âge des couleurs atroces et d'accepter volontiers les scènes d'horreur que les romans placent en de semblables lieux.

On s'étonne qu'un appareil aussi formidable n'ait jamais servi qu'à une parade militaire, ni résisté sérieusement aux assauts. On évoque plus justement des souvenirs aimables, celui de la comtesse Mahaut qui fut l'amie de Bonne de Bourbon et qui menait ici, au quatorzième siècle, une vie pareille à celle que l'on menait au château de Ripaille, le cardinal Robert de

Genève, Yolande de France, sœur de Louis XI et duchesse de Savoie, l'arrivée des ambassadeurs des ligues suisses et allemandes en 1477 et surtout, parce qu'elle est plus proche de nous et s'accorde mieux à la nonchalance de cette ville, la lignée des ducs de Genevois-Nemours, cadets de la grande famille de Savoie, qui tenaient depuis 1514, en apanage de la branche aînée, le comté du Genevois, les baronnies de Beaufort et de Faucigny, et depuis 1528, du roi de France, le duché de Nemours, près de Fontainebleau.

Sans doute, Messieurs de Nemours, comme on disait à la cour des Valois, ont plus combattu dans l'armée du roi de France que dans celle de Savoie, plus vécu à Paris que dans leur petite capitale d'Annecy; et cependant, à leur manière, ils ont servi notre province, en y apportant des habitudes d'élégance qu'on n'y connaissait pas avant eux. Dans le château même, où ils ne résidaient guère, le logis Nemours contraste avec la masse des tours carrées; les fenêtres à meneaux y sont plus nombreuses que les meurtrières, et il semble que les femmes aient eu plus de part au conseil que les capitaines. A lire les inventaires des meubles qui garnissaient *la salle où Monseigneur mange*, *la chambre où loge Monseigneur* et *la chambre de Ma-*

dame, on comprend que Nemours n'était pas très éloigné de Fontainebleau.

Il semble à les feuilleter qu'on tourne les pages d'un livre d'enluminures et que les noms en soient écrits à la pointe du pinceau, tant ils ont en leur vieille orthographe de grâce pittoresque et naïve. Où nous voyons maintenant des murs badigeonnés à la chaux et des graffiti de soldats, se détachaient autrefois, sur une tenture en cuir argenté, le portrait du Roy François le Grand et le tableau d'une femme tenant une clé en main, appelée Charité, et un autre qui représentait Lucrèce; puis le cabinet des armes avec ses harnois de cuir rouge, ses cuirasses à l'antique, ses éperons de fer, ses sarbacanes venues d'Orient, ses tholaches à devises, ses paggayes à huppes de soie violette et, à côté des engins de guerre et de chasse, les instruments de musique, une guitare, le livre d'Androuët du Cerceau, *Les plus excellents bâtiments de France*, qui prouvait là que le prince se souvenait délicieusement des châteaux de la Loire; un livre de parchemin blanc avec les armoiries de Monseigneur, intitulé *Les Amours de Cupido;* des médailles, une pierre à montre, des fers pour jouer à la pillotte; enfin un lit de damasquin gris, fait en

broderie de toile d'argent à l'impériale, un autre lit de damasquin vert et jaune changeant, les tapisseries de Bellérophon et des Neuf Preux.

Ce qui me plaît dans cette énumération, c'est qu'à côté de ces raffinements qui arrivaient ici comme un parfum de France et y paraissaient aussi étranges que les tapis de Turquie et les armes mauresques, les princes de Nemours savaient respecter ce qui avait appartenu à leurs ancêtres et gardaient précieusement les objets plus simples et plus familiers, les landiers de fer, les coffrets de noyer, patiemment assemblés par des huchiers de village et magnifiquement polis par le temps, qu'on trouvait dans la plupart des maisons fortes en Savoie.

Nous pouvons aisément, en nous aidant de ces inventaires, imaginer la vie d'autrefois, dans son mélange de rudesse et de recherche, et la grande salle, le *pêle* avec son merveilleux plafond à septante et deux compartiments, les poutres peintes rappelant les psautiers et les romans de la Table Ronde, les étages que le grand viret reliait entre eux, les bancs de pierre pratiqués dans les embrasures des fenêtres, où les femmes s'asseyaient au crépuscule des jours allongés.

Nous avons coutume d'associer à ces demeures très anciennes, où les années changent moins les choses qu'ailleurs, la mémoire d'un homme qui en résume l'histoire et qui domine, en les effaçant un peu les autres souvenirs. Je songe ici à tous les Nemours, à Philippe qui sut obtenir leur apanage, à son fils Jacques, à ses petits-fils Charles-Emmanuel, que vit mourir Honoré d'Urfé, et Henri, marquis de Saint-Sorlin, qui fut le contemporain de François de Sales et du président Favre, et cependant parmi eux je choisis Jacques de Savoie, celui que Brantôme appelait la *fleur de chevalerie*, parce qu'à lui seul il résume mieux encore que ceux qui le précédèrent ou le suivirent les qualités de sa race.

Il n'est pas né à Annecy, il a été élevé par sa mère Charlotte d'Orléans à la cour des Valois, il a suivi dans la guerre la fortune du roi de France contre Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, son cousin, lieutenant général des armées de Charles-Quint ; mais sa vie offre un mélange si bien équilibré de bravoure et de prudence, de souplesse et de loyauté, de galanterie et de désinvolture amoureuse, qu'on est bien obligé d'oublier qu'il négligea la Savoie pour la cour, son prince pour son roi, et de croire

qu'il fut réellement duc de Genevois-Nemours. D'ailleurs, s'il a lutté contre Monsieur de Savoye, son adversaire lui a rendu justice, et l'on raconte même que, la paix étant faite, il allait en croupe derrière lui à cheval, et qu'en ses derniers jours il lui donna Moncalieri pour s'y retirer.

Ce beau prince, « de très bonne grâce, brave, vaillant, bien disant, bien écrivant, s'habillant des mieux », avait coutume de dire que la plus propre recette pour jouir de ses amours était la hardiesse, et qui serait bien hardi en sa première pointe, infailliblement il emporterait la forteresse de sa dame ; et qu'il en avait conquis de cette façon plusieurs, et moitié à demi-force et moitié en jouant. Fort aimé des dames, il en a tiré des faveurs plus qu'il n'en voulait et mérité d'être le héros de *la Princesse de Clèves*, ce roman qui est à *l'Astrée* ce qu'un sonnet peut être à un poème. Il a dansé avec Marie Stuart, promis le mariage à Françoise de Rohan et pris en attendant, comme dit Saint-Simon, « un pain sur la fournée ». Il a manqué enfin épouser la reine Élisabeth d'Angleterre et, s'il n'a pas réussi, c'est qu'une dame le serrait trop d'amour, une dame que les chroniques désignent sans la nommer, la petite-fille de Lucrèce Borgia, Anne

de Ferrare, duchesse de Guise, qu'il épousa quand elle eut perdu son mari.

Et les voici, le 7 juillet 1566, qui se présentent tous deux en leur bonne ville d'Annecy à la porte de *Bœuf*, la même où François de Sales, évêque de Genève, fera son entrée, où Jean-Jacques Rousseau adolescent s'inquiétera de la demeure de Mme de Warens. De jeunes femmes, « accoutrées en nymphes de blanc et incarnat », leur présentent les clés de la cité et ils s'en vont tous en cortège vers le château, mais auparavant vers Notre-Dame où l'on a, de Chambéry, apporté le suaire dans lequel Jésus-Christ fut enveloppé par Joseph d'Arimathie, et que le duc de Savoie Emmanuel-Philibert Ier a bien voulu prêter pour la circonstance. Ils passent au carrefour qu'on appelle encore le Puits-Saint-Jean en souvenir du puits que les chevaliers de Jérusalem, suivant la coutume, avaient creusé près de leur chapelle et qui symbolisait à leurs yeux le baptême donné à Jésus par le Précurseur, et ils entrent dans l'église où les cardinaux de Guise et de Lorraine montraient la relique au peuple d'alentour qui s'était rendu à Annecy, « tant pour voir le précieux linge que pour faire révérence à la princesse ».

C'était une belle église ogivale à trois nefs,

dont le chœur à lui seul était aussi grand que le vaisseau d'aujourd'hui, et dont les vitraux maillés de plomb, encadrés dans les baies de style flamboyant, s'armoriaient de pourpre et d'or au soleil. Des souvenirs voltigeaient dans l'ombre des voûtes, et les princes de Nemours y avaient leurs tombeaux entourés d'un balustre de marbre noir. Presque rien ne subsiste de ce qui pouvait plaire à Jacques de Nemours et à la duchesse Anne de Ferrare, mais la petite place qui précède l'entrée est encore un endroit charmant : d'un côté les arcades, de l'autre la Tour des fabriques qui chevillait la seconde enceinte de la ville, ailleurs un joli escalier de pierre, dont la rampe de fer a dû être forgée au dix-huitième siècle par quelque émule de Jean Lamour, enferment le parvis que traverse une silhouette noire de prêtre ou de Visitandine ; à l'ombre des arbres, la fontaine, qui n'est pas belle avec ses tortues et son obélisque, dispense l'eau claire avec un bruit de cristal et enfin, dominant cet espace silencieux comme un cloître, le clocher contemporain de l'ancienne basilique, massif comme un donjon de forteresse, laisse envoler à travers ses abat-sons le tintement de la *Philothée* dont Mme de Charmoisy fut la marraine.

Une église nous attire par les prières, les implorations, les supplications qu'elle a entendues et par le résumé qu'elle nous offre de la vie humaine dans toutes ses infirmités, ses tourments, ses terreurs, ses tortures, plus encore que par les idées religieuses qu'elle symbolise ou les œuvres d'art qui les expriment. La plus humble comme la plus chargée d'architecture, la plus pauvre comme la plus riche, la plus simple comme la plus ampoulée nous touche moins par ce qu'elle contient de beauté ou de laideur que par ce qu'elle suppose de misère : toutes se transfigurent de l'affliction qu'elles laissent deviner. Celle-ci, qui témoigne d'un goût douteux, est émouvante par les appels qu'elle a entendus. Le jour même où Jacques de Nemours et la nouvelle duchesse de Genevois se prosternaient devant le suaire apporté de Chambéry, il y avait beaucoup de jeunes femmes que la curiosité attirait dans cette église, et qui se proposaient, en vénérant le suaire, « de faire révérence à la princesse » et de demander à Dieu les satisfactions d'un monde qu'il nous conseille de mépriser, mais qui nous sollicitent à chaque instant. L'une d'entre elles lui vouait déjà l'enfant qui viendrait à naître : c'était Françoise, fille de Melchior de Syonnaz,

et mariée depuis six ans déjà au seigneur de Sales ; le lendemain, elle rentrait au château de Thorens où, l'année suivante, lui naissait un fils qui fut François de Sales.

Comme chacune de ses journées se situe dans un décor savoyard, qu'on retrouve sa trace à chaque clocher, à chaque maison et pour ainsi dire à chaque tournant de sentier, que les chemins de Savoie sont les étapes de ses tournées pastorales et les voies de son cœur vers la Providence, je suis bien obligé de croire que sa vie est le commentaire obligé de ce pays et qu'un voyage dans cette Savoie spirituelle et tendre n'est pas une randonnée autour des auberges, mais un pèlerinage salésien.

*
* *

De tous les endroits où il a passé, de tous ceux auxquels s'attache un épisode de sa vie, Thorens est encore, je crois, le plus significatif et le plus capable de nous initier à cette fréquentation. C'est là qu'il est né, qu'il a passé son enfance, qu'il est revenu chaque été après les années d'études à la Roche, Annecy, Paris et Padoue, de là qu'il est parti, malgré les exhortations de son père, pour évangéliser le Chablais

acquis à la Réforme. C'est là qu'il s'est recueilli avant d'être consacré évêque, qu'il en a reçu les dignités. C'est là, dans sa famille, auprès des siens, qu'il a exercé les premiers actes de son ministère pastoral, baptisant ses frères et sœurs, recevant les aveux, puis le dernier soupir de sa mère. C'est là qu'il se plaisait à revenir aux premiers temps du carême pour vivre quelques jours avec les vivants qu'il affectionnait, et les morts dont il se souvenait, là qu'il conduisit Mme de Chantal et les femmes qui l'aimèrent plus qu'il ne les aima, comme s'il eût voulu se les mieux attacher en leur montrant le paysage où son âme s'était ouverte aux plus délicates sensations ; et, si l'on voit ailleurs la châsse en vermeil qui contient ses restes mortels, c'est là qu'il faut venir chercher l'essence même de sa personnalité.

Le lieu est en accord parfait avec ce qui s'y est déroulé, il nous dispose à mieux comprendre l'origine des raisons qui ont déterminé plus tard François de Sales à agir. Nous y recueillons ses premières curiosités, l'horizon de ses jeux, puis de ses rêveries et, dans la familiarité de la vie rustique, l'éclosion lente de son esprit. C'est une vallée retirée, recueillie, ombreuse, avec des montées et des descentes

dans un déploiement de verdure. De petits sentiers se cachent au creux du ravin en courant le long d'un torrent frais, la Fillière, qui bruit contre des rochers éboulés, se détourne pour passer sous un vieux pont, animer une scierie, baigner une maison, arracher aux vieux arbres la terre qui entoure leurs racines noueuses et tordues. Les digitales pourprées s'élancent au-dessus des fougères si vertes et si souples, les digitales qui eurent toujours la vertu de modérer les battements du cœur. Toute la vallée est profonde, moussue, et le village y semble perdu et comme écrasé sous les montagnes qui barrent toutes les issues. Il y a tant d'austérité dans les formes naturelles, qu'à les voir on comprend aussitôt pourquoi elles ne pouvaient qu'abriter un monastère ou déterminer la vocation religieuse d'un enfant en l'obligeant à se replier sur lui-même.

Une chapelle s'élève à l'endroit même où il naquit, sur l'emplacement du château qui appartint dans la suite à son frère et qui fut détruit en 1630 — alors que le cardinal de Richelieu décapitait les donjons — parce que Louis de Sales, commandant la garnison d'Annecy, avait osé résister aux troupes de Louis XIII. Les murs de l'oratoire suivent exactement le contour de

la chambre que sa mère occupait; la sacristie a les mêmes proportions que le boudoir; le tableau qui représente, au-dessus de l'autel, Dieu le Père sortant des nuages, servait autrefois de ciel de lit, et il se trouve que dans ce lieu un peu de grâce mondaine accompagne le balbutiement des prières.

Au dehors, un pli du terrain, sur les premières pentes de la montagne boisée, indique le profil de l'ancien manoir. Il y a des tilleuls que François de Sales a peut-être plantés lui-même et, dans le caveau, dorment tous les siens qui, avant l'année 1789, avaient leur sépulture dans l'église de Thorens. En fouillant la terre, on a trouvé des blocs de pierre, quelques lourdes pentures; et voici qu'à les regarder on rebâtit la cuisine, telle qu'elle est décrite dans le *Pourpris historique,* avec sa grande croisée, ses portes ouvertes sur la basse-cour, sur le pêle, sur la crédence, sur la laiterie, sa longue table de deux gros ais de noyer, qui servait aux repas des domestiques, une autre table pour les ouvriers, les valets et les métayers, son lavoir, son râtelier pour la vaisselle, son pavé de pierres rondes, son plafond à l'italienne, planté de clous et de crochets où pendaient des salures.

Le village de Sales, qui comptait vingt-sept feux, n'existe plus; mais en contre-bas, dans l'écartement des branches, on aperçoit le château des Compeys, dont la rivalité avec la famille de Sales ne se termina qu'en 1538, à la mort du dernier d'entre eux. C'est alors que leurs biens furent confisqués et vendus à Monsieur de Sales — le père du saint — à qui le duc Emmanuel-Philibert, dans son château de Chambéry, et Jacques de Nemours, dans son château d'Annecy, donnèrent l'investiture par la tradition d'une épée nue.

François de Sales en ratifiant l'acte d'achat définitif de la terre et du château des Compeys, laisse voir que son détachement du monde n'est pas absolu, que le respect de la famille fait partie de sa religion, et montre qu'il est vraiment, comme on l'a appelé, un saint gentilhomme. Dès lors, ce château se blasonne de ses souvenirs. On a diminué l'appareil féodal, comblé les fossés, abattu le pont couvert qui reliait les tourelles de la poterne, découronné le mur crénelé qui protégeait la cour d'honneur, pour que les fenêtres s'ouvrissent désormais sur un horizon de montagnes et que la forteresse devînt une demeure de plaisance, rendu plus accueillante la porte d'entrée, qui semblait se

méfier. Le paysage qu'on entrevoit est resté noble, calme, reposant comme aux premiers jours; seul, le château en son crépi blanc paraît humilié d'avoir l'air si neuf au milieu des verdures qui ne sont jamais sorties du domaine. A l'ombre des vieux murs qui se sont éclairés, fleurit encore un jardin où les colombes roucoulent, où les saintes primevères, les lis surnaturels et les roses mystiques s'épanouissent entre les bordures de buis. Chaque fois qu'il revenait à Thorens, François de Sales devait y cheminer et songeait sans doute aux matins de son adolescence, où toutes ses pensées fleurissaient en images, où rêvant, cherchant, méditant, son intelligence devenait vraiment comme une ruche quand vient l'heure pour les abeilles d'aller butiner; alors, à son insu, il prenait une attitude grave et charmante, et paraissait attendre qu'un archange, s'abattant auprès d'un if sombre, dans un bruit d'ailes et de branches froissées, vînt lui offrir une fleur.

Il faut pénétrer dans la demeure elle-même pour juger à quel point elle pouvait l'attirer sans cesse, le retenir et l'emporter en séduction sur l'ivresse des renoncements, pour toucher

du doigt en quelque manière les liens qui l'attachaient à son passé. On voit, dès l'entrée, un tableau qui représente la généalogie de sa famille. Les portraits de ses membres et de leurs manoirs y sont rangés avec symétrie dans un ordre méticuleux et naïf qui rappelle la prose des vieux chroniqueurs, et précisément le *Pourpris historique de la maison de Sales*, imprimé en 1659 chez Jacques Clerc, rue Mercière, à Lyon, et qui était divisé comme une maison en quatre pans, chaque pan en dix toises et chaque toise en dix pieds. Peut-être le peintre, en ajoutant des tours, en élargissant les domaines, a-t-il agi comme à l'égard d'une femme qui veut qu'on la montre en beau d'abord, ensuite en vrai. Tel qu'il est cependant, cet arbre de vie nous fait comprendre à quel point cette famille a mérité d'occuper cette demeure, sans qu'il soit nécessaire pour elle de remonter aux Francs Saliens ou de chercher son origine dans l'antiquité romaine.

On reconnaît la baronnie de Sales dominant la terre de Compeys ; la première est assise « en une petite planure, sur les racines du Mont-Térée, de figure carrée, finissant en pointe obtuse ». Voici, dans la branche cadette — celle de Brens —, Louis Ier qui fut le confi-

dent d'Emmanuel-Philibert et négocia son mariage avec Marguerite de France. Voici, dans la branche aînée — celle de Thorens —, François, fils de Jean, seigneur de Sales, de Boysi, de Ballayson et de Villaroget, et Françoise, sa femme, fille de Melchior de Syonnaz, seigneur de la Thuille et de Vallières ; leurs enfants, celui qui fut saint François, et Jean, évêque de Chalcédoine, et Louis, qui épousa Philiberte de Pingon et, en secondes noces, à défaut de Jacqueline Fabre, entrée au couvent de la Visitation, Madeleine Rouër de Saint-Séverin ; puis le fils de Louis, Charles-Auguste, qui écrivit la vie de son oncle, évêque et prince de Genève, en vue de sa prochaine canonisation. Voici enfin, plus tard, aux jours proches de la Révolution et de l'exil, Joséphine qui épousa le marquis de Cavour, et Benoît qui épousa la fille de Mme de Grollier, le peintre des bouquets de fleurs, la délicieuse amie de Mme Vigée-Lebrun... Il y a des évêques, des guerriers, des ambassadeurs. Les uns combattent avec la plume, les autres avec l'épée, d'autres avec la parole. La longue lignée qui commence avec un saint finit avec un Cavour, adversaire acharné des prêtres. Le tronc robuste, planté par un soldat, s'épanouit en fleur.

Rien qu'avec leur parenté, on pourrait composer un armorial de la province, et leurs contrats de mariage en nomment presque tous les châteaux : Brens, Fésigny, la Thuille, Cusy, Trésun, le Val d'Isère, Duingt, Héré et Groisy, dont les tourelles surveillent le Faucigny, le Chablais, le Genevois et même la Tarentaise. Leur histoire s'enchevêtre à celle de ces petits États ; on croit y relever des incohérences, des contradictions, on s'égare dans des luttes pour et contre le roi de France, pour et contre le duc de Savoie, et les événements s'enveloppent d'une obscurité semblable à la nuit qui tombe de ces montagnes ; mais tous ces portraits, qui résument des vies dispersées de-ci de-là, se groupent autour du même blason. Le frontispice vous présente *un écu d'azur à deux fasces d'or vuidées de gueules, au croissant montant d'or en chef, et deux étoiles de même, l'une au milieu et l'autre en pointe. Trois sauvages, ceints et couronnés de lierre et armés de massue, gardent cet écu, deux d'entre eux le tenant par les angles de dessus à droite et à gauche, et le troisième sortant d'un timbre taré de front ouvert à cinq griffes avec son bourrelet et lambrequins des livrées d'or, d'azur et de gueules*, et cette devise : NY PLUS NY MOINS.

La clarté se fait dans notre esprit. La tradition, qui paraissait absurde, ballottée au gré des caprices et des intérêts, s'ordonne comme un beau fleuve tranquille, et l'eau qui se répand dans la plaine est aussi limpide que celle qui coulait à la source. On discerne le fait qui domine tous les autres : la famille de Sales tient son fief de Nemours et, dès ce moment, chacun des membres, en restant fidèle à son origine, suit la fortune de son prince envers et contre tous. Jacques de Nemours prend comme aide de camp le père de François de Sales. Il combat avec lui à la bataille de Saint-Quentin contre Emmanuel-Philibert, duc de Savoie ; il paie sa rançon. Plus tard, Louis de Sales résiste avec la garnison d'Annecy contre les troupes de Louis XIII qui envahissent la ville des Nemours. François lui-même, en négligeant les sollicitations pressantes de la cour de France, entend rester fidèle au diocèse qui se confond un peu avec le domaine de Nemours. De même que leurs portraits se groupent autour d'un écusson, de même ils prennent le prénom qui fleurit entre leurs créneaux comme un rosier mystique et se recommandent de celui qui à leurs yeux a le plus approché du but qu'ils s'étaient désigné : peut-être n'auraient-ils pas choisi ce

patron, s'ils n'avaient reconnu dans ses actes l'empreinte ineffaçable d'un commandement exercé par tant de générations, l'aisance souveraine d'un homme qui entre de plain-pied dans les honneurs les plus enviés, et si François de Sales, en devenant un saint, avait complètement dépouillé le gentilhomme.

Le tableau généalogique a quelque chose de rigide, d'arbitraire, sa ligne se poursuit inflexible à travers les âges ; nous voudrions qu'elle eût des courbes, se perdît en s'infléchissant comme les sentiers dans les bois, et fît un peu l'école buissonnière. Si l'on se met à errer dans les appartements, il semble que les visages gourmés se mettent à sourire, que leurs traits se détendent ; c'est que là ils n'existent pas seulement d'une existence abstraite, commune à toutes les générations, mais tâchent d'atteindre à un bonheur immédiat suivant le goût de leur époque, chacun laissant après sa mort, dans la même demeure, ce qui semblait beau à son père, à lui-même et aux hommes de son temps. Des tentures de Flandre, un bahut de la Renaissance avec ses mosaïques à l'italienne, un miroir de Venise sur un cuir de Cordoue, un lustre de cuivre jaune sous un plafond à solives, d'amples fauteuils Louis XIII

recouverts en tapisserie au petit point, une bergère à oreillettes, une harpe qui s'est tue auprès d'un clavecin, me font mieux sentir qu'une date sous une effigie la persistance du passé dans le présent, et ceux qui les respectent enrichissent leurs jours de tous les jours abolis.

Une légende scandinave veut qu'à la faveur de la nuit, les objets restés seuls se mettent à parler; ici cependant, ils ne doivent que chuchoter. Sans rien abdiquer de leur beauté, ils se font plus discrets, s'effacent un peu, rentrent dans l'ombre, afin qu'opère plus sûrement le sortilège d'une belle âme. On oublie vite leur séduction éphémère, les gantelets, les cris de guerre, les ariettes du bon vieux temps, les volutes, les proses rythmées, les robes des aïeules, les bouquets desséchés, on va invinciblement aux reliques qui matérialisent le charme divin. Le diplôme de docteur, qui rappelle les années vécues à Paris, puis à Padoue; un cachet de cire rouge sur un parchemin ivoiré; la mitre enchâssant des perles en forme de larmes, une mitre orfévrée comme le coffret de mariage d'Anne d'Autriche; la crosse d'argent, cette houlette du pasteur, qui enferme dans sa courbe, afin qu'il l'ait présente à ses yeux, l'effigie du

Christ ayant autour du cou la brebis qu'il ramène au bercail; puis un bréviaire très vieux, non plus un livre bardé de fer comme un coffret, mais un livre pareil au saint, accueillant comme lui, aimable, plein d'une douce aménité; les fleurettes qui servaient de signets n'y sont plus, mais pour avoir séjourné entre les feuillets, elles ont laissé leur empreinte et gonflé la reliure...; le calice..., la patène..., les burettes d'argent..., la chasuble qui a dû être rouge, car le rose n'existe pas dans la symbolique des ornements religieux, la chasuble devenue rose, où les guirlandes de petites perles, de paillettes aussi finement ouvrées qu'une damasquinure d'or sur un vieux miroir, s'enroulent autour de lettres symboliques sur un fond de soie rose comme la fleur d'oléandre...

Tout à l'heure, au bord des ruisseaux, à la basse-cour, sous les tilleuls, au pied des escarpements boisés d'où l'on découvre la vallée de la Fillière, devant un fer rouillé, un bloc de pierre, dans le jardin à la française, je retrouvais l'attachement au pays natal, l'ambition confondue avec celle des ancêtres, le parentage héroïque, le saint sous l'enveloppe d'un homme,

et celui-ci cachant un peu celui-là. Maintenant au contraire, au lieu d'un enfant perdu dans la contemplation de la nature, cueillant des fleurs et des fruits au bord des champs, d'un étudiant qui pense à son village en suivant les cours de son université, je revois le prélat nouvellement consacré dans l'église paroissiale de Thorens, revenant à sa gentilhommière, chargé, presque accablé des insignes de son épiscopat, un peu inquiet, non pas confus, heureux de donner ses premières bénédictions de jeune évêque en ce lieu qu'il aime et pour lequel ses renoncements ne sauraient exister. Déjà il se transfigure; les buissons des chemins familiers ont pour lui dans leurs branches des rumeurs d'hosanna, et quelques gouttes d'eau, perlant sur la soie de son camail d'un violet sombre, semblent entre deux haies un parterre de violettes où seraient tombés les pleurs du soir; mais il entend aussi le mélancolique appel de ce village qui le supplie de rester. Les routes qui s'en éloignent comme les branches d'une étoile lui remémorent ses départs, ses abandons, et que de nouveau *il faut* partir.

Il se rappelle les premières années, La Roche, les rudiments de la grammaire; puis Annecy, le collège fondé par Eustache Chapuis, docteur

de Louvain, le banc où, à côté de ses cousins de Brens, il a suivant l'usage de l'époque appris « les lettres humaines, la rhétorique et la philosophie »; Paris et le collège des Jésuites; l'Université de Padoue enfin, et les retours joyeux, chaque été; les vacances passées dans les châteaux voisins, à Monthoux, chez sa marraine de Chivron-Villette, la dame aux quatre maris, à la Thuille, sur les bords du lac d'Annecy, peut-être à Duingt, à Héré, à Brens, près de son oncle, à Thorens, auprès de sa mère qui lui faisait joindre les mains pour une oraison, de son père qui s'amusait à le percher sur un grand cheval. Chacune des étapes parcourues lui revient à l'esprit avec son cortège de petits faits insignifiants; comme il arrive aux moments de crise, sa vie tout entière lui apparaît avec une incroyable netteté, des détails puérils surnagent, qu'il croyait ensevelis dans la mémoire. Il n'a pas peur, il ne connaît pas la timidité, l'inquiétude plébéienne; mais, mesurant ses responsabilités, il n'accepte la charge dont on vient de l'investir qu'après avoir demandé conseil à la terre natale et à la mystérieuse suggestion des ancêtres.

Voilà pourquoi lui, coadjuteur, depuis longtemps désigné par ses études, par sa noblesse,

par ses missions, par son activité, pour remplacer l'évêque d'Annecy, il vient à Thorens pour faire ce qu'en religion on appelle une retraite, mais que nous pratiquons tous à propos des événements de notre vie, avant de prendre une décision, nous retirant en nous-mêmes, sinon en Dieu, pour penser à ce que l'on nous propose. Il se demande si les études qu'il a faites le préparent suffisamment à sa nouvelle dignité. Il pèse dans son esprit, après avoir pesé dans son âme. Le paysage de Thorens, ce grand rocher qui surplombe et qui enserre la vallée, l'ont voué à la contemplation ; les jésuites lui ont communiqué, avec la connaissance des lettres humaines, le goût d'agir en se mêlant au monde ; les maîtres padouans, avec la science du droit, la subtilité dans la discussion et le don d'argumenter ; son père, qui le destinait à la longue robe rouge, l'a familiarisé avec les exercices de la noblesse française, la danse, les armes, le cheval ; les préférences maternelles ont attendri, équilibré ces connaissances acquises ; il a du sang de soldat dans les veines, l'amour de la lutte et, se souvenant qu'en Chablais il a trouvé cent catholiques, laissé cent huguenots, il sait qu'en lui-même il a une force de persuasion capable d'entraîner

ceux qui l'entourent et de redresser les volontés qui trébuchent.

Et tout de suite, sans s'attarder au passé qui l'émeut, il échafaude, avec une précision qui tient à la fois du visionnaire et du jurisconsulte, le plan des jours futurs. Et d'abord il n'oubliera jamais qu'il est évêque et prince de Genève, il signera toujours, de sa petite écriture fine, régulière, alerte : *Franciscus episcopus Gebennensis;* chaque année il célébrera dans l'église cathédrale la fête de Saint-Pierre-aux-Liens et, se regardant comme un évêque injustement dépossédé de sa cathédrale, il ne perdra pas un instant l'espoir d'y rentrer quelque jour. Il a un ennemi, la Réforme. Il est l'élève des jésuites ; il veut, comme eux, comme le concile de Trente, faire la Contre-Réforme. Il connaît aussi bien que Farel, que Calvin, les excès commis ; il passera sa vie à les corriger, à conseiller les prêtres, à les instruire, à les rendre plus dignes de leurs soutanes, moins exposés aux critiques faciles, aux plaisanteries douteuses.

*
* *

C'est dans cet état d'âme qu'il arrive en sa bonne ville d'Annecy, à l'endroit même où

Jacques de Nemours, le suzerain de son père, a fait son entrée. Il est escorté comme lui des nobles de la contrée, il est accueilli des mêmes honneurs. Il passe devant l'église où sa mère a eu la muette annonciation de sa naissance, où plus tard il fera l'éloge funèbre de la duchesse Anne de Ferrare. Il reconnaît dans la foule qui le salue d'anciens camarades du collège, il distingue parmi les cloches celles de Saint-Maurice, de Saint-François, de Notre-Dame : elles le circonviennent, l'enveloppent; leurs tintements égrenés, qui passent dans l'air sonore comme des âmes en peine, ont commandé autrefois ses génuflexions, elles appellent maintenant sa parole. Son visage, immatérialisé par un songe intérieur, paraît surnaturel à ceux qui l'entourent et qui ne savent peut-être pas assez combien la pensée est capable d'exalter une physionomie. Tandis que les autres subissent malgré eux le prestige de l'heure présente, s'émeuvent du son des cloches, du fracas des arquebusades, des beaux discours, des chapes et des surplis, du parfum de l'encens, lui marche, séparé du reste du monde par l'espace que marquent les bâtons du dais, et ne regarde en arrière que pour voir si on le suit. Ces prêtres, ces moines qui l'entourent, ce sont les dominicains de

Plainpalais, les cordeliers de Rive, les chanoines de Saint-Pierre, tous nobles ou docteurs en Sorbonne, chassés de Genève : au milieu du triomphe, il ressent l'injure ; il a reconquis le Chablais, non Genève, la province et non la citadelle ; il n'a pas terminé son apostolat... A peine a-t-il entendu les harangues et dépouillé les ornements qui pourraient l'égarer, que tout de suite, avec l'esprit de décision qu'un capitaine apporterait sur le champ de bataille, il choisit son quartier général.

Il adopte comme premier évêché la demeure qu'un chanoine de Genève, Pierre Lambert, avait fait construire de ses deniers, en même temps que l'église qui servait de cathédrale. Cette maison, dont le rez-de-chaussée n'est percé que d'une porte à fronton triangulaire et qui répète à chacun de ses deux étages une rangée de doubles fenêtres à meneaux, a le rythme un peu sévère des hôtels du seizième siècle, qui tâchaient à sourire en se souvenant des châteaux forts. Elle n'a pas changé, l'atmosphère est restée la même ; il semble vraiment qu'il y ait introduit la vie dévote telle qu'il l'a comprise et souvent définie. Dans les embrasures des fenêtres, qui s'encadrent de rideaux blancs, on aperçoit la cornette en au-

vent et le drap gris couleur de cendre des religieuses qui aujourd'hui habitent ici. On les voit aller et venir derrière les pots de fleurs, glisser en apparitions discrètes, sortir furtivement pour aller vers les malades, traverser la rue pour entrer à l'église et passer ainsi de la vie active à la contemplation. Elles font chaque jour le même trajet que François de Sales, elles continuent son allure et restent comme la vivante image de son idéal, sans être des Visitandines.

Je les ai donc suivies, je suis entré comme elles à l'église. J'ai lu au frontispice la dédicace : *Salutiferæ Cruci ac Divo Lambertorum propago dicavit*, 1535. Les pilastres, l'entablement, les portes à fronton me rappellent cette même époque de la Renaissance. L'intérieur, au contraire, est encore dans le style ogival. Dirai-je, par analogie, que cette église ressemble au prélat qui propageait, sous la forme élégante d'un style fleuri, une religion pareille à celle de François d'Assise et des grands fondateurs d'ordres? On montrait encore, il y a quelques années, à gauche, près de l'entrée, le confessionnal où il avait dirigé les âmes de son siècle. Je me suis laissé dire que les pénitents, pour emporter chez eux, en manière de re-

lique, un peu de leur saint préféré, ont taillé à coups de canif ce sanctuaire de la confidence. Qu'on m'en indique la place, du côté de l'évangile, voilà qui me suffit. De même, je n'ai pas besoin qu'on me désigne la chaire où *il* est monté : ce serait pratiquer un de ces cultes de dulie auxquels j'imagine que, dans son esprit, il a toujours été rebelle, et qu'il a dû considérer comme un pis-aller pour les âmes médiocres, un entraînement à la dévotion ; ne précisons pas trop l'endroit où il a réalisé sa pensée.

Si l'on garde le souvenir de Notre-Dame de Chartres, de la Bible d'Amiens, de Santa Maria Novella, et que l'on croie rencontrer dans les églises d'Annecy un équilibre parfait entre la pensée religieuse que l'on y vient chercher et l'architecture qui la traduit, on risque d'éprouver une désillusion. Elles sont presque toutes d'un pays où l'art italien compromet celui de la Bourgogne : l'enjolivement y tient autant de place que la netteté du dessin et l'on ne craint pas d'atténuer les lignes sévères par des parures trop riches. Je pourrais, sans me lasser, répéter les lamentations que m'inspirait l'abbaye d'Abondance : les prêtres d'aujourd'hui ne savent rien des cathédrales du moyen

âge ; ils ne sont pas préparés à en comprendre l'essentielle beauté.

Il me convient qu'on n'ait pas commis l'erreur de dégager Saint-Maurice des demeures qui s'y appuient; je reconnais là un aspect d'autrefois, au temps où les hommes ne se croyaient jamais assez près de l'église ; mais à l'intérieur, une décoration de guinguette recouvre les murs qu'il suffisait de respecter en les étayant. Nous ne prêtons qu'une attention distraite aux armes du cardinal de Brogny, qui nous rappellent que Jean Fraczon avait édifié cette église en même temps que la chapelle des Macchabées, aux armes des nobles de Ternier, de Menthon, de Richard-Montpon, de Lambert et de Luxembourg-Martigues qui avaient complété son œuvre, aux insignes des corporations de tailleurs, de cordonniers, de corroyeurs qui armoriaient les croisées d'ogive, et nous n'éprouvons plus les impressions que François de Sales pouvait ressentir ici et qui l'inspiraient sans qu'il eût besoin de se les formuler à lui-même.

Si l'on me déclare simplement : ici même, il a prêché l'Avent, le Carême; en bas, dans l'assemblée, Mme de Charmoisy, Mme de Chantal buvaient ses mots. Alors le badigeon s'efface,

les pierres s'illuminent, prennent un sens, s'animent d'un reproche, d'un encouragement, d'une vertu, la plus humble paroisse emprunte à sa parole une beauté morale, de même qu'un nom de village mentionné dans son journal devient presque un nom de grande cité. Il en est de tout ce qu'*il* a touché comme de ces meubles de famille que l'on conserve malgré leur laideur; chaque jour, en les voyant, on hausse un peu les épaules... et l'on ajoute : « Mon père, ma mère, un tel aimaient ce meuble »; chaque jour on fait le même geste, on répète les mêmes mots... et l'on garde le meuble jusqu'à la fin de sa vie. Je puis relire les homélies à la place même où elles ont été entendues; mais, pour saisir l'insaisissable, il faudrait qu'en ouvrant la page, je continue à la fois le rythme de la pensée et le rêve de ceux à qui elle s'adressait, que je voie le visage, le geste large des mains blanches, telles des mains de justice en ivoire, que j'entende le son de la voix tombant dans un auditoire troublé et ravi. Le visage, réduit dans le néant d'une châsse, est revenu à la ressemblance commune de tous les hommes ; les portraits, tous médiocres, sont impuissants à le faire surgir de l'ombre, à lui donner l'incarnat des lèvres, la pâleur des joues, le flou

des cheveux ; le dernier écho de la voix s'est dissipé depuis longtemps.

Du haut de la chaire, il voyait le visage des femmes émergeant de la fraise empesée comme la tête de saint Jean-Baptiste sur un plat, et les hommes, à la moustache relevée en pointe, à la barbe bien peignée, aux cheveux crêpés, une main posée sur le pommeau de leur rapière, l'autre main retenant le grand chapeau mousquetaire. Il parlait lentement, avec gravité, peut-être par une disposition naturelle, sans doute aussi pour se mieux faire écouter. Il disait des choses très simples avec une simplicité harmonieuse ; et par là, voulant éviter l'applaudissement des hommes, il déplut tout d'abord aux gens de la cour, habitués à l'obscure grandiloquence des prédicateurs. Il prêchait comme il voulait qu'on priât, en peu de mots, comme il désirait qu'on s'abandonnât à la volonté de Dieu, *sans si*, *sans mais*. Il faisait allusion à des scandales récents, aux fêtes, aux usages de la ville, et on l'écoutait un peu comme on lit dans une gazette l'opinion d'un homme considérable sur des événements déjà connus de tout le monde. Ainsi, au temps du Carnaval, il s'élevait contre la coutume suivant laquelle des jeunes gens allaient par les rues, distribuant aux

hommes et aux femmes des bulles de papier, d'armezin ou de satin, où l'on avait écrit les noms des hommes et des femmes, que celles-ci appelaient leurs Valentins, et ceux-là leurs Valentines, qu'ils devaient conduire au bal et servir particulièrement le reste de l'année. Pour traiter de ces sujets profanes, il se plaisait à user de comparaisons familières et, comme il disait, à faire l'enfant avec les enfants. Il racontait par exemple qu'il avait vu des pigeons partageant leurs grains avec les pauvres oisillons du voisinage, que le roi des avettes ne se met point aux champs qu'il ne soit environné de tout son peuple ; il disait des araignées qu'elles ne tuent pas les abeilles, mais gâtent leur miel et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font, des petits rossignols qu'ils apprennent à chanter avec les grands, des bambins qu'ils courent après les papillons, du Sauveur qu'il fut sur le mont du Calvaire comme le pélican, dans une pauvre étable comme le hibou dans la masure, et au jour de son ascension comme le passereau se retirant et volant au ciel, semblable lui-même au toit du monde. Quelquefois — rarement — une image fabuleuse passait dans ses apologues comme un souvenir des années vécues au Collège de Clermont

ou à l'Université de Padoue : c'était la fontaine d'Aréthuse, ou l'arbre de Tylos qui tient closes à la nuit ses belles fleurs incarnates et ne les ouvre qu'au soleil levant. Volontiers, il remontait plus haut dans le passé, jusqu'aux impressions d'enfance, recueillies à Thorens, au milieu de la basse-cour ou du jardin planté d'ifs. Le chien gambadant autour d'un cavalier devenait à ses yeux le levraut qui se cache, poursuivi par la meute, sous le cheval de saint Anselme, archevêque de Canterbury ; il retenait, comme une jolie légende entendue sous le manteau de la cheminée, l'histoire des lièvres qui deviennent blancs l'hiver parce qu'ils ne voient ni ne mangent que la neige. Les comparaisons coulaient si claires, qu'à entendre l'un des termes on devait conclure à l'autre, le plus souvent demandées à la vie rustique qu'il avait observée dans l'idylle bocagère et la brutalité des accouplements.

Il plaisait aux femmes que l'odeur d'une prairie se mêlât ainsi au parfum de l'encens et que la vie pénétrât dans l'église, comme les bruits du dehors y arrivent, par bouffées, tandis qu'un nouveau fidèle pousse la porte. Je crois cependant que si elles l'écoutaient, tendues vers lui, c'est que sa parole était l'écho de leurs révéla-

tions. Le prédicateur se souvenait de ce qu'avait entendu le confesseur, et il s'efforçait de tirer d'un aveu singulier une leçon universelle. Une jolie femme est plus jolie quand elle s'habille pour plaire à quelqu'un et non à tout le monde. De même, il devenait plus éloquent quand il se disait, avant de monter en chaire : « Je prêcherai pour tout le monde, mais il y aura des choses que telle de mes pénitentes entendra particulièrement. » Elles se sentaient émues, davantage enchaînées au drame qui se jouait en elles, il les révélait à elles-mêmes et dans le jardin secret de leur âme, il faisait fleurir des dévouements. A ces moments de sensualité douloureuse, elles le magnifiaient de toutes leurs larmes. Il suffisait alors, pour qu'un miracle se produisît, qu'une ondée de lumière fît resplendir un vitrail ou bien qu'une colombe toute blanche entrât par une fenêtre laissée ouverte et vînt se reposer sur son épaule ; et toutes de murmurer en s'agenouillant : « Notre évêque est un saint » ; et lui de louer la colombe toute belle en laquelle il n'y a pas la moindre tache.

Les plus belles âmes qu'il ait moissonnées furent aussi les plus douloureuses. Un jour qu'il

prêchait à la cathédrale sur le martyre de Timothée, Mme de Charmoisy prit la résolution de se donner à Dieu sans réserve. J'ai cherché ce qui l'avait particulièrement émue dans la vie de Timothée, et j'ai cru comprendre, en lisant qu'une femme nommée Théone avait demandé à l'ensevelir elle-même dans son jardin, à côté du lieu où reposait l'apôtre Paul, que Mme de Charmoisy subit l'ascendant personnel de l'évêque, et qu'à l'aventure de Timothée se mêla quelque peu dans son cœur l'impression vive que lui produisait la parole décisive du prédicateur. Louise Duchâtel, originaire de Normandie, élevée à la cour, demoiselle d'honneur de Catherine de Clèves, duchesse de Guise, avait épousé un gentilhomme attaché au duc de Nemours, M. de Charmoisy, dont la famille possédait en Savoie de nombreux domaines, le château de Marclaz près de Thonon, le château du Folliet sur la route qui va d'Annecy à Thônes, le château de Villy près de Contamine et, dans la rue Sainte-Claire, à Annecy, un hôtel dont on ne voit plus que la cour d'honneur et la porte où s'effrite un blason. Elle avait suivi son mari en province, à Marclaz où elle avait eu un enfant, et puis au Folliet, qu'elle quitta — car elle y prenait quelque mélancolie

— pour venir à Annecy, où la société était plus nombreuse et plus animée.

Elle perdit subitement ce mari qu'elle aimait d'amour, et ce fut François de Sales qui lui apprit la nouvelle et qui tâcha de la consoler. Tout de suite, avec son habituelle décision d'esprit, il l'avait reconnue comme étant sienne et dès lors elle fut pour lui cette tendre Philothée, tâchant d'oublier dans le commerce des saints les années fiévreuses et d'arriver, naturellement pacifiée, reposée, au doux revoir qu'elle espérait. Il baptisa son enfant, lui dont le père et la mère avaient signé leur contrat de mariage en l'hôtel de Charmoisy, et il lui soigna le corps et l'âme, lui envoyant des médecins ou passant les montagnes, l'hiver, quand elle était malade, lui écrivant au jour le jour, au hasard des voyages, des tracas, les lettres qui réunies ont formé l'*Introduction à la Vie dévote*. Ce livre, en réalité, il l'a écrit un peu partout. On en retrouve l'inspiration disséminée dans les bois, les vallons, les prairies de son diocèse, à travers les paroisses qu'il a parcourues. C'est à la maison Lambert, si l'on veut, qu'il paracheva sa pensée, c'est là qu'il relut les billets qu'il avait envoyés à Mme de Charmoisy entre deux bénédictions, deux procès ou deux confessions, là qu'il « re-

trancha, adjouta, embellit, distribua », et qu'en l'année 1608, sortit en lumière le livre tout d'or, voyre plus précieux que l'or et le topaze, que la reyne mère du roy très chrétien avait envoyé, pour le présent des étrennes, tout relié en pierreries et en diamants à Jacques Ier d'Angleterre, et que celui-ci, « quoiqu'hérétique et schismatique », avait porté fort longtemps en sa pochette.

Dans les homélies qui s'adressaient à tous, François de Sales aimait à tirer un enseignement de la vie campagnarde. Dans ce livre qui s'adressait à une femme, il lui disait, comme le bienheureux d'Assise à sainte Claire, combien l'eau limpide et courante, le matin, le soleil sont de belles choses; il lui parlait de ceux qui se promènent en un beau jardin et n'en sortent pas volontiers sans prendre en leurs mains quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée; de même, il lui conseillait de choisir dans sa méditation deux ou trois points et de les odorer spirituellement; il lui persuadait d'imiter les brodeurs qui sur divers fonds couchent en belle variété les soies, l'or et l'argent, et de faire ainsi paraître son esprit

En son beau vêtement de drap d'or recamé
Et d'ouvrages divers à l'aiguille semé.

Ce livre est un bouquet spirituel; il semble que François de Sales l'ait cueilli dans les haies d'aubépines qui bordent les sentiers, et qu'il l'ait composé au retour, dans une atmosphère de repos, d'abandon, de détente. Sa pensée s'y lit toute en nuances, en demi-teintes; au moment où il écrivait, un jour particulièrement délicat devait éclairer ses pages. En face, de l'autre côté de la rue, l'église où il prêchait, où il avait son confessionnal, bornait son horizon; au frontispice, il pouvait lire les lettres capitales que Pierre Lambert, chanoine de Genève, avait fait graver dans la pierre, et qui lui rappelaient que sa cathédrale n'était qu'une cathédrale provisoire; mais il voyait aussi les pots de fleurs sur le bord de la fenêtre; il n'avait qu'à étendre la main pour les toucher et transporter dans son œuvre leur âme parfumée.

Mme de Chantal vint à lui, de même que Mme de Charmoisy. Elle aussi, elle avait fait un mariage d'amour et vécu huit années heureuses, organisant son existence comme si elle et les siens ne devaient jamais mourir. Le dernier de ses six enfants avait à peine quinze jours, quand elle perdit brusquement son mari,

tué à la chasse par son ami, M. d'Anlezy, dans un mouvement de maladresse et d'inadvertance. Il faut aller à Bourbilly, près de Dijon, pour interpréter le château de Thorens; il faut voir la vallée retirée, mais non rétrécie, la demeure nobiliaire avec ses grandes salles, ses vastes cheminées, ses larges croisées, la chapelle qui sert aujourd'hui de grange, le petit bois où le baron de Chantal tomba mort, les allées où sa femme se promenait dans son costume de veuve, où elle revenait chaque année pour pleurer. Le lieu nous explique le néant des espoirs fondés sur le monde; le deuil en fait une vallée de larmes qui nous aide à discerner pourquoi Mme de Chantal, déçue dans son ardente sensualité, se tournait vers une tendresse mystique; comment son âme blessée appelait un directeur qui sût à la fois bander les plaies et parler un langage de fermeté; comment cette femme, habituée à pencher la tête sur l'épaule de son mari, était désemparée et prête à reconnaître celui que ses visions lui désignaient déjà.

Il prêchait le carême à Dijon, dans la Sainte-Chapelle, en l'année 1604, lorsqu'elle l'entendit pour la première fois. Il prenait comme thème des thèmes communs à tous les prédicateurs, choisissant comme eux dans l'Évangile une

phrase qu'il développait ensuite, et sachant de reste que chaque mot des Écritures est assez riche pour prêter un sens à toutes les broderies spirituelles ; mais on n'ignore pas que le sujet importe peu, et que seule la manière dont on le traite en fait l'originalité. La manière ou le tour d'esprit de François de Sales séduisit à ce point les habitants de Dijon qu'à son départ, ils lui offrirent un grand bassin d'argent doré et une bague d'or émaillé de blanc, avec un grand et large saphir. Il refusa ces présents : il était assez riche, ayant glané une âme.

A Bourbilly, dans le domaine où Marie de Rabutin-Chantal, sa petite-fille, passerait sa jeunesse, datant déjà de si jolies lettres avant de devenir Mme de Sévigné, la baronne de Chantal avait jadis partagé son temps entre son mari et la dévotion, priant comme on aime, égrenant les heures avec fièvre, comme pour les précipiter, quand il était à l'armée, récitant pour l'absent un chapelet où les *Ave* se doublaient d'un aveu, puis laissant écouler doucement les heures qu'elle avait tant désirées, les trouvant trop brèves, essayant d'en prolonger le charme « quand il estoit auprès d'elle ».

Maintenant elle allait se réfugier en Dieu, s'élever à la contemplation, de même que l'aube

en s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit. Elle écrirait chaque jour à l'évêque de Genève ses méditations; il lui donnait rendez-vous, quelques mois plus tard, au tombeau de saint Claude, où il devait aller avec sa mère en pèlerinage et mêler ainsi à sa piété un peu de lui-même. La baronne de Chantal sympathiserait avec Mme de Sales, elle irait à Thorens, elle emmènerait avec elle la plus jeune sœur de l'évêque, Jeanne de Sales, à son frère Bernard elle donnerait la main d'une de ses filles et, connaissant tout de son confesseur, sa famille, sa terre natale, tout ce qui pouvait retenir l'homme à la vie, elle pourrait mesurer la distance qui sépare le monde des renoncements, et mieux se confier. Il obtiendrait d'elle tous les sacrifices : qu'en signe de pardon et de paix, non seulement elle revît M. d'Anlezy, meurtrier du baron de Chantal, mais qu'elle fût en état de prendre assez sur elle-même pour être la marraine de son enfant. Certain alors du détachement de la victime, l'évêque aurait pour elle d'autres visées et, tandis qu'à l'intention de Philothée, il conciliait l'union avec Dieu et le mariage humain, il méditait à l'usage de Jeanne Frémiot, baronne de Chantal, les règles d'un culte plus pur et plus exclusif.

Depuis longtemps, il savait combien la discipline régulière était abâtardie dans les monastères : Sixt, Abondance, Saint-Jean-d'Aulps échappaient à ses remontrances ; les femmes pénétraient dans les cloîtres ; les religieux ne mangeaient plus à la table commune ; à Talloires, ils accueillaient à coups de pistolet le prieur que François de Sales leur avait désigné. Il s'en affectait d'autant plus, qu'il voyait clairement, lui, théologien, jurisconsulte, tout le parti que les ministres réformés pouvaient tirer de ces scandales et, las de les combattre, peut-être se disait-il qu'il vaut mieux faire maison neuve que restaurer une ruine et puisque les femmes désemparées appelaient sa domination, fonder un nouvel ordre de femmes.

Les Visitandines ont occupé dans Annecy plusieurs couvents; les pèlerins vont à celui qui contient la châsse en vermeil de saint François de Sales et de Jeanne de Chantal. Ses marbres, ses stucs, ses mosaïques, son luxe exagéré faussent l'image que nous nous formions de l'évêque de Genève et s'opposent brutalement à notre initiation spirituelle. Combien je leur préfère la simplicité austère et sou-

riante de la maison qui fut, suivant un mot banal, mais qui exprime d'une manière charmante les balbutiements d'un rêve d'amitié tendre, le berceau de l'ordre ! Revenons à cette *place au Bois*, près de l'embarcadère, d'où l'on a comme un résumé du passé, et suivons une petite rue qui elle aussi porte un joli nom, doux et désarmé, la rue de la Providence, et qui répète à quelques pas la courbe que fait la rive du lac.

Un mur tout nu, percé de trois petites ouvertures, une rampe pavée, une porte pleine sans guichet, une inscription clouée dans le bois : *Chapelle de la Galerie*. C'est là. Il faut le silence des vieilles demeures pour goûter vraiment la sonorité particulière de tous les bruits. Je tire un fil de laiton auquel pend un pied de biche, une cloche retentit d'une manière un peu étrange, un écho résonne, et je distingue, dès qu'il s'est apaisé, une porte qui se referme, des pas qui glissent plutôt qu'ils ne frappent le sol, un grincement de verrou, et l'attente, en imposant à mon oreille ces rumeurs, prépare mon esprit à je ne sais quoi de mystérieux, d'un peu mort, qui continuerait à vivre avec des mouvements presque figés. Une religieuse entr'ouvre la porte. Son costume ressemble à

celui que devait porter la sœur Jeanne de Chantal; le corps a disparu dans une robe noire, le buste dans une guimpe blanche rigide, et le visage paraît plus mat et prend des carnations de cire au milieu du serre-tête aux ailes retombantes, d'un blanc si éclatant, sous le grand voile de mousseline noire ; un chapelet enfilant par les orbites une petite tête de mort en ivoire, comme on le ferait d'une perle, pend lourdement au côté du tablier noir, et le Christ en argent sur sa croix d'ébène se détache en vigueur sur la guimpe empesée. De beaux yeux sombres, volontairement éteints, les joues pâles qui révèlent une existence claustrale, une voix douce, égale, monotone trahissent à peine le sourd battement de la vie. La Visitandine qui me parle est si effacée, si lointaine, qu'il me semble l'entendre sans la voir. Elle m'introduit à gauche de l'entrée, dans le petit oratoire où, le 6 juin de l'année 1610, l'amie et la pénitente de François de Sales entra pour faire probation de la vie religieuse. Avec des gestes discrètement onctueux, elle me désigne le bénitier creusé dans le mur, les marches qui descendent au niveau de la nef, un plafond de bois à poutres saillantes, le tapis qui recouvre le roc, — le même roc sur lequel est bâti le château

des Nemours, — les trois fenêtres en forme de bonnet d'évêque qui dispensent ici une lumière grise, comme d'une lampe qui s'éteint.

De cette pauvreté voulue se dégage un souci d'impersonnalité, une recherche d'abnégation, et l'irrémédiable se manifeste à l'esprit du profane à tel point qu'il finit par en ressentir une involontaire résignation et qu'une paix tombale presque douce, même consolante, finit par l'envelopper. Rien de particulier tout d'abord dans cette chapelle. Cependant les murs très épais, tapissés d'une cretonne à fleurettes, rappellent la pauvreté des premières Visitandines qui tendaient leurs murs de toile blanche, y attachant des bouquets de roses; un tableau protégé de deux cadres, qui représente François de Sales et derrière lui, agenouillées, Charlotte Bréchard et Jacqueline Favre, demandant la guérison de Mme de Chantal dont elles furent les premières compagnes, évoque les angoisses terrestres qui se mêlaient à ces affinités idéales. Avec les bouquets nés des larmes on entre dans la légende dorée, l'ex-voto nous fait pénétrer dans l'intimité d'un monde où les souffrances n'excluent pas toutes les joies. Puis-je reconnaître dans l'une de ces femmes prosternées, enveloppées de noir, la fille préférée du

président Favre, cette jeune fille belle, grave, modeste, pareille « à la plante angélique dont la racine et la tige sont aussi odorantes que la fleur », qui avait refusé la main de Louis de Sales, le frère de François de Sales, pour se vouer à la vie religieuse et pour être, comme on disait au vieux temps, « le solitaire plaisir de Dieu » ?

On imagine la scène qui dut se passer entre eux. Qui sait ? Au fond de leur cœur, de grandes palpitations se font entendre, et les paroles expirent avant de passer par les lèvres. Ils sont ensemble, et le silence tombe sur cet instant décisif, qui sera peut-être impossible à ressaisir. Les parentés religieuses qui sommeillent en lui finissent par l'emplir d'une soumission inattendue ; il pense aux croix qu'il rencontrait le soir le long des chemins de Savoie ; en regardant sa fiancée d'hier il pressent la religieuse de demain, embéguinée, qui baisse un peu les yeux comme pour s'interdire des pensées qu'elle ne se permet pas d'avoir. On les voit... elle, refusant, devant la fenêtre ouverte sur les choses de son enfance, qui gardent leur air de sécurité confiante et candide. Les violences se taisent, les ardeurs sont refoulées. Jacqueline est là, près de celui qui l'aime, si svelte à côté de lui, qu'on

dirait quelque Vierge en un tableau d'église. Elle le regarde d'infiniment loin, comme derrière une grille; ses yeux indiquent qu'elle est absente, déjà... ; il y brille une lueur, la même qui pousse les uns vers les aventures, qui incline les autres vers l'anéantissement. Le vêtement noir, comme une gaine, descendra sur elle en plis rigides, n'enfermant plus rien de charnel. Elle vivra entre les murs d'un couvent, tantôt ici, tantôt ailleurs, sans trop s'attacher, se souvenant que sur cette terre elle ne doit rien posséder. Mystère inintelligible pour les uns, si clair pour les autres !

Voilà pourquoi mon attente de tout à l'heure n'est pas déçue et pourquoi cette chapelle perdue dans une rue quelconque d'une ville de province se caractérise à mes yeux ; c'est que la cérémonie qui s'est passée là, le 6 juin 1610, dissimule mal un drame poignant, que chacune des femmes sur qui tombe un suaire a dans son passé un roman d'amour, deviné ou consenti, que chacune des personnes qui assistent à cette prise de voile, comparant ce qui est avec ce qui aurait pu être, entend en elle-même l'écho humain des prières et, tout en se résignant à l'inévitable, regrette et pleure dans son cœur. Et cela se passe un dimanche de la Trinité ; des

frémissements de cloches, un chant de batelier perdu au loin, des effluves venus du lac et passant dans les acacias en fleurs apportent dans le petit couvent des sollicitations printanières.

Il y a là l'évêque François de Sales qui, dans la même année, a fermé les yeux de sa mère, ses trois frères, Louis, Gallois et Bernard, le gendre de Mme de Chantal, son ami le président Favre, au désespoir de quitter sa fille, Jacqueline Favre, Charlotte de Bréchard, et celle qui est encore à peine la baronne de Chantal et qui ne sera plus tout à l'heure que sœur Jeanne, ne gardant dans la paix du cloître que le nom des intimités de jadis, et Jacqueline Coste enfin, une pauvre femme qui se propose de les servir : un ami qui voit son ami malheureux, un homme qui perd sa fiancée, un père qui se sépare de sa fille, une veuve qui regrette et pleure son mari, tels sont les protagonistes de cette tragédie profondément humaine, et il est remarquable qu'un ordre fondé pour la consolation soit né du désespoir. Tous, ils ont pris en commun, comme les premiers chrétiens, comme les gentilshommes d'autrefois, le repas du soir, le dernier repas qui puisse encore leur suggérer un rêve de prédilection mortelle, et ensuite, descendant dans la chapelle par les

trois marches que j'ai franchies moi-même tout à l'heure, les trois frères de l'évêque, Louis donnant le bras à Mme de Chantal, Gallois à Jacqueline Favre, Bernard à Charlotte de Bréchard, les ont conduites au mariage mystique d'où elles ne devaient plus s'évader que pour offrir aux malades un dévouement terrestre.

Voici que les murs de la chapelle semblent s'élargir, s'agrandir de toute la souffrance qu'ils ont contenue, une adorable lumière jaillit de ces renoncements, et les femmes, amenées ici par des infortunes violentes, se rapprochent et s'apaisent au calme de cette retraite. Leur mission est faite de pitié, en harmonie avec leurs cœurs blessés, et Mme de Chantal, apprenant la mort de M. de Charmoisy, écrit à sa veuve ce mot qui contient tout : « Je suis tendre à votre cher cœur. »

On aime à revivre l'existence qu'elles menaient entre elles, le commerce ingénu de leur amitié, les entrevues, les soupirs, les larmes et les réunions autour de l'évêque, qui venait au milieu des premières Visitandines, entre deux tournées pastorales. Assez maître de lui pour pouvoir exprimer sa pensée en de fraîches images, doux, touchant, suavement invincible, il les conduisait peu à peu au havre de grâce et

de consolation, par des chemins qu'il était seul à connaître, ordonnant les longues heures de leur nouvelle vie, s'ingéniant à les remplir de méditations, d'offices et d'oraisons, à diriger leur ardeur vers les dévouements qu'exige le service des malades, à faire en sorte que ces femmes, vraiment visitées de Dieu, fussent les visiteuses attendries et presque surnaturelles des souffrances humaines. S'attachant d'ailleurs à l'essence même plutôt qu'aux formes de la vertu, voulant qu'aucune minute ne s'enfuît sans laisser derrière elle un sillage de candeur, un bienfait accompli, que chaque instant fût occupé et profondément vécu, il révélait aux premières Visitandines le sens caché des choses au milieu desquelles elles vivaient, il les exaltait de toute la tendresse obscurément enfouie en elles-mêmes, et qu'à leur insu elles allaient déverser, comme François d'Assise, sur les objets inanimés, sur les plantes, sur tout ce qui les entourait.

Il arrivait par la ruelle de la Providence, de son pas lent et pesant, droit et robuste dans sa haute stature, dans ses épaules larges et, comme il était toujours attendu, il n'attendait jamais longtemps à la porte. Quand il faisait beau, il allait s'asseoir dans le verger de la fon-

taine, sous la treille, du côté de l'escalier qui mène au jardin et, quand la pluie survenait, on le conduisait dans une galerie supérieure. De là, il voyait les arbres, ces arbres qui dans les couvents relient la terre au ciel ; et, dégrafant l'améthyste qui retenait son manteau, posant sur ses genoux son bonnet carré et, dans un geste de bénédiction, étendant les mains vers les Visitandines qui l'écoutaient assises autour de lui, il leur expliquait que les « robes de layne représentent patience et douceur d'agneaux... blanches guimpes, pureté de conscience... voiles noirs, mort au monde... et cheveux coupés, qu'il n'y faut plus penser ». Il les initiait à la symbolique des couleurs, leur disant que le jaune d'or signifie le Saint-Esprit, que le blanc appartient aux fêtes de la Vierge, le violet au carême, le vert aux jours qui ne se recommandent d'aucun mémorial, le rouge et l'amarante aux triomphes et aux adorations, et le noir aux sépultures. Il composait avec elles le chant que les religieuses psalmodient encore aujourd'hui, les préparait doucement à fonder de nouveaux ordres, au premier beau temps, accueillait les novices, Marie-Aimée de Blonay, Adrienne Fichet, Marie du Chastel, leur donnait l'habit de veuve, les provoquait à des exer-

cices de piété et organisait avec méthode le rayonnement de son idée dans la France catholique, à Lyon, Moulins, Grenoble, Chambéry, Nevers, Paris, Bourges, Dijon.

Il apportait malgré lui dans ses yeux un reflet du monde et répandait en ses entretiens un peu de la préciosité contemporaine, effeuillant avec les premières Visitandines les bouquets que Mme de Charmoisy avait déjà cueillis. Par exemple, désirant les entraîner à la vie dévote, il leur lançait des cartels de défi et décrivait des armoiries à leur intention: *un cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, et servant dans la clavure à une croix qui le surmontera, et gravé des noms de Jésus et de Marie.* Les heures s'écoulaient très douces, répétant les mêmes gestes, rappelant les mêmes pensées, et il semblait aux femmes réunies autour de l'évêque, qu'elles continuassent la conversation de la veille, qu'un souvenir de la Chambre Bleue passât dans la galerie et qu'il y eût des trophées sur les murs tendus de cretonne à fleurettes, tant les propos contenaient d'aménité fleurie.

Il advint qu'un soir d'Épiphanie, comme elles avaient tiré le gâteau des Rois et réservé une part au fondateur de leur ordre, la fève

lui échut : « Je suis roi de bon jeu en votre maison », écrivit-il à la mère de Chantal. Et vraiment, il était le roi de cette maison. Elles s'exaltaient à l'entendre, voulaient faire de grandes choses, des choses disproportionnées ; mais lui, en souriant, les ramenait toujours à la mesure de ce qu'elles pouvaient faire. Elles se confessaient souvent, trop souvent, « aimant mieux dire du mal d'elles-mêmes que de n'en point parler », transformant la tendresse de leurs cœurs en songes inexprimés, et gravitant autour de lui à la manière de sainte Claire ou de sainte Thérèse autour de François d'Assise et d'Ignace de Loyola. De même que sainte Claire aimait à s'appeler la petite plante du bienheureux d'Assise et brodait pour lui des nappes d'autel, Jeanne de Chantal filait à l'usage de François de Sales une mitre d'or. C'est à ce sentiment extrêmement délicat que la petite-fille de la baronne de Chantal, Mme de Sévigné, faisait allusion quand elle écrivait à sa fille, Mme de Grignan : « Ma grand'mère et l'amour de Dieu de *notre grand-père* saint François de Sales étaient aussi spirituels que sainte Thérèse... »

Lui, cependant, qu'un désir naturel de plaire amenait à raffiner davantage les spéculations

théologiques et à parler un langage d'une spiritualité trop précieuse, il s'étonnait et s'attristait que ces femmes, qui autrefois avaient fait des victimes, fussent maintenant ses captives, et qu'aux instants de la prière elles parussent soulevées par de puissantes ailes. Il se méfiait beaucoup de leur attachement, qui va toujours à l'homme plus qu'à l'œuvre, qui les conduit à chercher l'apparence physique d'un écrivain ou d'un prêtre à travers le rideau bien trompeur du livre et, je n'ose dire, du sermon.

Pendant sa retraite au château de Thorens, avant sa consécration épiscopale, il s'était tracé à lui-même un règlement de vie et n'avait eu garde de négliger les moindres détails du costume ; il s'appliquait maintenant à mettre ses habitudes en conformité de ses principes, et il évitait de ressembler à ces prélats qui, revêtant des habits de soie, des escarpins, des gants parfumés, des manchons fourrés, dissimulant leur tonsure, portant la barbe pointue et les moustaches effilées, entraient dans leur église comme un mousquetaire dans un salon. Autant il voulait de pompe pour les cérémonies religieuses, estimant qu'alors il s'agissait de Dieu, non du prélat, autant il voulait pour lui de forte et décente simplicité. Le même sentiment de pudeur et de

réserve l'empêchait de se livrer aux peintres de portraits, et c'est pour cette raison que nous n'avons pas une belle effigie de cet homme, qui vécut au temps de Porbus et des jolis crayons à la sanguine de l'École de Clouet. S'il avait pu, il aurait abrité son pauvre repas, comme François d'Assise, dans un tombeau étrusque.

Un jour de l'automne qui précéda sa mort, il se rendit à l'ermitage de Saint-Germain, au-dessus de l'abbaye de Talloires ; et de là, découvrant Annecy, les Bauges, le Jura, les châtaigneraies, les eaux bleues, les sentiers qui avaient guidé sa course solitaire, les maisons tournées vers le lac, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Que ne sommes-nous pour ne plus partir de ce lieu ! » Il marquait ainsi qu'il éprouvait quelque lassitude et qu'il désirait trouver une retraite où désormais oublié, silencieux, il eût établi les dernières années de sa vie dans la sérénité ; et, se rappelant que saint Germain, ayant fiché sa canne en terre pour faire oraison, avait oublié de la reprendre et retrouvé, le lendemain, à la même place, un bel aubépin, il songeait que certaines pensées ne peuvent éclore que loin du monde et que la solitude est propice à de tels épanouissements...

Tâchant à concilier son mysticisme et son besoin d'activité, il restait un peu malgré lui l'homme de son temps et apportait, même dans les habitudes du monastère qu'il voulait édifier, le goût de son siècle. Il suffit, pour le bien comprendre, d'aller de cette chapelle de la Galerie à la maison qu'il occupa dans la rue Sainte-Claire, quand il eut quitté l'hôtel Lambert, de l'année 1610 jusqu'à sa mort. Le nom même de la rue nous rappelle l'admirable femme dont François d'Assise s'était conquis le cœur, et qui avait réalisé mieux que personne l'idéal conçu par cet homme; il nous rappelle aussi l'exode des Clarisses qui avaient leur couvent à quelques pas de là...

Cette nouvelle demeure, entourée d'un halo mystique, était bien faite elle-même pour plaire à François de Sales... Elle infléchit un peu sa lourde façade, en suivant la courbe de la rue et, comme les demeures voisines, elle s'appuie à des arches qu'elle déroule pesamment. Rien dans l'apparence ne nous fait pressentir les curiosités d'esprit, la recherche délicate et quintessenciée qui étaient en honneur à la fin du seizième siècle, et je m'étonne que cette maison ait pu être bâtie par Gallois Regard, évêque de Bagnorea, chanoine de Saint-Pierre de Rome

et que, revenu dans son pays natal pour y vivre « le reste de son âge », il n'ait pas rapporté de l'Italie des raffinements comme on en voyait au château qu'il s'était fait construire à la même époque, à Clermont, près de Frangy.

Dans la cour, des colonnes cannelées, un fronton triangulaire encadrent l'entrée d'un escalier voûté en croisée d'ogives, qui monte jusqu'au premier étage et nous conduit à une nouvelle porte, surmontée d'un entablement que soutiennent de part et d'autre deux colonnes. C'est là que le président Favre a vécu de 1608 à 1610, qu'il a composé le *Code Fabrien*, que sa fille a refusé la main de Louis de Sales, que s'est réunie l'Académie florimontane, que François de Sales a écrit le *Traité de l'amour de Dieu*, qu'ont été débattus et résolus les démêlés judiciaires, religieux et littéraires du dix-septième siècle, que plus tard est mort l'évêque Rossillon de Bernex, l'ami de Mme de Warens : leurs allées et venues ont peuplé le silence de cette cour, retenti dans l'escalier que je viens de gravir.

Le jurisconsulte Favre, dont le code fait encore autorité en matière de droit sarde, devait naturellement se lier avec François de Sales, que ses études à Padoue destinaient, lui aussi,

à la magistrature. Chargés l'un et l'autre, et souvent ensemble, de missions délicates par leurs souverains temporels, envoyés de concert à la cour de Paris ou du Piémont, liés aux ducs de Nemours et de Savoie par la reconnaissance, à la noblesse des environs par leur parenté, tous deux adversaires résolus du protestantisme, humanistes passionnément épris de culture classique, ils allaient invinciblement l'un vers l'autre et s'appuyaient l'un sur l'autre. Les multiples séparations provoquées entre eux par les tracas habituels d'une existence bien remplie, en leur étant insupportables, affermirent sans doute cette amitié. Ils s'écrivaient alors de préférence en latin, qu'ils possédaient parfaitement, en français quelquefois, où ils étaient passés maîtres. Les anniversaires de leur première rencontre, le retour des fêtes qui leur donnaient l'occasion de se réunir, les affaires qui les intéressaient étaient les prétextes de ces épîtres limpides, clairvoyantes, où les pointes d'esprit font au milieu des périodes cadencées comme les fleurs au milieu d'une prairie dans un tableau de primitif. On pourrait dire que, s'affligeant des mêmes inquiétudes, ils souffraient presque des mêmes maladies. François de Sales, convalescent, écrivait à son ami Favre : « Je re-

grette que vous ayez tant souffert de ma petite fièvre, j'allais presque dire *notre fièvre* comme s'il y avait entre nous communauté de maux et de biens. » A ces paroles charmantes, qui décèlent des inquiétudes partagées, une intimité subtile, la résonance attendrie d'une souffrance humaine dans une autre sensibilité, on croirait lire Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « Ma chère enfant, j'ai mal à *votre poitrine*. »

Comme s'il eût voulu marquer avec plus de force ce qu'il y avait d'exquis et de rare dans ces échos d'amitié, il ajoutait : « Elles passent donc ces années temporelles, monsieur mon frère, leurs mois se réduisent en semaines, les semaines en jours, les jours en heures et les heures en moments, qui sont les seuls biens que nous possédions... mais nous ne les possédons qu'à mesure qu'ils périssent. » Ainsi, sa puissance d'aimer, déviée sous l'influence de la religion, se transformait en tendresses amicales, charitables ou amoureuses, les unes se disputant un peu les autres.

L'hôtel Favre l'attirait autant que la Galerie et la demeure de Mme de Charmoisy. Jacqueline Favre, avant qu'elle ne fût entrée à la Visitation, l'accueillait, grave et belle comme une muse de la Renaissance, et le conduisait à son

père qui ressemblait, au milieu de ses livres, avec sa grande barbe et sa robe, à quelque alchimiste en méditation. Ils s'occupaient de controverses ou, discutant de leurs affaires, ils préparaient et favorisaient en secret le mariage de Louis de Sales avec Jacqueline Favre, ayant deviné l'idylle. Le marteau de la porte retentissait encore, et d'autres arrivaient, peut-être les deux fils du président, René, juge-mage d'Annecy, et Claude, sieur de Vaugelas, qui bientôt fixerait l'usage de la langue française, le frère de l'évêque, Louis de Sales, occupé de son amour, Alphonse del Bene, abbé de Hautecombe, Honoré d'Urfé, qui venait de Chambéry, Camus, évêque de Belley, amenant avec eux leurs amis, tous éloquents, diserts, portant le bonnet ou l'anneau des docteurs en droit ou en théologie. Je suppose volontiers que, pour les affiner et les assouplir encore, s'il était possible, il se mêlait à eux quelques femmes et que, devenant un peu les dames de leurs pensées, elles apportaient un élément de merveilleux dans ce cénacle.

François de Sales et le président Favre, désireux de rapprocher davantage tous ces beaux esprits, peut-être même de les discipliner à des idées qui s'imposaient à eux-mêmes avec tant de force, eurent la pensée de les réunir en une

Académie dont l'emblème serait un oranger, la devise *Fleurs et fruits*, et qui, en dispensant à la fois des leçons utiles et agréables, s'appellerait précisément l'Académie florimontane. Il en est un peu de cette compagnie comme des trois chambres de rhétorique à Anvers, qu'on nommait *la Giroflée*, *le Souci*, *la Branche d'Olivier ;* elle s'apparente à cette académie de Clémence Isaure à Toulouse, dont les « serviteurs » recevaient des couronnes d'amarantes, d'églantines, de violettes, des guirlandes tressées avec des soucis d'or et d'argent. On y controversait de théologie, de jurisprudence, de science et de belles-lettres, mais surtout on y faisait échange, en prose et en vers, de beau langage.

De même qu'une gerbe de fleurs nouée par la bouquetière Glycera introduit à la *Vie dévote*, de même la porte de l'hôtel Favre, avec ses colonnes et son fronton, en s'ouvrant sur cette académie que la blanche fleur de cire emplit d'un parfum de gloire, paraît s'ouvrir sur un jardin de la Renaissance où des bergers soupirent sous le feuillage sombre en cueillant des fleurs et des fruits. C'est un parterre entouré de galeries en charpentes, de berceaux en treillis ; les broderies de la pierre se retrou-

vent dans les broderies contournées des buis et se déploient comme les ornements sur une pièce de damas ; les fleurons, les rinceaux et les palmettes s'entre-croisent au travers des guillochés et des frises, et parfois s'enchevêtrent et s'embrouillent à dessein, pareils aux labyrinthes qu'on voyait au moyen âge dans le chœur des églises, et que suivaient à genoux ceux qui ne pouvaient aller en Terre Sainte... Au delà du potager en miniature, le verger d'amour, un endroit verdoyant, ombragé, semé de « ne m'oubliez my, de marguerites et de mélancolie », la gloriette au treillis garni de chèvrefeuille et de vigne, favorable aux confidences comme l'échauguette était propice aux guets, conduit les promeneurs au vertugadin cintré, ourlé de gazon, qui s'interpose comme un écran entre eux et le reste du monde.

Ils errent à l'aventure dans ces jardins inspirés du *Songe de Polyphile* et mystérieux en effet comme un rêve d'Armide : jardins mesurés qui se suffisent à eux-mêmes, où l'espace est compté comme une matière précieuse et le plus souvent gagné sur un ancien rempart, ou limité par les arches d'un cloître. Les plats en trompe-l'œil de Bernard Palissy étalent leur faune parmi le feuillage sombre des buis ; au

milieu des plates-bandes, il y a une pièce d'eau avec des poissons et des cygnes, et les paons se pavanent, faisant la roue de leurs belles queues déployées en éventail. Les cavaliers et les dames cheminent au gré des allées régulières, les dames s'inspirant des parterres pour les dessins de leur broderie, les cavaliers se baissant pour cueillir les fleurs prédestinées à l'amour, qui ont des noms tendres, caressants pour l'oreille comme pour le cœur, la pervenche, l'églantine, le chèvrefeuille, l'aubépine, la collerette de la Vierge, l'ancolie qui agite au vent ses bonnets de folie, la pâquerette, l'œillet du poète, la petite pensée sauvage, la marjolaine, l'amarante qui surpasse le velours, la rose trémière rapportée d'Orient et pareille à la canne enrubannée d'un pèlerin, la rose d'automne, pleine de langueur et souvent mal défendue.

Ils retrouvent dehors, sous le ciel bleu, une parure de préciosité en harmonie avec leur demeure et, tandis qu'ils égaient leur maison d'une fleur choisie, le jardinier pour eux transporte dans la nature un peu de l'idéal qui flotte dans les romans et les livres... Bientôt les Précieuses, au sortir de la Chambre Bleue d'Arthénice, iront dans ces parterres galants, devisant, pre-

nant parti pour un sonnet ou contant fleurette en tressant la guirlande de Julie. Bientôt, le jardin Conrart de *Clélie* sera l'Académie française ; le verger des trouvères, une saulaie pour les troubadours ; la gloriette, un bosquet touffu, désordonné où Jean-Jacques voudra égarer Mme de Warens, une charmille où Lamartine conduira les pas chancelants d'Elvire.

François de Sales, en fréquentant à l'Académie florimontane, se créait ainsi un jardin imaginaire, à l'unisson de ses tendances, et pareil au héros du *Roman de la Rose*, il venait cueillir dans un verger la fleur que défendent les abstractions. Ce fut pour l'Académie florimontane et pour lui un véritable deuil quand, le 6 juillet de l'année 1610, le président Favre quitta l'hôtel de la rue Sainte-Claire pour aller à Chambéry, où le duc Charles-Emmanuel Ier venait de le nommer président du Sénat de Savoie. L'évêque d'Annecy voulut l'accompagner à cheval, de même qu'au jour des Rameaux il avait été à la rencontre de Mme de Chantal, à la tête d'une escorte de vingt-cinq cavaliers ; et, sur la même route, songeant que « partir, c'est un peu mourir », et que tous ces départs conduisent à l'adieu suprême, ils en vinrent à se séparer, se retournant encore sur leur monture pour se

faire un geste d'au revoir... François de Sales revint seul cette fois, pensant que dans la même année ses meilleures affections lui avaient été dérobées, que nous payons chaque enthousiasme, chaque sentiment d'une douleur, et que pour ne pas souffrir il faudrait rester indifférent. De même que les pensées heureuses se recherchent et se groupent à la moindre joie, de même les tristesses et les peines se donnèrent rendez-vous ce soir-là dans son âme.

Le président Favre, en le quittant, lui avait laissé en manière de souvenir l'hôtel qu'il avait acheté lui-même du neveu de Gallois Regard, et François de Sales, jusqu'à ses derniers jours, allait vivre dans une atmosphère qui lui était familière et s'attacher davantage à une demeure où le retenaient tant de liens. Pour se distraire de ses préoccupations, il se mit à travailler à son *Traité de l'amour de Dieu,* « dans un style non seulement instructif, mais affectif », essayant, disait-il, d'en écrire autant sur son cœur comme il le faisait sur le papier. D'ailleurs, la séparation n'était pas absolue et, jusqu'à la fin de sa vie, il ne devait jamais négliger ses amis, le président lui-même, qu'il reverrait à Chambéry, au cours des carêmes qu'il y prêcherait, et son fils René, et Camus, évêque de

Belley, et Honoré d'Urfé, qui habitait alors à Virieu-le-Grand.

*
* *

René Favre s'était fait construire à Promeiry un château où l'on reconnaît le sillage de cette Renaissance allégorique et parfumée. Un ravin boisé le sépare de Monthoux, qui appartenait à la marraine de François de Sales, et les deux gentilhommières, dressées sur une esplanade, sont tournées vers la plaine des Fins, au delà de laquelle on aperçoit Annecy et le Semnoz. On traverse un petit village, tranquille, boiteux et fantaisiste à souhait, et l'on arrive dans une cour de ferme plantée de beaux platanes. Une porte en auvent s'ouvre sur un petit jardin fouillis, un vrai jardin de curé, où les fleurs et les fruits se mêlent comme dans la devise de l'Académie florimontane : des poiriers, des pommiers alternent avec le feuillage pourpre d'un prunier de pissard ; un arceau de roses se courbe vers un buisson de phlox et, dans le feuillage léger d'un acacia, monte le plomb d'un épi de faîtage. C'est une antichambre de silence et de fraîcheur : le château, comme les habitants, ne se livrait pas au premier venu ; il

fallait, pour arriver jusqu'à lui, franchir deux cours que séparaient trois enceintes fortifiées, et l'on se trouvait enfin, comme aujourd'hui, devant une porte ménagée comme les autres dans une tournelle, mais plus hospitalière, plus élégante aussi avec son entablement, ses pilastres, ouverte sur la cour d'honneur. Une devise gravée au-dessus du fronton marque bien que l'accueil sera aussi expansif que l'abord réservé :

Qui veut entrer céans sera le bienvenu
Quant il sera du maître ami vrai reconnu.

Le château lui-même a été restauré, entendez qu'on l'a dépouillé du vêtement que les années lui avaient jeté sur les épaules et qui semblaient l'habiller à la mode du bon vieux temps, badigeonné les murs dorés par le soleil, jeté à bas les tuiles moussues qui mêlaient leur velours au feuillage, coiffé les tours de lucarnes à la Viollet-le-Duc, et répandu sur les charpentes du faîte un triste manteau d'ardoises couleur de pluie.

Cependant ce qui reste du temps où il fut bâti s'accorde parfaitement avec l'image que nous en avons formée. A l'intérieur, le carrelage rouge reproduit exactement en son dessin le pavé de l'hôtel Favre à la rue Sainte-Claire.

Sous les arcs d'un escalier qui monte avec des détours pleins de noblesse, sous les nervures ogivales des galeries qui courent en perspective à chaque étage le long de la façade, dans les tours en saillie qui répètent les unes au-dessus des autres les mêmes chambres voûtées et carrelées, grandes comme des boudoirs, ici et là, dans les salles, sous les plafonds à caissons, entre les solives, au-dessus des portes, d'une fenêtre à l'autre, des traces de peinture, des fragments de rinceaux souples et nerveux, des arabesques enlacées autour d'une initiale se joignent aux souvenirs de l'antiquité, effigies d'empereurs, épisodes de la fable. Le peintre assemble autour du propriétaire du château les images qui lui sont chères ; il groupe sur chaque mur, suivant son orientation, les silhouettes des gentilhommières connues, les collines verdoyantes coupées des cultures variées de leurs domaines, les guirlandes de fruits savoureux que produisent leurs jardins, toutes les gaîtés, tous les parfums de la nature, et, au centre de son œuvre, il met des portraits : le président Favre, ses deux fils, le juge-mage René et Claude de Vaugelas, qui vécut plus volontiers à la cour de France qu'à celle de Savoie, et leurs armes parlantes, *d'argent au chevron d'azur*

accompagné de trois têtes de Maures, liées ou tortillées d'argent, deux en chef, l'autre en pointe. Il y a une naïveté et une tendresse charmantes à réunir ainsi les gens au milieu de ce qu'ils aimaient. Les attributs et les usages de Promeiry ont quelque chose de galant et de poétique ; les figures se profilent parmi les myrtes et les lauriers avec des airs d'allégorie païenne ; elles font songer au mysticisme fabuleux du *Songe de Polyphile*, aux sentimentalités de Pétrarque, et sont comme les derniers soupirs des cours d'amour, canzone harmonieuse des eaux de Vaucluse.

Partout des devises en latin, en français, résument en quelque manière l'existence que menaient alors nos héros de prédilection. A l'entrée du cabinet de travail, cette parole destinée aux importuns :

Alias alius — Ailleurs aux autres.
Hic mihi — Ici à moi.

A quelques pas :

Les amis de l'heure présente
Sont du naturel du melon ;
Il en faut bien chercher cinquante
Avant que d'en treuver un bon.

Plus loin :

Une femme bonne
Vaut une couronne ;
Mais c'est bien fortune
D'en treuver une.

A la cuisine :

Ut in urbe jus conditum me sorbet,
Hic jus conditum sorbeo.

Ce qui veut dire, à peu près :

A la ville, le droit m'absorbe ;
Ici, j'absorbe du jus consommé.

Encore :

Il n'y a autre noblesse
Que celle que vertu laisse.

Puis, non loin du grenier :

Tu prétends estre gentilhomme
Par la faveur du parchemin :
Qu'un rat se treuve en ton chemin,
Tu seras puis simplement homme.

Au-dessus d'une porte :

A cette porte bat l'ami
Et y est battu l'ennemi.

Ces devises ressemblent aux exemples de grammaires, qui prétendent apprendre aux en-

fants tout à la fois la morale et la syntaxe, et, sous une forme plus précieuse, aux proverbes que répètent volontiers les bonnes femmes, dont on rit quand on est jeune, et qu'on vérifie à la longue, à ses dépens, quitte à leur prêter un sens trop profond, après des épreuves subies, et que nous croyons avoir été les seuls à subir.

René Favre, qui avait l'habitude professionnelle de résumer ses jugements en *attendus*, avait tiré la plupart de ces inscriptions des livres de Claude Mermet. C'était un notaire de Chambéry, qui était né à Saint-Rambert en Bugey, au temps où cette province, voisine de la Savoie, appartenait encore à son duc. Le président Favre qui, lui aussi, était né dans le Bugey, avait dû renouer à Chambéry une amitié d'enfance, et l'on comprend que son fils René, en faisant peindre des devises sur les murs de Promeiry, ait pensé à les choisir dans les livres que Claude Mermet, poète à ses heures, avait fait imprimer, à ses frais probablement, en 1585, à Lyon, et qui portaient des titres très longs, comme on les voulait alors : *Le temps passe, de Claude Mermet, de Saint-Rambert en Savoie, œuvre poétique, sentencieuse et morale, pour donner profitablement récréa-*

tion à tous les gens aimant la vertu ; et un autre recueil, paru plus tard, *La pierre de touche du vray ami.*

*
* *

L'amitié de ces hommes se resserre dans l'horizon de leur enfance, la courbe du sentiment qui les unit ne se développe pas au delà des paysages de Savoie : Thorens, Annecy, Monthoux, Promeiry, sont les anneaux de cette chaîne ; il faut y ajouter, au delà du Rhône, dont le cours limitait leur province, Virieu-le-Grand, Belley, peut-être parce qu'à un moment ces petites villes en faisaient partie, peut-être parce que de leurs remparts on voyait les mêmes montagnes et que s'y poursuivait le même commerce d'amitié spirituelle.

Je suis allé à Virieu[1]... Sur une colline dominant un torrent, je n'ai vu que des pierres habillées de mousse, envahies par les herbes des champs, ruines fleuries du château où Honoré d'Urfé passa les dernières années de sa vie, occupé à faire renaître en *l'Astrée* les printemps du Forez. C'est là qu'il l'écrit, au milieu de ses livres, ayant la fenêtre ouverte sur la campagne

1. Petite bourgade du Valromey, non loin de Belley, ancienne capitale du Bugey.

comme pour amener à lui tout le paysage, celui qu'il contemple, celui surtout qui demeure en lui et qu'il projette sur les vingt paroisses de son marquisat de Valromey, dont le titre fastueux ne lui fait pas oublier la simplicité bocagère des rives du Lignon. L'horizon qu'il découvre aurait sans doute ravi les héros de son roman: les montagnes du Colombier descendent par petits coteaux jusque dans la plaine, montrent leur croupe enrichie de vignobles et plus haut, de grands bois de haute futaie; ensuite la plaine va s'étendant jusqu'à Culoz, et les délectables collines s'élargissent du côté de Belley, « avec tant d'incidents, que la vue ainsi diversifiée est beaucoup plus plaisante ». C'est là sa demeure de prédilection, celle qu'il a choisie pour se reposer de la fatigue des combats, non plus une forteresse féodale, mais un refuge qu'habiteront pour un temps les illusions et les souvenirs de la jeunesse et qui, représentant ce qu'il y a de plus fugitif en la vie de chacun, gardera toujours un air d'immortalité.

En dédiant son *Astrée* à Étienne Pasquier, il avouait que l'histoire de cette bergère n'était véritablement que l'histoire de sa jeunesse et que, sous le couvert de cette allégorie, il avait voulu représenter les passions ou les folies qui

l'avaient tourmenté l'espace de cinq ou six ans. N'était-ce pas avouer que chaque écrivain cherche dans sa vie la substance de ses livres et préluder — discrètement — aux effusions sentimentales de Saint-Preux, d'Obermann et d'Adolphe ?

Céladon et Astrée sont des gens du monde qui ne jouent aux pastoureaux que pour se mieux aimer en quelque site paisible et délicieux, près de la fontaine de vérité et d'amour. Ils font semblant de garder les brebis et n'ont pris cette condition que « pour vivre plus doucement ». Ils errent à l'aventure, et ne cherchent dans les paysages nouveaux qu'à reconnaître un peu d'eux-mêmes, et ne regardent les maisons que pour y établir la demeure de leurs amours. D'ailleurs, pour tous ceux qui ont en eux-mêmes de quoi prêter une beauté à un site quelconque, qu'importe le caractère particulier d'un décor naturel qu'ils voient avec les yeux de leur âme, et dans lequel ils choisissent toujours un détail en accord avec leurs secrètes préoccupations, quitte à le grandir pour se grandir eux-mêmes ! Leurs plaisirs sont plus en l'imagination qu'en la chose même. Et déjà s'ébauche le rêve champêtre du dix-huitième siècle, les amants soupirent après une chaumière et un cœur, cherchent des retraites, vi-

vent de laitage et de fruits, gravent leur désespoir sur l'écorce des saules, élèvent des autels rustiques et des temples de feuillage où sont suspendues les Tables des lois d'Amour. La pastorale annonce et prépare les paysanneries du dix-huitième siècle, à tel point que l'on pourrait presque illustrer l'une avec les descriptions des autres, tant les détails pittoresques se ressemblent, tant la nature décrite garde le nom des amants et se fait leur complice.

Ainsi Honoré d'Urfé, Favre et François de Sales, en dominant leurs contemporains, en exprimant avec plénitude un idéal qui les surpassait, leur échappaient en quelque manière et appartenaient déjà un peu aux hommes des temps à venir. C'est ce qu'entendait le bon Camus, évêque de Belley, qui réunissait chaque année ses trois amis autour de sa table, quand il disait que chacun d'eux avait peint pour l'éternité et fait un livre singulier qui ne périrait point : François de Sales la *Philothée*, qui était le livre de tous les dévots, Favre le *Code Fabrien*, qui était le livre de tous les barreaux, et Honoré d'Urfé *l'Astrée*, qui était le bréviaire de tous les courtisans.

Tous trois, par une dernière entente mystérieuse , devaient se suivre dans la mort comme

ils s'étaient cherchés dans la vie. Favre s'éteignit doucement au milieu de ses livres ; Honoré d'Urfé mourut comme un soldat d'une blessure ; François de Sales, par une coïncidence harmonieuse, rendit le dernier soupir à Lyon, dans la loge du jardinier, chez les Visitandines qu'il avait une dernière fois visitées ; se retirant sans fracas, en silence, voulant que son suprême désir fût un élan de renoncement, il donna en agonisant le plus grand exemple de sa vie... Quand le cortège funèbre se rendit de Lyon à Annecy, Honoré d'Urfé, marquis de Valromey, chevalier de l'Annonciade, fit quelques lieues en poste pour aller au-devant, jusqu'à Saint-Rambert en Bugey, et là « il fléchit les genoux au milieu d'un bourbier, arrosa la châsse du défunt prélat de larmes très amères, et fit à haute voix des prières à sa bienheureuse mémoire ».

*
* *

Un symbolique rappel de la floraison intellectuelle qui s'épanouissait à l'hôtel Favre, c'est-à dire à l'Académie florimontane, et de l'amitié qui unissait tous ces hommes, se retrouve dans Annecy même, à l'hôtel de Sales qui appartenait à la famille de l'évêque. Je n'ignore pas

qu'il a été construit longtemps après sa mort, mais en province et en Savoie particulièrement, les formes de l'architecture et du costume variaient si peu et duraient avec une telle persistance, que l'on est autorisé à considérer comme étant de la même année des choses qui sont du même siècle. Les bustes des quatre saisons qui décorent la façade, plongés dans la méditation des jours qui passent, le portail avec ses guirlandes de fleurs et de fruits qui paraissent venus de la terre de Chanaan ou échappés d'une corne d'abondance, annoncent déjà quelque chose de généreux et de prolifique qui se développait pleinement autrefois dans une chambre qu'on a transportée depuis quelques années au château de Thorens. Imaginez des troncs de palmiers or et blanc montant jusqu'à la corniche entre les pilastres ; les fûts de ces arbres — qui avec le laurier, le myrte et l'oranger font partie de la famille des feuillages solennels, réservés, de ceux avec lesquels on tresse des couronnes — semblent opprimés, surchargés de palmes qui se recourbent et enlacent le ciel en d'étroits panneaux. Aucune dorure n'est éteinte, aucune apothéose pâlie, la fraîcheur de ton, la vivacité des couleurs nous surprend.

Il arrive ainsi que découvrant une de ces belles choses pour lesquelles on n'a plus aucun goût depuis si longtemps, nous soyons stupéfaits que cette chose ancienne, même transplantée, modifiée, arrive à exhaler sa propre beauté, à nous émouvoir. Comment ? de la belle architecture, de la belle peinture, à cette époque ? Il y a des siècles ? ce n'est pas croyable ! Mais oui, ces belles choses existaient, elles renaissaient de l'antiquité, comme elles ont leur résurrection aujourd'hui. Nous croyons qu'elles sont tombées dans une défaveur méritée, parce qu'elles ne possédaient pas les qualités nécessaires pour durer; mais c'est nous qui les méprisons, et le temps les laisse se faner et périr. Jadis elles remplirent de tendresse des cœurs qui certes valaient bien les nôtres et qui étaient d'une grâce et d'une malice charmantes. Les fines broderies, les riches ajustements n'enlevaient rien à leur foi, et leur enthousiasme s'harmonisait merveilleusement avec les ciselures et les ors des chapelles : un chant non embelli, de même qu'une église sans émaux, sans fleurs, leur paraissait une grande cellule de prisonnier. Nous affublons tous ces hommes du passé d'une longue barbe de patriarche, et nous ne pouvons voir dans notre esprit la tradition qu'affli-

gée de vieillesse, avec une démarche toujours grave et traînante; mais ces hommes, qui parlaient un langage élégant, ne dédaignaient pas les familiarités qui sont comme la détente du beau style; ils savaient aux heures graves penser avec gravité, et rire aussi quand le danger était passé, d'un rire facile de gens robustes, qui aiment les saillies après un repas frugal et le repas frugal après une marche au grand air.

Ils écrivaient leurs traités de dévotion, de galanterie ou de droit, non pas enfermés dans une tour d'ivoire, mais la porte ouverte, sollicités sans cesse par les bruits familiers des champs et les rumeurs de la ville, se levant à chaque instant pour écouter une requête, pour aller vers leur maître, pour faire en toute conviction, sans soupirer, leur devoir de gentilhomme, pour expliquer aux fidèles, aux plaideurs, aux soldats les messages de leur prince, pour transmettre au prince les messages de son peuple. Leur renommée dépasse les frontières de leur petit pays, mais leur dévouement se réclame des mêmes principes et s'attache au même souverain. Favre, Honoré d'Urfé, François de Sales se souviendront toute leur vie qu'ils ont été les élèves des jésuites. Favre

n'est pas seulement un studieux jurisconsulte, mais l'agent politique et le conseiller du duc de Savoie. Honoré d'Urfé n'est pas seulement l'auteur de *l'Astrée*, mais le lieutenant de Charles-Emmanuel; comme Céladon, il sait quitter la houlette pour prendre l'épée, sans jamais oublier qu'il y a une croix dans les armes de son prince.

Un jour qu'il se trouve à Thônes, non loin du verger où Jean-Jacques Rousseau plus tard ira cueillir des cerises, il apprend qu'à deux ou trois lieues, au hameau du Villaret, entre Saint-Jean-de-Sixt et le Grand-Bornand, près du monastère d'Entremont, on a bâti une chapelle sur l'emplacement de la maison où est né Pierre Lefebvre, premier compagnon d'Ignace de Loyola et premier prêtre de la compagnie de Jésus, et que cette chapelle a été consacrée par François de Sales, qui en parle précisément dans l'*Introduction à la Vie dévote*. Honoré d'Urfé, se souvenant qu'il a passé sa jeunesse chez les jésuites, va au Villaret le 5 janvier, la veille du jour des Rois, avec le curé de Thônes, et dès lors conquis par ce souvenir, il adopte cette chapelle, l'embellit, la décore de ses armes, d'un tableau qui représente une vision du Bienheureux, et d'une inscription dans

laquelle les jeux de mots se mêlent à la piété la plus déférente :

Celle-ci autrefois des Favre fut l'humble maison. Maintenant c'est la très sainte maison de Dieu. Ne t'étonne pas, voyageur. Déjà elle était la demeure très sacrée de Dieu quand Pierre Favre y naquit, ce Favre, dirais-je, qui non seulement fut le premier des compagnons d'Ignace de Loyola, mais aussi le premier théologien, le premier prêtre et le premier prédicateur, en sorte que ce Pierre Favre [1] *peut vraiment être appelé et la pierre et l'artisan de la société de Jésus.*

De même dans la vie de François de Sales, à côté de jeux de mots, de pointes d'esprit, de séductions presque féminines, il y a des accents de force. Cet homme, qui est mort au milieu des Visitandines, qui a écrit des pages empreintes du plus délicat mysticisme, n'a jamais rien abandonné de ses droits, toujours actif au

1. Ici, Honoré d'Urfé joue sur le mot *faber*, artisan, forgeron, qui, traduit en français, a donné indifféremment Febvre, Favre ou Faure. De même dans les armoiries des Favre, au château de Promeiry, les trois têtes de Maures ne sont pas autre chose que des têtes de forgerons brunies par le feu de la forge et faisant allusion au premier métier de la famille Favre.

point que ses affaires, suivant son expression, « le tiennent à la gorge » et que, dans un diocèse qui contient cinq cents paroisses, il n'en est pas une qu'il n'ait traversée, battant les champs, passant les montagnes en hiver, reprenant le train de son existence coutumière au lendemain d'un deuil, écrivant des lettres de consolation alors qu'il a besoin d'être consolé lui-même.

Et qu'on ne dise pas : « Il est une exception, un isolé dans votre province ; vous n'avez que lui à nous proposer en exemple ; la floraison de l'Académie florimontane est unique dans notre histoire. » Il fait partie d'une longue tradition, il a des tenants et des aboutissants ; il suffit de lire le journal qu'on a composé de son épiscopat pour voir qu'à chaque ligne il se réclame d'un Ponce de Faucigny, d'un saint Guérin, d'un Jean Fraczon, d'un Pierre Lefebvre, d'un Claude Granier, dont il a été le successeur non impatient, mais soumis. Il va en pèlerinage au tombeau de Borromée, à Milan, parce que Borromée personnifie à ses yeux l'ordre des jésuites ; à Novare, au tombeau de saint Bernard de Menthon, parce que saint Bernard est né au château de Menthon, sur le lac d'Annecy, dans son diocèse ; à l'ermitage de saint Germain.

maître et ami de saint Bernard; à Verceil, au tombeau d'Amédée VIII, parce qu'Amédée VIII résume les tendances religieuses et politiques de la maison de Savoie : dans la vie des saints, il voit comme dans un miroir le portrait de la vie chrétienne.

Il faut étudier l'histoire religieuse de cette province, où les grands hommes ne pouvaient être que des prêtres, pour bien comprendre à quel point son exemple a pu inspirer un d'Arenthon, né sur les bords du Fier, au château d'Alex, subissant malgré lui l'ascendant de Mme Guyon, acquis par elle aux doctrines du quiétisme, un Rossillon de Bernex, séduit aussi par une femme, Mme de Warens, un Biord, adversaire de Voltaire, et surtout un Dupanloup, né à Saint-Félix, près d'Annecy, où son cœur repose, et cherchant partout sur la terre natale, qu'il aime ainsi doublement, la trace de François de Sales.

Les circonstances, une volonté supérieure, des qualités plus brillantes l'ont peut-être mieux servi; mais comme il a recherché le même idéal, qu'il en a le plus approché, qu'il n'a pas un instant perdu de vue l'horizon familier, malgré qu'on ait cherché à le tenter, à l'éblouir, à le compromettre dans des intrigues ou des ambi-

tions, il explique à lui seul l'âme de notre pays, mieux encore que tous les écrivains à qui cette nature a révélé leur personnalité, mieux encore que Jean-Jacques Rousseau, Lamartine et tous ceux dont la mémoire est attachée à ce coin de terre. Devançant le précepte chrétien du peu chrétien Candide, il a « cultivé son jardin », et il y a entre lui et son jardin tant d'affinités, qu'on ne sait lequel emprunte le plus à l'autre. Il semble véritablement que sa personnalité se soit projetée comme une ombre légère et transparente sur le pays où il est né; de même que Véronique avait jadis déplié son voile pour accueillir le visage du Christ, de même la Savoie a si merveilleusement reflété l'âme de François de Sales, qu'elle en reste le portrait moral attendri, comme si son moi véritable était sur les paysages savoisiens et non plus en lui-même.

III

C'est dans ces paysages, tout parfumés de bénédictions et d'encens, tout résonnants de cloches que Jean-Jacques Rousseau vint promener à l'ombre des églises ses rêveries solitaires. Il venait de Genève, dont les portes s'étaient refermées sur lui comme elles s'étaient refermées jadis sur les évêques chassés par les Réformateurs. J'ai cherché en vain dans les *Confessions* le nom des hameaux où il avait erré, passant de l'un à l'autre entre deux haies d'aubépines, se reposant au pied des cerisiers en fleurs, cherchant à allonger une aventure qu'il n'était pas pressé de voir finir et qui, en le guidant à travers un verger continuel, semblait l'égarer, alors qu'elle ne l'attardait que pour le mieux conduire, lui faisant admirer la

campagne, la lui faisant surtout sentir, belle, parée, blanche comme un bouquet de noces, le prédisposant à l'entrée romanesque qu'elle lui ménageait à Annecy, au premier jour du printemps.

C'est par les sentiers de l'école buissonnière que, soupirant des aubades aux fenêtres des châtelaines, il reprit contact avec la nature savoisienne si familière aux Genevois, se laissant aller aux songeries que la vie champêtre faisait germer en lui, pensant au presbytère de Bossey en arrivant à la cure de Confignon, mêlant ses souvenirs de joie enfantine à ses impressions d'adolescent, et remontant de la sorte au premier éveil d'une imagination qui vaguait déjà, pressentant que pour elle les heures se parfumeraient des choses. Il faut savoir gré à Rousseau d'avoir ainsi transformé les jardins en états d'âme, et lui pardonner de ne pas nous avoir donné toutes les étapes de son itinéraire. Cette incertitude nous laisse libres de supposer qu'il a passé partout où nous avons passé nous-mêmes, qu'il a suivi les chemins que nous avons suivis, que son rêve correspond au nôtre, et qu'il suffit qu'une chose soit jolie pour qu'elle lui ait plu.

Pour éprouver le charme que la vie à la

campagne dut exercer sur lui « qui n'avait eu sous les yeux que les toits ou le gris des rues », il faut aller dans la banlieue de Genève, au presbytère de Bossey où il passa deux années de son enfance. Le village est bâti sur les premiers escarpements du Salève qui le domine avec ses étages de falaises séparés par des bandeaux de verdure : de vieilles maisons à la mode savoyarde, couvertes de tuiles recourbées, avec des balcons de bois sous d'étroites fenêtres où, pour tromper l'attente du printemps, on écoute pendant les longs hivers le dialogue de la rose de Noël et de la perce-neige, qui essaient en fleurissant la jardinière de transformer décembre en mai. Ces maisons tapies sous leurs toits, Jean-Jacques a dû les voir; point n'est besoin de les questionner sur leur âge, ce sont des centenaires qui connurent les plaisirs du petit Genevois, en la simplicité de la vie champêtre, et voici que, flânant devant ces demeures, j'aperçois, surmontant une gerbe de blé, la date de 1548, qui s'étale en gros chiffres au-dessus d'une porte étoilée de clous. C'est la doyenne des maisons de Bossey, celle que l'on remarque avant d'arriver à la petite place où les platanes, les acacias et les ormeaux entourent la fontaine.

Voici l'église, avec le jardin des tombes, le presbytère, avec son jardin de curé, et voici la terrasse où le pasteur avait planté un noyer, où Jean-Jacques avait fait un aqueduc. Le prêtre, qui semble médiocrement séduit par les souvenirs que je viens chercher ici, me montre comme à regret le placard de la salle à manger où Mlle Lambercier — dont les châtiments troublaient si fort la sensualité précoce de Jean-Jacques — faisait sécher ses peignes. La salle à manger est toujours la même et les arbrisseaux qui se balancent devant la fenêtre ouverte, frôlant les vitres de leurs branches, semblent aujourd'hui sollicités par le coucou qui compte les heures dans son chalet découpé, comme autrefois les framboisiers venaient ombrager la fenêtre et distraire les écoliers.

L'essentiel est dans le paysage que l'on découvre des fenêtres et qui, en se reflétant dans ses yeux, entrait dans l'âme de l'enfant. Il voyait, en de larges et vaporeuses échappées, Genève et la flèche de Saint-Pierre ; plus loin, dans une brume qui voilait délicatement les contours, le coteau de Vandœuvres, la colline de Ballayson, tout à fait sur la droite, la tour de Langin couronnant le dernier rehaut des Voirons, donnant un air de paysage italien aux rives du Léman,

comme Virgile et Pétrarque fréquenteront aux endroits les plus pathétiques de *la Nouvelle Héloïse*..., enfin au dernier plan, dans ce que l'on devine, de l'autre côté de ce lac où Saint-Preux ira chercher Julie, les pentes du Jura.

C'est encore non loin de Genève, à Confignon que Jean-Jacques retrouva la nature de Savoie et, par une coïncidence singulière, c'est encore chez un prêtre, M. de Pontverre, qu'il eut la révélation de ce qui l'avait déjà charmé. Le rôle qu'il prête à M. de Pontverre, cherchant, selon lui, à attirer les enfants et à les arracher à l'*hérésie* par toutes sortes de promesses, prouve bien l'opinion qu'on avait alors à Genève des prêtres catholiques, puisque Jean-Jacques, abandonné, livré à sa fantaisie, cherchant un gîte, n'hésita pas à le demander au curé de Confignon, qui au surplus était un cadet de grande famille. Toujours est-il que M. de Pontverre, au lieu de renvoyer Jean-Jacques à sa famille comme il devait le faire, l'adressa à Mme de Warens, nouvelle convertie, « que les bienfaits du roi mettaient en état de retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle était sortie elle-même ».

Jean-Jacques Rousseau courut pour la suivre..., la vit..., l'atteignit, lui parla pour la pre-

mière fois, le dimanche des Rameaux, jour de Pâques fleuries, qui se trouvait être, cette année, le premier jour du printemps. Une estampe de Steuben, postérieure à cet épisode, donne cependant une idée très juste de ce que fut cette première entrevue. On les voit, elle, prête à entrer par la porte qui conduisait à l'église des Cordeliers, et le portrait qu'en a donné l'artiste correspond bien à celui que tracent les *Confessions*. Et lui, il est bien l'adolescent prêt à aimer, évadé comme elle d'un pays trop austère, entrant dans une ville joyeuse, qui fait à ses dix-huit ans une arrivée chimérique de conte bleu : la figure prématurément pensive, le front puissant, les yeux câlins contrastent avec le bas du visage, le menton massif, la bouche sensuelle, et l'on dirait que le graveur a bien compris ce qu'il y a de complexe dans cette personnalité où se rencontrent un charme irrésistible et des vulgarités de laquais. Ils sont là tous deux, un peu interdits, l'un en face de l'autre, et n'est-ce pas une indication sur leur caractère que ce premier moment, que cette première entrevue déjà passionnée ? C'est un petit passage pavé, qui s'entr'ouvre sur une église, et qui s'élargit d'un horizon d'arbres et de montagnes ; la fumée

s'élève d'une cheminée ; là-bas, à mi-côte, on voit une maison blanche, et dans ce carré de papier se trouve réalisé le rêve que Jean-Jacques désirait vivre, et résumées les diverses influences qui se sont disputé son esprit et son cœur. Aussi voulait-il entourer d'un balustre d'or ce coin de terre où il croyait avoir trouvé l'unique bonheur de son existence et qui par un hasard ironique se trouve être le même où François de Sales a écrit, pour la tendre Philothée, l'*Introduction à la Vie dévote*.

C'est dans un presbytère que Jean-Jacques a demeuré enfant à Bossey, c'est dans la cure de Confignon qu'il a décidé du geste qui devait l'éloigner de Genève, et c'est dans une maison d'Annecy, qui semble la sacristie de la cathédrale tant elle en est proche, qu'il demeure avec Mme de Warens ; c'est au séminaire, à côté du château de Trésun, qu'il a passé quelques mois, tandis qu'on voulait faire de lui un curé de village ; c'est dans la maison voisine de l'hôtel Lambert qu'il a habité, faisant partie de la maîtrise. De même qu'il grandit à l'ombre des églises, il a comme familiers des ecclésiastiques : à côté de ceux qu'il a rendus ridicules en faisant d'eux, au lieu d'un portrait, une caricature, à côté de M. de Pontverre, de M. Gros,

lazariste, qui laçait le corset de Mme de Warens, à côté de tous ceux pour qui l'essentiel n'est pas « de faire, mais de croire », il y a l'abbé Gaime, rencontré à Turin, et l'abbé Gâtier, jeune prêtre faucigneran, connu au séminaire d'Annecy, blond, rêveur, cachant sous une enveloppe rude une âme sensible, et laissant passer dans ses yeux bleus un reflet à la fois tendre et triste. Ce qui a rapproché ces deux prêtres de Jean-Jacques, c'est précisément ce qui les éloignait un peu de leur temps, et si Rousseau a composé avec eux son type du *Vicaire savoyard*, c'est que, peut-être, ils se trouvaient plus proches d'une religion presque sévère et qu'en s'éloignant des abbés de cour, ils se rapprochaient de François de Sales.

Jean-Jacques a-t-il lu lui-même les œuvres de François de Sales ? Il ne le dit pas expressément, mais l'aveu lui en échappe dans les *Confessions*, où il lui compare le bon évêque de Bernex, toutefois en accordant à celui-ci moins d'esprit, et en rapprochant — ce qui est tout à fait déplacé — Mme de Warens, que Rossillon de Bernex avait catéchisée et qu'il appelait « sa fille », de Mme de Chantal... Mme de Warens, qui avait abjuré le protestantisme devant la châsse de saint François de Sales et devant

celle de Mme de Chantal, si elle n'a pas ressemblé tout à fait à Mme de Chantal et si son goût l'a détournée de « l'oisiveté d'un couvent », a certainement dû prêter au jeune néophyte, en même temps que les *Cantates* de Clérambault, l'*Introduction à la Vie dévote* et le *Traité de l'Amour de Dieu*. L'abbé Gaime et l'abbé Gâtier, tous deux prêtres savoyards, par conséquent d'un pays où François de Sales était canonisé et entouré d'une auréole de sainteté, ont certainement dû parler à leur compagnon de hasard de cet homme pour qui l'essentiel n'était pas de croire, mais de faire.

Mais nous n'avons pas besoin de cet aveu, car cet aveu se trouve entre les lignes, et c'est peut-être ce que Jean-Jacques a cru dissimuler que nous lisons le mieux dans chacune de ses œuvres. Lui qui aimait tant à herboriser et qu'on a représenté le plus volontiers se promenant dans la campagne avec un bâton taillé dans une branche, et tenant une fleur entre les doigts, et qui a cherché sur les montagnes de Vevey, au sommet des rochers de Meillerie, sur les sentiers des Charmettes, à la Grande-Chartreuse et jusqu'en Angleterre, à Wooton, les plantes d'un herbier idéal, a toujours regardé ces plantes moins en elles-mêmes que comme des

êtres un peu obscurs que nous méconnaissons, et qui sont tendres, mystérieux, que l'on caresse de la main, comme si l'on voulait faire passer en eux toute la sensibilité dont nous sommes capables. Il a composé, lui aussi, un bouquet spirituel, et les légendes de son herbier sont des devises de morale. Chaque jour plus persuadé « que les loisirs livrés à la contemplation de la nature sont les moments de la vie où l'on jouit le plus délicieusement de soi », il s'adonnait chaque jour davantage à la botanique, détournant sa puissance d'aimer des hommes vers les arbres et les plantes, n'étudiant la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer et de reconnaître en elle le triomphe d'un être supérieurement organisé. Et surtout, dans presque tous ses écrits, il a exprimé un rêve qui se confond avec le rêve de François d'Assise et de François de Sales. Il n'a, lui aussi, regardé les maisons et les coins de nature que pour y placer en pensée sa vie telle qu'il la comprenait; il les a d'autant plus considérés qu'ils étaient plus isolés; sa misanthropie n'est pas autre chose qu'un désir de solitude; toujours il a voulu se construire ce qu'on appelait au dix-huitième siècle un *ermitage*, et la maison des Charmettes, la ca-

bane d'Ermenonville lui sont un peu ce que la retraite de Saint-Germain pouvait être à l'évêque d'Annecy.

Je ne veux pas trancher en quelques mots d'obscurs problèmes de filiation mentale, mais je suppose volontiers que le catholicisme, vu à travers les livres que l'évêque Rossillon de Bernex n'avait pas manqué de prêter à « sa fille » et, par contre-coup, à Jean-Jacques Rousseau, lui ont révélé à lui-même ses prédilections obscures, et qu'en les rythmant plus tard sur un mode sonore et passionné, il se souviendra des causeries de l'abbé Gaime et de l'abbé Gâtier et semblera créer ce qu'il aura simplement imité en se ressouvenant.

Il venait d'un christianisme austère, qui semble avoir la pudeur de sa solennité; il allait au catholicisme, qui est une religion plus tendre, plus proche du cœur humain et qui, elle aussi, a des raisons que la raison ne connaît pas. Il y allait un peu comme en enfant privé de sa mère il était allé vers Mme de Warens, sûr qu'une « religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener au paradis », et il y avait dans sa nouvelle croyance, comme dans son nouvel amour, un mélange incestueux de raison et de sensualité. De même que le joli

couplet de Tircis, chanté sur l'accompagnement du théorbe, avait alarmé ses premiers rêves, de même une hymne religieuse, entendue le jour de Pâques fleuries, dans le moment que Mme de Warens allait entrer à l'église, l'y avait entraîné à sa suite. Affecté par le son des cloches, par un regard de femme, par une campanule qui se balance au bord d'un chemin, entraîné par sa sensibilité dans des désordres qui ne font que prouver sa sensibilité, ballotté par la vie, sevré des tendresses maternelles, rapidement oublié par son père, affolé par la crainte du lendemain, violent et sensuel à cause de sa timidité même, comme les peureux sont téméraires par accès, il incline naturellement son cœur vers ces troubles, ces alarmes qui sont inséparables de la dévotion; mais, se prêtant mal aux visées qu'on a pour lui, à tout projet d'éducation suivie, il se refuse à devenir un curé de village pour n'être plus qu'un chanteur de lutrin, et il quitte avec joie le séminaire pour entrer à la maîtrise.

J'ai fait comme lui, je suis allé au séminaire, où l'on m'a montré la cellule qu'il avait occupée et qui a longtemps servi de réduit poussiéreux aux livres peu canoniques, entachés d'hérésie, jusqu'à la petite rue qu'ont animée tour à tour

les allées et venues de François de Sales et de Jean-Jacques, et qui est si intimement liée à leur souvenir que les habitants d'Annecy, ne sachant à quel saint se vouer, l'ont désignée tour à tour du nom de François de Sales, puis de Rousseau, puis de François de Sales, puis de Rousseau, selon qu'il était bienséant d'adopter l'un ou l'autre comme héros de prédilection. Cette rue n'a pas beaucoup changé d'aspect : elle ne se termine plus en cul-de-sac comme autrefois ; la maison de Mme de Warens a fait place à l'évêché, construit dans le goût classique de la fin du dix-huitième siècle; mais on voit encore la maison de la maîtrise appuyée à la maison Lambert, plus loin, précédée d'une cour et d'un joli perron, la maison des nobles de Boège, de qui dépendait celle de Mme de Warens, et surtout c'est la même atmosphère tranquille, le même silence, troublé seulement par le passage d'un char sur les pavés, par les cris d'enfants, par un envol de moineaux nichés dans la rosace. La rue est si étroite, que les demeures qui se trouvent devant la façade de l'église sont comme agenouillées, inclinées devant elle, et que des fenêtres de la maîtrise Jean-Jacques aurait pu suivre les offices, de même que François de Sales, en écrivant le

bréviaire de Philothée, regardait au fronton les oiseaux rayant de leur vol la dédicace à saint François d'Assise.

C'est ainsi qu'un dimanche de l'Avent, Jean-Jacques fut réveillé par un certain air du *Conditor alme siderum*, qu'on chantait pour annoncer le jour, sur le perron de la cathédrale, et qui emplissait la quiétude de cette ruelle de province d'un rythme majestueux et lent, pareil à celui qui avait dû hanter le même jour, à la même heure, il y a bien des années, l'esprit de François de Sales. Et, se penchant au dehors, il voyait les chanteurs en surplis, dans la froide clarté d'un matin d'hiver, et il apercevait à vingt pas la vieille maison de Maman... M. Le Maitre, le chef de la symphonie, faisait retentir son criquet, et les enfants, deux par deux, traversaient la rue, gravissaient les marches du perron, où ils jouaient à la marelle entre les offices, et pénétrant sous les voûtes ogivales de l'église, montaient à la tribune par un escalier qui élevait jusqu'au balustre de marbre la double courbe de ses degrés, se grouper autour des musiciens qui les attendaient en accordant leurs instruments. Tandis que le maître de chapelle distribuait les rouleaux de partition manuscrite, Jean-Jacques, du haut de cette tribune qui ressemblait à un

balcon, regardait en bas, dans l'assemblée, pour voir si Mme de Warens était déjà là; quand il avait reconnu son visage pétri de grâces, le fichu menteur se croisant au nœud du parfait contentement, instinctivement il se redressait dans son habit à la française, donnait une chiquenaude à son jabot plissé, à ses cheveux bouclés et, jetant un regard plein de langueur sur la porte dérobée qui le conduirait tout à l'heure chez Maman, il attendait avec impatience l'instant de jouer le bout de récitatif que M. Le Maitre avait composé pour lui.

De cette musique, M. Le Maitre aurait pu dire ce que Lulli disait d'un air très tendre qu'il avait fait pour une courtisane aimée, et qu'on chantait à la messe : « Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous ! » Qu'importe ! un parfum évaporé d'encens se mêlait au retour passionné d'une phrase, et Jean-Jacques reconnaissait en elle ce qui l'avait ému dans le recueil de Clérambault, que Maman lui avait prêté, et dans la cantate d'*Alphée et Aréthuse*, qu'il préférait à toute autre. Un chœur murmurant l'enveloppait de ses ondes sonores ; dans cette église déjà vieille, il ne tombait pas dans la dévotion, mais dans un mysticisme d'imagination et d'art. Les sons de l'orgue

agissaient sur lui en sourdine ; plus leur mélodie était douce, plus elle faisait éclore son rêve profane et vibrer sa sensibilité. A la grave réplique du plain-chant répondait la tendre mélodie de Chérubin; elles balançaient leurs notes profondes et douces, arrêtant la double cantilène sur un ton de question. Ainsi Rousseau apparaissait comme le bel adolescent du *Concert* de Giorgione, et rien ne le peut mieux définir que ce tableau qui, vrai en Italie au seizième siècle, vrai à Annecy au dix-huitième, est d'une humanité générale : un moine, tout de noir vêtu, joue du clavicorde; mais en promenant ses doigts sur le clavier, il tourne son visage pâle, émacié, vers un homme chauve, en camail sombre, en rochet blanc, qui d'une main s'appuie sur son épaule, et de l'autre tient le manche recourbé d'un luth ; ils semblent absorbés par une inspiration surnaturelle, mais à côté d'eux, bien en vue, un page habillé à l'espagnole, portant sur ses cheveux bouclés une toque à plumes blanches, subit l'ascendant de la musique religieuse qui ravit le moine, apaise le joueur de luth, et, troublé, il paraît contempler un être visible pour lui seul. Cet adolescent, à qui la musique révèle sa puissance de tendresse, et qui se complaît en l'écoutant à sa volupté intérieure, n'est-ce pas tout

Jean-Jacques, vivant à l'ombre des cathédrales, subissant l'influence mystique, évoluant parmi les prêtres, des vieux, des jeunes, juxtaposant les élans les plus profanes et les extases les plus divines? Il semble que la poésie de ces préludes ait répandu sur toute sa vie sentimentale un jour plus fin et plus suave, et qu'elle n'ait été que l'accompagnement des notes magiques qui exprimaient son ravissement intérieur.

Mme de Warens avait coutume de réunir chaque semaine, chez elle, les musiciens de la cathédrale... Il y avait là, entourant M. Le Maître au clavecin, Jean-Jacques, avec sa petite flûte à bec, le vieux charpentier, assis devant sa contrebasse, le petit abbé blondin accordant son violon, et debout, prête à chanter, Éléonore de Warens... C'étaient des arpèges légers, bruissants, doux et fluides, et soutenant de leur sonorité fragile la chaude mélodie d'une voix de femme, la phrase passionnée du violon, les accents graves de la contrebasse, la douceur pastorale du hautbois comme un treillis supporte et dirige l'exubérante floraison d'un rosier touffu et ardent. Sur le couvercle et sur les bords du clavecin, né pour des airs que l'on soupire, se déroulaient les scènes blondes de

l'automne effeuillant les bosquets ; un Amour, le doigt sur la bouche, imposait le silence aux couples qui erraient, se taisant, à la veille de ne plus s'aimer ; l'andante gracieux et mélancolique passait sur le bois satiné, jetant ses notes comme une guirlande d'une branche à l'autre et se frayant dans les sous-bois fleuris un chemin jalonné de rubans oubliés par les bergères. Sur les trumeaux, au-dessus des portes, les attributs de Céladon se mêlaient aux attributs d'Astrée, et le grand chapeau de paille recouvrait à moitié les pipeaux, la musette, l'arrosoir, le râteau, que traversait de part en part la houlette du berger. Le feu rougeoyait dans l'âtre, jetant des clartés vives sur les boiseries grises, allumant des incendies dans les regards, sur les glaces, apportant dans ce petit salon, qui réunissait l'hiver quelques amis, le souffle de la poésie printanière. L'imagination de Jean-Jacques, emportée par la fantaisie légère, l'élégance folle, la grâce heureuse de ces airs d'antan s'inclinait maintenant vers un songe pastoral, comme attirée par la gravité des hymnes elle avait penché vers un songe franciscain de tendresse mystique. Les fenêtres de cette vieille maison savoyarde s'ouvraient dès lors, bien au delà des ruisseaux et des jar-

dins, sur la campagne, les lacs tranquilles au clair de lune, les pâturages animés des sonneries des troupeaux, les forêts emplies d'un murmure de cascades, et déjà il respirait les herbes et les fleurs dont il emprisonnerait le parfum entre les feuilles de son herbier, et il suffisait que les modulations se précipitassent en précisant leur mesure, en accentuant leur ïambes, pour qu'il vît évoluer au milieu d'une prairie une ronde de pâtres.

Ainsi la musique lui révélait la nature, de même qu'elle lui avait révélé sa tendresse, et ce qui naissait en lui, ce n'était pas un désir de la connaître dans ses contours précis, dans ses linéaments robustes, mais de la reculer à l'infini dans une vapeur bleuâtre de champs élyséens et de l'accorder toujours à ses états d'âme. Il était prêt à l'aimer comme à aimer n'importe quelle femme, à la goûter dans ses parfums, son atmosphère, sensible à une impression fugitive, ému par un oiseau qui passe, une odeur de foin, une planche jetée sur un ruisseau, un saule crevassé, un sentier dans un taillis, et considérant toujours cette nature comme Hubert-Robert et Mme Vigée-Lebrun la peindront d'après lui, sinon en larges coups de pinceau, du moins en touches légères.

Il devait chercher dans les campagnes de Savoie la trace d'Honoré d'Urfé, et c'est précisément sur la route que suivait Honoré d'Urfé, quand il allait en pèlerinage au Villaret, à la chapelle du bienheureux Lefebvre, qu'il a placé la scène du cerisier. Sylvandre, lui aussi, était monté sur un cerisier et il avait jeté des rameaux chargés de fruits aux jeunes femmes assises sur l'herbe, près d'un petit ruisseau coulant sur le gravier; mais tandis que Sylvandre, descendu de l'arbre, avait offert à Diane les plus beaux fruits, galamment, en lui baisant la main, Rousseau, perché sur les branches comme un bellâtre, les avait jetés à Mlle Galley, dans le creux du fichu, au long du « venez-y voir », et lui avait crié en riant : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! » Non content du décor champêtre, des ruisseaux limpides, des sentiers fleuris de pervenches, des cerises rouges qui tombent sur la mousse, il avait ajouté à la révérence du berger un détail graveleux dans le goût de son temps.

*
* *

Le rêve pastoral ébauché près de Thônes, il semble bien que Jean-Jacques l'ait réalisé aux

Charmettes, dans les environs de Chambéry, et qu'il ait trouvé sur les bords de la Leysse ce que Sylvandre cherchait aux rives du Lignon. Là encore, on dirait que les heureux amants, destinés à vivre des Astrées dévotes, les aient vécues à l'ombre des grands souvenirs du siècle passé. En effet, cette terre où Mme de Warens était venue à la fin de l'année 1736, le président Favre l'avait achetée en 1596 de Messire Emmanuel de Gorrevod, et j'ai lu dans sa *Correspondance* une lettre adressée à François de Sales et datée des Charmettes[1]. Mme de Warens qui, à la prière de l'évêque Rossillon de Bernex, avait été accueillie, à son arrivée à Annecy, par une arrière-petite-nièce du président Favre, supérieure des Visitandines, et hospitalisée dans ce couvent pendant les quelques jours qui pré-

1. La seigneurie des Charmettes, au moment où elle fut achetée par le président Favre, dépendait de la paroisse Saint-Léger à Chambéry. Elle comprenait douze maisons et, à travers les vicissitudes des années et des successions, l'une d'elles était venue à M. Noëray (*sic*), qui la loua à Mme de Warens, et une autre à M. Conzié qui, ayant abandonné le service en 1733, vint s'y fixer près de sa mère, Louise Favre de Félicia des Charmettes, dont la sœur était précisément la supérieure de la Visitation qui, à la prière de l'évêque Rossillon de Bernex, reçut Mme de Warens à son arrivée à Annecy et l'hospitalisa au moment de son abjuration (août-septembre 1726). M. de Conzié fut le familier de Mme de Warens et l'ami de Jean-Jacques Rousseau.

cédèrent son abjuration, parut encore, en venant aux Charmettes, rester fidèle à je ne sais quelle obscure prédilection. Son premier geste, en arrivant, fut de transporter à côté de sa chambre à coucher un oratoire qui se trouvait en dehors de la maison, sur le bord de la route, et de le consacrer à Notre-Dame des Ermites. En rapprochant ses dévotions de ses intimités, si près que la chapelle semblait être le boudoir de la chambre, ne continuait-elle pas à vivre dans un doux halo mystique ? Fétichisme de bourgeoise galante plutôt que dévotion de femme vraiment pieuse, mais ce fétiche n'était-il pas le vrai et le seul vocable sous lequel on pût placer cette demeure ? N'était-elle pas un ermitage, et Mme de Warens et Jean-Jacques, en y venant, ne cherchaient-ils pas ce que nous cherchons tous pour prier, aimer ou étudier, et que nous appelons une retraite parce que nous nous retirons en nous-mêmes pour mieux poursuivre un idéal de contemplation, d'amour ou de travail ?

A quoi bon raconter de nouveau cet épisode de la vie de Jean-Jacques ? Le cachet de Mme de Warens représentait un Amour, tenant un doigt sur la bouche, avec ces mots en exergue : *Muet mais toujours tendre.* Elle pressentait sans doute que Jean-Jacques n'obéirait pas

toujours au geste de silence que font les moines de Fra Angelico, et que répètent les amoureuses, en disant : « Au moins, soyez discret ! » Les *Confessions* ressemblent, avec leur mélange de gravelure et de moralisation, à ces estampes du dix-huitième siècle, où l'on voit une jeune femme en chemise dans un lit en désordre et, au bas de la planche, les armes du seigneur et tous les titres de noblesse du grave personnage à qui elle est dédiée.

A quoi bon décrire les Charmettes, que Jean-Jacques a si bien décrites ? Pourquoi ajouter un témoignage à tant d'autres ? Évidemment, il faut examiner ce roman, non pas dans sa secrète et modeste réalité, mais dans l'auréole qu'il a projetée. Tous nous avons fait le pèlerinage ; nous nous sommes levés nous aussi avant le soleil, et nous avons monté par un verger à mi-côte, et nous avons tressailli au détour d'un sentier, quand nous avons vu pour la première fois, entre les branches, les volets entr'ouverts de la chambre de Maman. Nous avons fait ce pèlerinage à chaque saison de l'année : nous avons vu la neige rose tomber en avril des cerisiers, les glycines jeter en juin leurs grappes mauves sur les vieux murs, les chrysanthèmes, en automne, couvrir les plates-bandes de leurs

couleurs désenchantées, la neige tomber l'hiver sur les montagnes comme sur les cheveux de Mme de Warens; et, de même qu'ayant nommé les mois avec une fleur, comme Fabre d'Églantine, nous avons choisi le printemps pour essayer de revivre par la pensée ce roman printanier, de même nous avons choisi, entre toutes les heures, celle du couchant, parce qu'elle exprimait mieux que toute autre le charme volatil de cette aventure, où des éclats juvéniles se mêlent à une tranquillité un peu lasse. A cette heure, en effet, Jean-Jacques regardait au loin la silhouette du château de Chambéry, comme autrefois de Bossey il regardait la flèche de Saint-Pierre. Et de même qu'à Bossey il voyait le Salève, il apercevait maintenant les montagnes des Bauges, étageant pareillement leurs falaises, séparées par des bandeaux de verdure; à mesure que le soleil déclinait, les falaises grises, dont il avait fait des gradins de feux, s'éteignaient une à une, et bientôt la plus élevée étant revenue elle aussi au gris d'ardoise, il n'y avait plus tout au sommet qu'une petite échancrure dentelée, qui brillait encore quelques instants d'un incendie plus précieux, parce que plus rare, et finissait par s'apaiser dans le crépuscule.

Nous venons aux Charmettes, non pour y chercher la genèse d'un traité de politique ou d'éducation, mais pour cueillir au bord des chemins la pervenche que Jean-Jacques a offerte à Mme de Warens. Étrange prestige des sentiments sur le cœur humain ! Nous serons toujours plus sensibles à une aventure d'amour, même la plus banale et la plus frelatée, qu'à la plus belle spéculation d'idées. Jean-Jacques est célèbre, non pas à cause de son « intelligence commune », mais de « son cœur inimitable »; ce qui le réhabilite à nos yeux, et précisément ce qui a dressé contre lui les bureaux d'esprit, c'est d'avoir eu la faiblesse de se répandre en ses livres, au lieu de se raidir contre l'émotion de sa vie. Nous venons aux Charmettes, parce qu'elles rappellent sa liaison avec la femme qui, entre toutes celles qu'il a connues, lui a laissé les souvenirs les plus persistants. Elle a été son premier amour et, tandis que l'acacia d'Eaubonne s'est flétri, la pervenche qu'elle lui a montrée dans la haie ne s'est jamais fanée; tandis que nous avons presque oublié les noms d'Épinay et d'Houdetot, nous retenons celui de Warens. Toute sa vie Jean-Jacques a pensé à cette femme, même quand elle n'avait plus toute sa jeunesse ; toujours il a revu les cheveux

blonds, les abeilles, le verger cher à son cœur. En écrivant les *Confessions*, *la Nouvelle Héloïse*, l'amant était désenchanté de la femme, mais le poète adorait et adora jusqu'à la fin la Julie idéale, qui lui avait donné son âme rêveuse et sa tendresse pour la nature, la Julie qu'il avait rencontrée, comme Pétrarque avait rencontré Laure, au seuil d'une église ; et, de même que Pétrarque avait fermé les yeux en écrivant un sonnet pour Laure, il voulut, au déclin de sa vie, revoir la tombe de Mme de Warens, à l'église du Lémenc, et il pensait encore à elle en écrivant, un mois avant sa mort, sa dernière rêverie d'un promeneur solitaire.

Nous venons aussi aux Charmettes, parce que Jean-Jacques y a trouvé l'expression heureuse de la pastorale rêvée et jouée par son temps, et confondu le décor particulier de ses amours avec le décor champêtre qui avait plu à tout le dix-huitième siècle. Sans doute on aimait la nature avant Rousseau, et le succès de *l'Astrée*, l'abondance des comparaisons rustiques dans François de Sales, les réunions de ses amis au milieu des champs prouvent bien que les bergers étaient à la mode en France avant les paysans. Bien avant Rousseau, dans le même horizon que l'on découvre des Charmettes,

dans la belle vallée qui se déroule comme un torrent de verdure entre le lac du Bourget et la forteresse de Montmélian, il y avait eu des Sylvandres, des paniers, des houlettes et des trophées rustiques. Dans tous les châteaux, dont les tours se passaient la nuit comme un flambeau les signaux de feu, et qui prenaient leur cri de ralliement au donjon de Chambéry, se continuait depuis longtemps, à l'ombre des courtines, le même échange de rendez-vous, de repas sur l'herbe et de délassements.

Les seigneurs qui les habitaient renouvelaient chez eux les tournois, les cours d'amour que leur suzerain, le comte de Savoie, organisait à Chambéry, et presque tous, en souvenir de leurs exploits chevaleresques, ils avaient leur devise et leur blason peints à la clef de voûte de la cathédrale, autour de ceux d'Amédée VI, le comte Vert, qui avait paru aux joutes avec un cheval tout caparaçonné de vert et une suite de gens en livrée verte.

Déjà un poète, qui fut l'ami de Ronsard, le familier d'Emmanuel-Philibert et de sa femme, Marguerite de France, s'était retiré sur la colline de Tresserve, et il avait chanté, lui aussi, le lac du Bourget, les amis qui se réunissaient chez lui et, pareils aux jeunes seigneurs du

Décaméron, occupaient leurs journées loin de la ville, que cependant on découvrait en bas dans la plaine, à des entretiens dignes de Boccace... Marc-Claude de Buttet avait célébré le mariage de sa souveraine dans son *Épithalame*, ce qui veut dire qu'il avait vécu à la cour, mais il avait aussi chanté son *Amalthée*, de même que Ronsard avait rimé pour Cassandre et du Bellay pour Olive.

Rousseau n'a donc pas inventé le sentiment de la nature, mais par lui ce goût devint un culte et, de même que les moines autrefois avaient établi leurs couvents, leurs chapelles dans les sites les plus romanesques, de même dans les endroits qui auraient pu abriter des monastères on éleva des temples à la nature, des autels à la rêverie, et les idylles s'allongèrent en sermons. Il y a dans une religion des heures consacrées au recueillement, qui n'excluent pas les heures réservées au train coutumier de la vie; il y eut dans les jardins un bosquet pour causer et des allées solitaires pour se recueillir; et si, à la Malmaison, Delille écrivit son poème des *Jardins* sur la bande de papier où se déroulait le tracé de la dentelle que brodait Mme Lecoulteux du Moley, il était convenu que ceux qui voulaient rêver et ne pas

s'aborder tiendraient une branche de verdure à la main.

Il se trouve ainsi que la Savoie, dans sa nature comme dans ses églises et son doux mysticisme, fut en quelque manière l'inspiratrice et la muse du « citoyen de Genève ». Celui-ci, d'ailleurs, le lui a bien rendu. Dans les vingt ou trente gentilhommières que l'on découvrait du donjon de Chambéry, on se prit à vivre comme on vivait dans *la Nouvelle Héloïse*, et cela fut d'autant plus aisé à leurs habitants que maintenant ils étaient moins enchaînés à leur souverain, puisque le duc de Savoie était roi de Sardaigne et que, depuis le commencement du siècle, il avait quitté sa capitale de Chambéry pour celle de Turin. De la colline de Tresserve jusqu'aux tours de Chignin, les châtelains de Buisson-Rond, de la Bâtie, de Monterminod, de Bressien, de la Croix, de Chaffardon, de Montagny, de Candie, de Pingon, de Bissy, de Servolex, de la Serraz, du Bourget, des Marches, du Bourdeau, qui autrefois avaient les yeux fixés sur leur duc, tournèrent leurs regards vers l'image du philosophe qui herborisait et se penchait vers les plantes. Autrefois, il y a bien longtemps, ils observaient du haut de leurs tours les oriflammes qui flottaient sur le châ-

teau du Bourget ; plus tard, après le treizième siècle, quand les comtes de Savoie eurent quitté le Bourget pour Chambéry, ils vinrent chercher leur mot d'ordre dans ce nouveau château. Maintenant, un peu détachés de la cour, ils s'efforçaient, non pas de ressembler à ces seigneurs de Versailles qui portaient leurs moulins sur leurs épaules, mais de vivre *sur les genoux de la nature*.

On s'acharne aujourd'hui, dans les systèmes politiques et les gros manuels de « littérature », à opposer à Rousseau ceux qu'on est convenu d'appeler les hommes de l'ancien régime. Persister dans cette distinction, c'est se figurer ce dix-huitième siècle, où tout respirait le bonheur de vivre, sous les couleurs tragiquement outrées qu'on donne d'habitude au moyen âge, c'est mettre des oubliettes dans les châteaux fleuris de « ne m'oubliez-my », c'est méconnaître li charme de ces *gentilshommes d'autrefois*, qu vivaient à la campagne entourés de leurs familiers, c'est enfin négliger que tous ces hommes, en un temps où l'on avait mis l'athéisme à la mode, avaient pris comme dieu Jean-Jacques Rousseau. Familles de soldats, de parlementaires, où l'on se léguait de père en fils les vieux livres, les épées à poignées d'argent, où

tous les enfants faisaient leurs études chez les jésuites, « ces grands modeleurs d'âmes », et recevaient une culture forte, antique, dans la tradition du seizième siècle, et qui conservaient chacune, dans un grand salon aux boiseries claires, les œuvres de Jean-Jacques posées sur les rayons d'un bonheur-du-jour. Même chez les de Maistre, qui mettaient leurs portraits de sénateurs en robe noire, à manches rouges, à côté de celui du président Favre, on savait par cœur des passages de *la Nouvelle Héloïse*.

*
* *

Voilà pourquoi Lamartine, élevé chez les jésuites de Belley, se rapprocha tout de suite de Louis de Vignet, son camarade de classe, le neveu de Joseph de Maistre. C'est qu'en se promenant dans la charmille du collège, il se rappelait qu'à Milly il y avait dans la chambre de sa mère un petit clavecin avec les feuillets épars du *Devin du Village*, c'est que le dimanche, en allant à la cathédrale, il se souvenait que dans cette église où François de Sales avait consacré Camus évêque de Belley, Rousseau, portant la caisse à musique de M. Le Maître, était venu chanter aux fêtes de Pâques ; c'est

qu'en cheminant dans la campagne il apercevait la Tour Ranquin où Camus avait coutume de réunir Honoré d'Urfé, François de Sales et le président Favre, et que là-bas, derrière les montagnes, il pressentait le lac et la langueur d'Elvire.

Lui aussi alla aux Charmettes, il y alla avec son ami Louis de Vignet, qui lui apparaissait, dans son habit noir, dans sa démarche lente et recueillie, comme le *Vicaire savoyard*. Il y alla enfin avec Mme Charles, celle qui allait être Elvire. Le jardin des Charmettes était fleuri de roses d'automne. Elvire en cueillit une, la baisa et dit à Lamartine : « Prenez et gardez cette rose en souvenir de cette journée et mettez-la dans votre exemplaire des *Confessions*. » Elle dit : « Je vous donne cette rose », comme Éléonore de Warens avait dit à Rousseau : « Je vous donne cette pervenche », dans le même jardin, en la même saison. Ils allèrent de pièce en pièce, cherchant dans la chambre à coucher, dans l'oratoire, devant le clavecin, les portraits, l'âme évaporée des amants d'autrefois ; ils s'accoudèrent à la fenêtre et, comme le soir descendait sur eux avec ses suggestions troublantes et toute sa ferveur crépusculaire, Elvire dit à Lamartine : « Allons-nous-en, j'ai froid, ce

lieu n'est pas bon pour nous », de même que la Julie de *la Nouvelle Héloïse*, attardée sur les rives de Meillerie, avait dit à Saint-Preux, d'une voix émue : « Allons-nous-en, mon ami, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. » Ainsi, à des années, à des siècles de distance, ils répétaient les mêmes plaintes, les mêmes soupirs, et le paysage les emplissait des mêmes alarmes.

Ils allèrent partout où Jean-Jacques avait passé, répétant les mêmes gestes, les mêmes phrases comme un rite amoureux. Ainsi d'obscurs villages savoyards se rapprochent dans notre mémoire par la double aventure d'Éléonore et d'Elvire, et leurs noms, jadis ignorés, sont devenus célèbres par le prestige délicat d'un amour partagé : Montagnole et la cascade de Couz nous sont désormais aussi familiers qu'Ermenonville et la fontaine de Vaucluse. Ce qui distingue chacun de ces coins de nature, ce n'est pas l'architecture des montagnes qui les dominent ; il n'y a pas qu'en Savoie une belle vallée se déroulant entre deux chaînes de montagnes comme un fleuve entre deux rangées d'arbres, et Chateaubriand, qui préférait le miel de Chamonix au miel de l'Hymette, pouvait comparer la vallée de Chambéry à la vallée de l'Eurotas, la ligne sévère des Bauges aux purs som-

mets du Taygète. Ce qui les distingue et prouve bien qu'à l'ombre des mêmes murailles une fleur différente peut éclore, cyclamen ou lis bleu, c'est que là des amants s'étaient passé le flambeau d'amour, comme autrefois les tours des châteaux se renvoyaient les signaux de feu.

De même que Lamartine était allé en pèlerinage aux lieux qu'habitait l'ombre d'Eléonore, de même que George Sand[1] avait rendu aux Charmettes la visite que Rousseau avait faite, un siècle plus tôt, à son aïeule et conservait à Nohant l'herbier cueilli dans le verger de Maman, ainsi nous allons aux lieux où semble s'exhaler encore, comme un parfum d'immortelles, la personnalité tendre et délicate de Raphaël et d'Elvire. Nous allons des paysages romanesques de Chambéry aux paysages romantiques du Bourget. Après les Charmettes, nous voulons voir à Aix la pension du docteur Perrier, où la chambre de Mme Charles voisi-

1. Elle séjourna au château de Ronjoux : c'est là que Buloz, fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, né à Vulbens (Haute-Savoie) en 1803, mort à Paris en 1877, passait tous ses étés. Il est infiniment remarquable que la demeure de prédilection de l'homme qui sut discerner avec un goût très sûr le mérite des écrivains romantiques soit précisément entourée des grands paysages romantiques.

nait avec celle de Lamartine; après les bords de la Leysse, les rives du *Lac*.

Ici encore, la nature se fait la complice de l'amour, le contraste entre les deux rives dont l'une semble replier la pensée sur elle-même en l'enveloppant de la grande ombre d'une muraille, et l'autre au contraire où tout se courbe, se penche, ondule avec une certaine langueur, devait s'accorder merveilleusement avec la chimère que poursuivaient les hommes d'une génération née au milieu des drames et naturellement prédisposée à la nostalgie, aux plaintes imprécises qui sont comme l'écho des angoisses ressenties par d'autres.

Dans la pastorale de Jean-Jacques, il y avait de jolis ruisseaux gazouillant sur les cailloux, des cerisiers en fleurs, des passerelles jetées sur un étang; dans l'idylle de Lamartine, il y eut des cèdres, des saules qui laissaient tomber dans l'eau leur chevelure désespérée, et des ruines, beaucoup de ruines. Un orage lointain mêla ses foudres aux bruissements des roseaux, le vent fredonna en sourdine les romances qu'enfermait le clavecin. Les femmes qui mettaient du rouge sur leurs joues, qui avivaient l'éclat de leur regard d'une mouche friponne et marchaient dans un fracas de satins bruyamment

froissés, de couleurs vives et de gaieté un peu insolente, quittèrent leurs paniers raides pour les robes souples et les longues écharpes, les fauteuils pour les ottomanes, les coiffures étagées et poudrées pour les chignons lâches et presque dénoués. Quelle distance il y a de ces femmes emprisonnant leur buste dans un corps baleiné, cachant un billet doux, une rose mal défendue ou ranimant un oiseau dans l'entre-bâillement du corsage, à Elvire, toujours enveloppée de mousseline de laine blanche, ramenant sur ses épaules, d'un geste défaillant, le châle des Indes et se donnant l'air d'une petite chose lasse et fripée, les yeux embellis de larmes qui ne tombaient pas, mais endiamantaient ses prunelles assombries !

Ces tristes amants étaient prédestinés aux tristes pèlerinages. Ils erraient autour de leur lac, non plus comme Jean-Jacques, joyeux, revenant avant l'aube, en suivant le coteau des Charmettes, mais comme des âmes en peine, qui s'accommodent du crépuscule et du clair de lune plutôt que du matin et des midis ensoleillés. Châtillon, profilant sur une colline sa silhouette moyenâgeuse, l'abbaye de Hautecombe, démantelée, ruinée, le château du Bourdeau ont dû plaire à ces êtres qui n'avaient pas

d'aptitude au bonheur. Je les vois volontiers assis sous le tympan fleuronné d'une porte gothique encadrée de feuillages, s'accoudant aux baies trilobées des cloîtres, épelant sur les vieux murs du château du Bourget les fresques pâles de Giorgio di Aquila, un élève de Giotto, écoutant leurs paroles résonner sous les voûtes, cueillant des violettes et des pervenches pour en faire des hiéroglyphes.

Pour mieux pénétrer le mystère de leur mélancolie, je les ai suivis pas à pas dans la dernière promenade qu'ils avaient faite, à l'automne, avant de se quitter, cherchant à retrouver les abris de leur bonheur déchirant... Ils voient en passant de beaux jardins, où ils n'entrent pas, mais où ils devinent que tout doit être heureux. Ils montent, lentement, à travers les vignes, vers la colline de Tresserve, où Claude de Buttet se souvenait d'Amalthée, où Lamartine, plus tard, reviendra sous les ombreuses charmilles se rappeler Elvire. Ils entrent dans l'église, dont le clocher s'élève parmi les arbres, ils descendent par une pente rapide au château de Bon-Port, puis, contournant la maison du Diable, ils s'en vont vers la cascade de Grésy : les roches s'avancent, l'eau verte est transparente comme un bloc d'émeraude, le soleil met une

frange d'or aux mousses dont les parois sont tapissées, aux cordons de lierre qui ondulent en un mouvement de barcarolle, la gorge de plus en plus profonde se resserre, et tout à coup la cascade, droite, claire, scintillante, tombe dans un bassin creusé par elle et enfoui sous les lianes. Ils s'attendrissent devant le tombeau romantique de la maréchale Broc, la jeune amie de la reine Hortense, et revenant, un peu plus mélancoliques, jusqu'au petit village de Saint-Innocent, ils s'attardent pour contempler en un dernier regard les rives du lac où ils se sont aimés.

Là-bas, en face d'eux, une maison reste blanche dans le crépuscule : c'est la cabane de pêcheur, au pied de l'abbaye d'Hautecombe, c'est là qu'ils ont trouvé un refuge et qu'ils se sont fait leurs premières confidences. Elle lui dit : « Jurez-moi de confondre dans votre mémoire ce ciel, cette rive, ce lac, ces montagnes avec mon souvenir... » Et, en lui-même, il entend sourdre le rythme d'une œuvre qui confond la nature avec les états d'âme, et transforme les aveux en poèmes... A cette heure grave, qui les laisse attendris, accablés, tandis que la nuit crayonne de fusain le creux des vallons, les pentes des montagnes, la lune roule furtivement

son disque argenté dans le ciel, où traîne encore un dernier reflet mauve. Elle effleure les formes de la terre, les arrondit mollement, se pose à peine sur elles, répand sur les sentiers une cendre bleue, fait paraître les peupliers plus grands et projette sur les prés leur ombre immense. Elle ouvre sur l'eau des avenues de clarté, recule éperdument l'horizon des méditations, et pendant que Lamartine, aux côtés d'Elvire, écoute monter à lui, avec le clapotis des lames courtes dans les buées blanches, le rêve très doux qu'il faut célébrer par le silence, là-bas, aux rives lointaines d'Italie, Shelley s'abandonne aux soirs où la musique, le clair de lune et la femme ne font qu'un.

Annemasse, 1909-1910.

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER

Pages.

LA TAPISSERIE AUX VERDURES BLEUES . . 1

CHAPITRE PREMIER. — La tapisserie aux verdures bleues 3

CHAPITRE II. — La rive du Léman et le Chablais . . 11

Lamartine à Nernier. — Yvoire. — Alfieri et la comtesse d'Albany à Coudrée. — Saint François de Sales et sa mission dans le Chablais. — L'église de Thonon. — La colline des Allinges. — Les châteaux de Marclaz, de la Rochette, d'Avully, de Buffavent, de Langin, de Thonon. — La chartreuse de Ripaille et messire Othe de Grandçon. — Le Gavot et les Blonay. — Evian. — Villages de pêcheurs : Lugrin, Meillerie, Saint-Gingolph. — Mme Vigée-Lebrun à Meillerie.

CHAPITRE III. — Les vallées de la Dranse et du Giffre. 70

La Dranse. — Le monastère d'Abondance. — Le sentier du col de l'Equellaz. — Les ruines de l'abbaye de Saint-Jean-d'Aulps. — Saint-Guérin. — Ponce de

Pages.

Faucigny. — Le col des Gets. — La vallée du Giffre. — Taninges. — Mme Guyon et le quiétisme à l'abbaye de Mélan. — Les églises de Savoie. — Samoëns et le jardin alpestre. — L'abbaye de Sixt. — Le Fer-à-Cheval.

CHAPITRE IV. — La vallée de l'Arve. 120
La charmille de Ferney. — M. de Saussure. — Le château d'Étrembières. — Wagner aux *Glycines*, à Mornex. — La Pierre aux Fées. — Le maladière de Mouxy. — La tour de Boringe. — La tour de Bellecombe. — Le château du Vivier. — La Roche. — Contamine. — La Philothée au château de Villy. — Les cloches et les diligences. — Bonneville et les chansons de la vieille Fanny. — George Sand à Chamonix. — Mme Vigée-Lebrun peintre de montagnes. — L'hiver.

LIVRE II

LE POURTRAICT DE VILLE. . . 165

CHAPITRE PREMIER. — Genève et Hautecombe. . . . 167
Le pourtraict de ville. — La tradition de Genève : Jean-Jacques Rousseau, les Réformateurs, les Évêques. — Les routes de Genève vers la Savoie. — Le convoi du comte Rouge : Viry, l'Éluiset, Noveiry, Chaumont, Frangy, les Usses, le port du Regonfle, le Rhône, le canal de Savières, le lac du Bourget. — L'abbaye de Hautecombe, sépulture des princes de Savoie.

CHAPITRE II. — Annecy et les pèlerinages salésiens... 206
L'exode des évêques et des Clarisses, chassés par la Réforme. — Annecy. — Le lac. — Les canaux. — Le Palais de l'Ile. — Le château. — Jacques de Nemours et la duchesse Anne de Ferrare. — Leur entrée à Annecy. — L'église Notre-Dame. — La naissance de saint François de Sales. — Le château de

Pages.

Thorens. — La maison Lambert. — La cathédrale. — Saint-Maurice. — Les prédications de François de Sales. — Mme de Charmoisy. — L'*Introduction à la Vie dévote*. — Mme de Chantal et la Visitation. — La chapelle de la Galerie. — Saint Francois de Sales et les femmes. — Son désir de solitude. — Ses amis : le président Favre. — L'Académie florimontane. — Le *Traité de l'Amour de Dieu*. — Le château de Promeiry. — Honoré d'Urfé au château de Virieu-le-Grand. — Camus, évêque de Belley. — La chapelle du Villaret. — La tradition de la Savoie.

CHAPITRE III. — Les paysages romanesques et romantiques 309

Jean-Jacques Rousseau à Bossey, à Ferney, à Annecy. — Mme de Warens. — Jean-Jacques catholique. — Le concert sacré, le concert profane. — Les cerises de Honoré d'Urfé et celles de Rousseau. — Les Charmettes. — Marc-Claude de Buttet à Tresserve. — La vallée d'Aix à Chambéry. — Les de Maistre. — Lamartine à Belley, aux Charmettes. — Julie et Elvire. — Le lac du Bourget. — La cascade de Grésy. — Le clair de lune.

TOURS

MPRIMERIE E ARRAULT ET Cie.

3170

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 0028911996

DC
0611
.S363V3 1912

VAILLAT, LEANDRE
SAVOIE

CE

1482344

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 08 06 14 04 0